


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



PETITE

BIBLIOTHÈQUE DE LUXE

—

NEUVIÈME VOLUME

—

VOLUMES PARUS

Bernardin de Saint-Pierre. — *Paul et Virginie.*

Benjamin Constant. — *Adolphe.*

Mme de la Fayette. — *La Princesse de Clèves.*

Cazotte. — *Le Diable amoureux.*

Mme de Krudener. — *Valérie.*

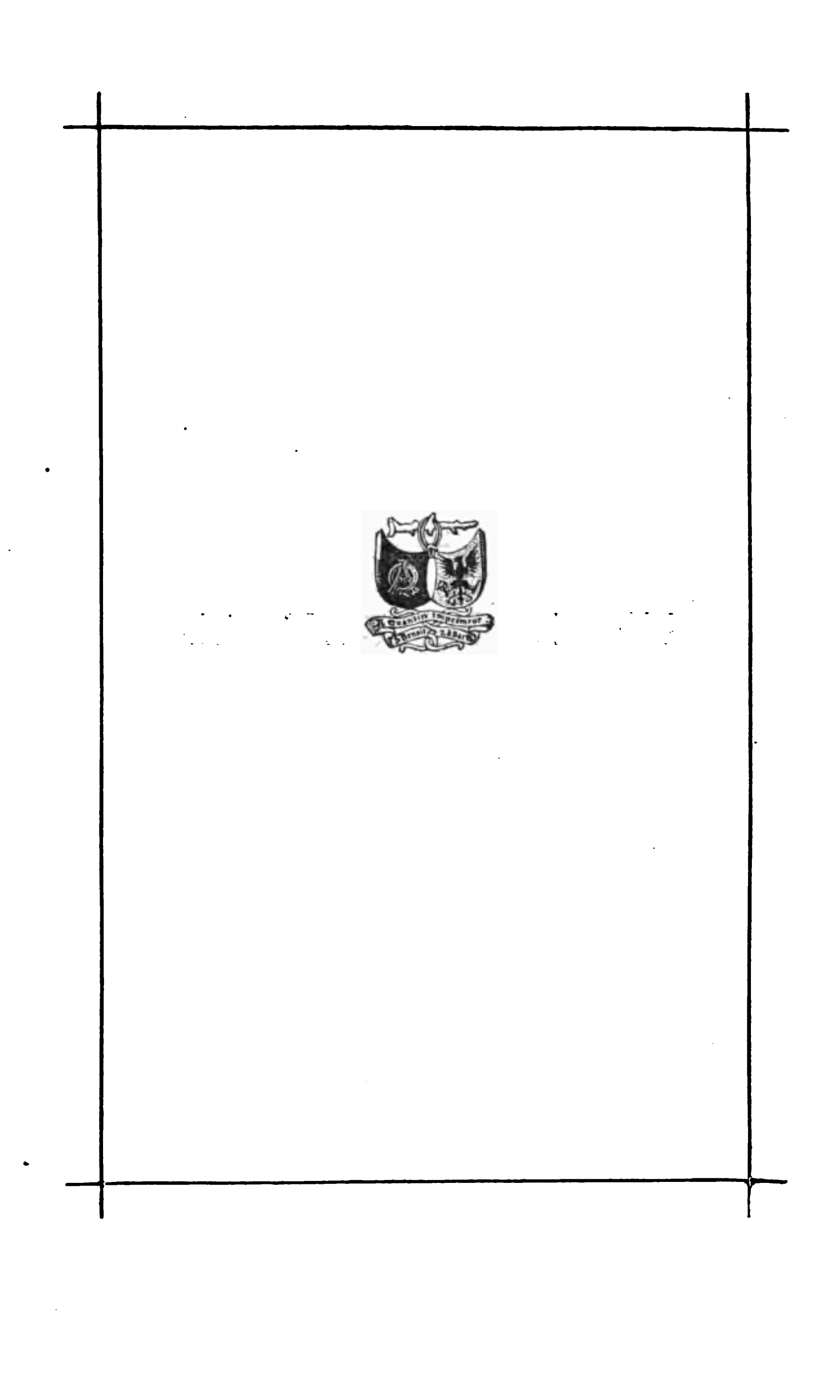
L'abbé Prévost. — *Manon Lescaut.*

A. Furetière. — *Le Roman bourgeois.*

Chateaubriand. — *Atala, René, le Dernier Abencerage.*

LE

NEVEU DE RAMEAU


Quantis imprimitur



J. G. Wille. Collection Mahérault

RAMEAU LE NEVEU

DENIS DIDEROT

LE

NEVEU DE RAMEAU

TEXTE REVU D'APRÈS LES MANUSCRITS

NOTICE, NOTES, BIBLIOGRAPHIE

PAR

GUSTAVE ISAMBERT

PORTRAIT ET DEUX EAUX-FORTES

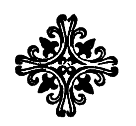
PAR SAINT-ELME GAUTHIER

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1883





NOTICE

SUR

RAMEAU LE NEVEU

I

Magister artis ingenîque largitor
Venter,

disait Perse, et Rabelais à son tour appelait messer Gaster le premier maître ès arts du monde. « Pour le servir tout le monde est empesché, tout le monde labeure. Aussi pour recompense il fait ce bien au monde, qu'il luy invente toutes ars, toutes machines, tous mestiers, tous engins, et subtilités. Mesmes es animans brutaulx il apprend ars deniées de nature. » Jean-François Rameau s'était approprié cette vue profonde et y avait enfermé ses principes de conduite qu'il développait dans les cafés à tout venant. « Et tout pour la trippe » eût pu lui servir de devise. Il « réduisait à la mastication, dit Mercier, tous les prodiges de la valeur, toutes les opé-

rations du génie, tous les dévouements de l'héroïsme, enfin tout ce qu'on faisait de grand dans le monde. Selon lui, tout cela n'avait d'autre but ni d'autre résultat que de placer quelque chose sous la dent. Il prêchait cette doctrine avec un geste expressif et un mouvement de mâchoire très pittoresque. » Devant cette suprême fin, toutes les actions lui paraissaient à peu près égales; l'industrie du parasite ou du proxénète lui semblait aussi légitime que le travail du penseur ou de l'artisan, puisqu'elle avait le même résultat et procurait la mastication. Les vilenies qu'il était lui-même incapable de faire, il les expliquait, les admirait, les enviait. « Hé quoi ! se disait-il, tu possèdes ce talent-là, et tu manques de pain ! N'as-tu pas de honte, malheureux ? » Contrairement à la plupart des hommes qui se font meilleurs qu'ils ne sont, il avouait tous ses vices, il en aurait plutôt ajouté. « Il y avait dans tout cela, remarque Diderot, beaucoup de ces choses qu'on pense, d'après lesquelles on se conduit, mais qu'on ne dit pas. Voilà, en vérité, la différence la plus marquée entre notre homme et la plupart de nos entours. » Cet obscurcissement du sens moral, fruit d'une civilisation décomposée, retournait à l'impudeur naïve du sauvage. Quel sujet d'étude qu'un tel personnage pour un moraliste audacieux et chercheur comme Diderot ! Quel interlocuteur pour un de ces dialogues étincelants dans lesquels il excellait à entre-

choquer opinions et préjugés ! Combien un original aussi prompt à s'épancher sans réserve ne devait-il pas faciliter sa fonction d'accoucheur des esprits, suivant l'expression socratique ! Ce drôle n'était pas foncièrement un méchant ; il était vil, voilà tout. Il lui restait, d'ailleurs, dans son abjection, un sentiment élevé, un mérite propre à racheter une partie de son indignité et qui permettait à l'honnête homme de supporter un tête-à-tête avec lui : c'était l'amour désordonné, stérile, mais passionné, de son art. Aussi, dès que l'entretien devient trop décidément pénible, dès que l'indignation fait place au dégoût, Diderot s'empresse-t-il de ramener son interlocuteur à la musique ; « car à ne vous rien celer, je vous aime mieux musicien que moraliste ». L'esprit du lecteur, sans cesse tenu en éveil par cette diversité d'objets, surmonte toujours à temps le malaise qui parfois commençait à l'envahir. Le sentiment général que laisse après elle cette confession enragée, ce n'est pas la haine du vicieux (on se sent plutôt disposé à le plaindre), mais c'est assurément le dégoût du vice. Ainsi se dégage, suivant le vœu exprimé ailleurs par l'auteur, « une sorte de philosophie pleine de commisération qui attache fort aux bons et n'irrite non plus contre le méchant que contre un ouragan ».

Quand le dialogue de Diderot fut tiré à son tour de l'amas de manuscrits où cet ardent improvisa-

teur avait laissé dormir, par insouciance ou découragement, ses meilleurs passeports auprès de la postérité, le souvenir de son héros était complètement effacé. Une société nouvelle était née; le fil qui rattache les générations successives avait été en quelque sorte tranché par la Révolution. A travers le nuage de poussière soulevé par l'effondrement de l'ancien régime, la figure des personnages de premier plan se dégageait seule; les comparses disparaissaient. Gœthe, qui rencontra et saisit avec empressement l'occasion de donner au public d'outre-Rhin la primeur de la mystérieuse satire, put bien joindre à sa traduction des notes sur Diderot, Montesquieu, Marivaux, Crébillon le fils, même sur Palissot, Le Batteux et quelques autres gens de lettres dont les œuvres reliées en veau étaient parvenues dans les bibliothèques d'Allemagne; il lui arriva, il est vrai, de parler de Destouches, l'auteur du *Glorieux*, lorsqu'il s'agissait dans le texte de Destouches, le compositeur d'*Issé*; il avait commis une confusion plus plaisante, mais qu'il reconnut à temps : Schiller fut chargé de rattraper chez l'imprimeur une note sur Lemierre, l'auteur de la *Veuve du Malabar*, note qui n'était amenée là que par la grossesse de Mlle Lemierre, de l'Opéra. Mais s'il ne résista pas à la tentation de donner son avis sur des écrivains même très connus et dont le nom n'était cité qu'en passant, Gœthe n'avait aucune idée de Rameau le neveu ni

de la plupart de ses protecteurs et il ne risqua aucun éclaircissement à leur sujet. Lorsque, seize ans plus tard, l'œuvre de Diderot fut révélée, dans d'assez fâcheuses conditions, au public français, toutes sortes de doutes furent exprimés. La critique fut généralement d'avis qu'à supposer que l'œuvre fût bien de Diderot, il avait dû se donner un interlocuteur de son invention; ce neveu de Rameau ne réveillait aucun souvenir. C'est assurément dans cette persuasion que fut préparé le texte de l'édition Brière; ceux qui le revisèrent, avec un sans-façon qui était alors pleinement dans les mœurs, voulant débarrasser un compositeur illustre d'une parenté compromettante sans être entraînés dans de trop grands remaniements du texte, s'arrêtèrent à un moyen terme : ils imaginèrent de changer les rapports d'oncle à neveu en rapports de maître à élève. Ce fut au bout de deux ans de controverses et de tâtonnements qu'on s'avisa que l'existence réelle du personnage était attestée par un chapitre du *Tableau de Paris*, de Mercier. Ce témoignage est loin d'être isolé, le lecteur s'en convaincra tout à l'heure. Le cher homme n'a pas eu une carrière assez éclatante ni assez normale pour qu'il soit aisé de lui consacrer une biographie en règle ; mais ses contemporains et lui-même nous ont assez bien fait connaître son caractère et les traits principaux de son existence pour nous permettre de contrôler la fidélité du portrait qu'a tracé

de lui Diderot et la vraisemblance du langage qu'il lui fait tenir. Par une étude attentive des circonstances, on arrive à se convaincre que l'entretien a eu lieu très réellement, que Diderot a mis tous ses efforts à le fixer encore tout chaud; on peut même dire à bien peu de chose près à quelle date se passe la scène. L'attrait d'une pareille recherche n'est pas dans la vaine satisfaction de se montrer renseigné sur un pauvre hère que l'histoire ignore et que la postérité n'aurait jamais distingué s'il n'avait eu la bonne fortune de se trouver sur le passage d'un grand écrivain, un jour qu'il pleuvait; mais, si l'on assiste en quelque sorte à la naissance de l'œuvre de Diderot, il est impossible qu'on ne soit pas mieux préparé à en saisir couramment les détails et aussi à en déterminer exactement la portée. Supposons, en effet, que Diderot ait mis en scène un être de raison, créé par lui de toutes pièces ou n'ayant avec un de ses contemporains qu'une ressemblance de nom, qu'il l'ait placé dans un cadre de son choix, qu'il lui ait dicté suivant sa propre fantaisie le langage qu'il lui fait tenir, ce n'est plus la psychologie de Rameau le neveu qui s'offre à notre étude, c'est celle de Diderot seul. Sans aucun doute, personne ne sera tenté de charger l'auteur de la responsabilité des énormités morales proférées par son interlocuteur, puisque Diderot, lui-même en scène et sûr de sa compétence et de sa supériorité sur ce terrain, ne ménage pas

les protestations; on admettra plutôt que, dans ce débat, il a voulu se donner un repoussoir ; mais dans d'autres parties, notamment quand Rameau parle musique et que le philosophe se borne à le piquer au jeu, se tenant lui-même sur la réserve comme un homme qui croit avoir à profiter, on sera bien tenté de penser que Diderot a mis purement et simplement ses propres idées dans la bouche du héros façonné exprès par ses mains et qu'il a pris ce détour pour exprimer définitivement ses vues sur un art qui ne le laissait pas indifférent. On arrivera même à s'étonner que Diderot, qui avait gardé son manuscrit, qui l'a retouché après les débuts de Gluck à Paris à coup sûr, et peut-être même lorsque la lutte des Gluckistes et des Piccinistes était fort avancée, n'ait pas été tenté de chercher ses exemples d'expression musicale et de déclamation lyrique dans cette période autrement suggestive que la querelle des Bouffons et le temps d'affaissement et de stérilité qui a suivi. C'est ainsi que, dans une note sur la partie musicale du dialogue, Gœthe l'a discutée comme s'il s'agissait d'une dissertation en forme dont Diderot eût assumé toute la responsabilité; plus récemment, un critique musical chercheur et délié pourtant, M. Adolphe Jullien[1], n'a pas poussé plus loin l'ana-

1. *La Musique et les Philosophes au* XVIIIe *siècle*, in-8°. Paris, Baur, 1873. Chapitre VIII. — *Diderot musicien*, dans la *Revue et Gazette musicale* des 22 et 29 décembre 1878.

lyse et a donné à ses appréciations le même point de départ, beaucoup trop simple à mon sens. N'est-il pas évident en effet que, si nous sommes en présence d'un entretien authentique, au moins dans ses lignes générales, avec un personnage très réel, musicien de profession et surtout d'ambition, et qui à ce titre devait avoir des vues en propre sur son art, Diderot a cédé à une curiosité bien naturelle en le provoquant à dire son mot sur ce qui se faisait à cette heure-là en musique. Qu'au demeurant, Diderot, en débrouillant, en traduisant dans sa prose prestigieuse « le diable de ramage saugrenu » de son interlocuteur, ait quelquefois dégagé avec une redoutable précision des idées confusément jetées, qu'il ait conduit ces idées à un degré de généralisation dont n'eût pas été capable le cerveau enfumé où elles avaient pris naissance, cela ne peut guère être mis en doute; mais la supposition n'est pas applicable à la musique seulement. De même qu'il n'est pas certain que Rameau ait poussé l'expression de son enthousiasme pour l'or et les jouissances matérielles jusqu'à l'apothéose du renégat d'Avignon, il n'y a point d'apparence qu'il ait fourni à la première sollicitation du philosophe une définition du chant coulée d'un jet et sans bavure, telle qu'elle s'offre au lecteur; il semble même que Diderot ait emprunté à la conversation de son ami Grimm un peu de ce qui manquait à celle de Rameau : quelques lignes sur les rapports

du chant et du récitatif ont tout à fait l'air d'être dans ce cas. Mais ce ne sont là que les touches par lesquelles se révèle la personnalité du peintre dans un portrait d'ailleurs ressemblant.

Bien que Gœthe ait appelé simplement *le Neveu de Rameau* un dialogue, et que le premier éditeur français, Brière, ne lui ait donné aucune espèce de sous-titre, on sait maintenant que Diderot a pris soin lui-même de caractériser son œuvre : c'est une satire; c'est ainsi que la désignait Naigeon, qui ne l'a pas publiée, mais qui en a signalé le premier l'existence ; c'est ce nom que lui donnent les deux manuscrits connus auxquels on peut se référer aujourd'hui. Une satire contre qui? contre Jean-François Rameau? Cette supposition biscornue avait séduit l'historiographe Jal; elle ne mérite pourtant pas de retenir un instant l'attention : le pauvre Rameau n'avait usurpé aucune gloire, éclaboussé personne de l'insolence de son faste et n'était pas pour porter ombrage à Diderot, ni pour mettre en danger ses amis ou ses doctrines. C'est une satire contre les ennemis de l'*Encyclopédie*, contre les feuillistes qui aboyaient à la philosophie, contre les Mécènes plus ou moins tarés qui excitaient et entretenaient cette meute. Rameau connaissait toutes les maisons de Paris où un pauvre diable de son espèce pouvait espérer de happer un bon morceau ; ce n'était pas sur sa plume que comptaient ses protec-

teurs, mais il s'acquittait en les amusant de ses grimaces et en leur rendant quelques menus offices; autour de la gamelle, il rencontrait familièrement toute la clique des batteurs de pavé qui insultaient et dénonçaient les philosophes pour se mettre dans les bonnes grâces, ou des tantes du roi, ou de la cour de Nancy, ou de la police, ou de l'archevêché protecteur des jésuites, ou des jansénistes du Parlement; quêteurs de bénéfices ecclésiastiques, de privilèges du roi, de pensions, de gratifications. Dans cette cohue, Rameau est encore parmi les plus excusables; car il est vraiment famélique; nullement hypocrite, il n'a de secrets pour personne et il est tout disposé à étaler les mauvaises mœurs de la société où il fréquente, aujourd'hui surtout qu'il vient de perdre sa place à la table commune; il ne songe pas d'ailleurs à s'excepter lui-même. Ses bons ou mauvais contes vengent la philosophie; mais Diderot n'est pas homme à se contenter de recueillir quelques traits de bassesse de ses indignes adversaires; l'homme qui s'épanche devant lui personnifie toute la bande; mettant à profit son effronterie, ou pour parler plus exactement son ingénuité dans l'ignominie, l'encyclopédiste le pressera jusqu'à ce qu'il ait fait lui-même la théorie de ces existences perverses, sans dignité et sans conscience; plus encore, jusqu'à ce qu'il ait accepté de cette théorie quelques-unes des conséquences les

plus repoussantes. Mais cela ne peut venir tout d'un coup : il y faut des repos, des intermèdes ; autrement l'esprit désordonné de Rameau, incapable de rester tendu vers un but unique, fausserait compagnie et s'enfoncerait décidément dans le rêve ; à Diderot lui-même le cœur manquerait. Pour se remettre, Diderot, ayant affaire à un musicien, le met sur le chapitre de la musique. De là des digressions, étincelantes à coup sûr, d'une lecture peut-être plus aisée que le reste pour qui connaît mal les petits hommes et les petits événements du temps, mais des digressions. Quand Rameau achève, il n'a pas accusé que lui seul, mais la société de son temps ; Diderot ne songe plus à l'accabler : la censure particulière se fond dans un mouvement de misanthropie générale. Du coureur de cachet au roi de France, de Rameau le fou à Louis le Bien-Aimé, le philosophe embrasse d'un regard tout ce qui occupe la foule : scribes, traitants, prestolets, filles de théâtre et filles du monde, courtisans, ministres, et conclut : « Ma foi, ce que vous appelez la pantomime des gueux est le grand branle de la terre. »

La satire ainsi s'agrandit et s'élève au-dessus des querelles du moment ; mais ce sont elles qui l'ont fait naître et pour n'y laisser aucune obscurité, il n'est pas superflu de rechercher ce que fut l'homme qui en a fourni la substance et dans quelles conjonctures Diderot prêta l'oreille aux confidences

d'un original que d'ordinaire il était plutôt porté à fuir.

II

Aux alentours de 1675, le chanoine Drey, organiste de la Sainte-Chapelle de Dijon, voyait rôder autour de lui un jeune homme de la ville, âgé d'une trentaine d'années, dont l'histoire ne dit pas les occupations antérieures et qui était peut-être tout à fait désœuvré : ce jeune homme s'appelait Rameau, Maurice Rameau, si l'on s'en rapportait à son petit-fils, qui ne badine pas sur cette affaire de prénom[1]; Jean Rameau, suivant l'extrait de baptême du plus connu de ses enfants; le chanoine lui reconnut de grandes dispositions pour la musique et voulut bien essayer de la lui apprendre. Ces leçons un peu tardives fructifièrent si bien qu'à peu d'années d'intervalle l'élève enseignait à son tour et était organiste en titre de la cathédrale. Ce fondateur de dynastie eut de son mariage avec Claudine de Martinecourt deux fils : Jean-Philippe, né en 1683, celui qui devait illustrer la famille; Claude, qui va retenir un instant notre attention parce qu'il nous

1. *L'Année littéraire*, par M. Fréron, 1764, t. VIII, p. 292; *la Raméide*, p 17.

conduit au personnage qui nous occupe, et au moins une fille[1] qui fut musicienne de profession comme son père et ses frères.

Tous les Rameau paraissent avoir été des gens fantasques et leurs commencements ont été quelque peu bohémiens. On connaît assez mal la jeunesse du grand Rameau; mais on sait qu'il se fit renvoyer de bonne heure du collège, qu'il sortit à dix-sept ans de la maison paternelle, qu'il courut les grands chemins dans une troupe de musiciens ambulants; après une première apparition à Paris, où il tint l'orgue dans deux couvents à la fois et publia à vingt-deux ou vingt-trois ans ses premières pièces de clavecin, on le voit reprendre pendant plusieurs années sa vie nomade à travers le midi de la France et jusqu'en Lombardie. Ce qu'on sait de Claude prouve que, si son fils fut un drôle de corps, « la

1. Suivant Maret, *Éloge historique de M. Rameau*, Dijon, 1766, « demoiselle Catherine Rameau, qui n'est morte qu'en 1762, touchoit fort bien du clavecin; elle a pendant très longtemps enseigné la musique dans cette ville; mais, plusieurs années avant sa mort, ses infirmités l'avoient mise hors d'état de travailler, et son frère (le grand Rameau) lui faisoit une pension. » Il semble, à lire ceci, qu'elle soit restée fille; mais Fréron, d'après Rameau le neveu, assure que « la sœur du grand Rameau épousa M. Desfinances, gentilhomme ». Rameau le neveu eut pour marraine une demoiselle Marguerite-Marie Rameau, et Jal suppose que c'était une tante paternelle; mais ce n'est qu'une supposition.

molécule paternelle » dut y être pour quelque chose. « Claude Rameau, dit Maret, a passé la plus grande partie de sa vie à Dijon. Il n'étoit pas, à beaucoup près, aussi sçavant que son frère ; mais il avoit, comme lui, un feu que l'age même ne put point amortir, la main bien plus brillante et la plus excellente exécution; il eût vécu heureux, si son caractère indomptable et son humeur fougueuse l'eussent laissé profiter des faveurs de la fortune et de l'estime que la supériorité de ses talens lui avoit conciliée. » Dès sa jeunesse, cet indiscipliné se trouva jeté dans de singulières aventures, si l'on s'en rapporte au récit que Mercier a recueilli de la bouche de son fils[1] :

« Un jour, dans la conversation, il me dit : « Mon « oncle musicien est un grand homme, mais mon « père violon étoit un plus grand homme que lui; « vous allez en juger : c'étoit lui qui savoit mettre « sous sa dent ! Je vivois dans la maison paternelle « avec beaucoup d'insouciance, car j'ai toujours été « fort peu curieux de sentineller l'avenir; j'avois « vingt-deux ans révolus, lorsque mon père entra « dans ma chambre et me dit : — Combien de temps « veux-tu vivre encore ainsi, lâche et fainéant? il y a « deux années que j'attends de tes œuvres; sais-tu

1. *Tableau de Paris*, t. XII, p. 111. Le texte a été légèrement altéré par de Saur, et c'est d'après lui que l'ont reproduit Brière, Asselineau et Assézat.

« qu'à l'âge de vingt ans j'étois pendu et que j'avois « un état? — Comme j'étois fort jovial, je répondis « à mon père : C'est un état que d'être pendu ; mais « comment fûtes-vous pendu, et encore mon père? « — Écoute, me dit-il, j'étois soldat et maraudeur ; le « grand prévôt me saisit et me fit accrocher à un « arbre ; une petite pluie empêcha la corde de glisser « comme il faut, ou plutôt comme il ne falloit pas ; « le bourreau m'avoit laissé ma chemise, parce « qu'elle étoit trouée ; des hussards passèrent, ne me « prirent pas encore ma chemise, parce qu'elle ne « valoit rien, mais d'un coup de sabre ils coupèrent « la corde, et je tombai sur la terre ; elle étoit humide : « la fraîcheur réveilla mes esprits ; je courus en che- « mise vers un bourg voisin, j'entrai dans une « taverne, et je dis à la femme : Ne vous effrayez « pas de me voir en chemise, j'ai mon bagage der- « rière moi : vous saurez... Je ne vous demande « qu'une plume, de l'encre, quatre feuilles de papier, « un pain d'un sol et une chopine de vin. Ma che- « mise trouée disposa sans doute la femme de la « taverne à la commisération ; j'écrivis sur les quatre « feuilles de papier : *Aujourd'hui grand spectacle par « le fameux Italien ; les premières places à six sols, « et les secondes à trois. Tout le monde entrera en « payant.* Je me retranchai derrière une tapisserie, « j'empruntai un violon ; je coupai ma chemise en « morceaux ; j'en fis cinq marionnettes, que j'avois

« barbouillées avec de l'encre et un peu de mon sang, « et me voilà tour à tour à faire parler mes ma- « rionnettes, à chanter et à jouer du violon derrière « ma tapisserie.

« J'avois préludé en donnant à mon violon un son « extraordinaire. Le spectateur accourut, la salle fut « pleine ; l'odeur de la cuisine, qui n'étoit pas éloi- « gnée, me donna de nouvelles forces ; la faim, qui « jadis inspira Horace, sut inspirer ton père. Pendant « une semaine entière, je donnois deux représenta- « tions par jour, et sur l'affiche point de relâche. Je « sortis de la taverne avec une casaque, trois che- « mises, des souliers et des bas, et assez d'argent pour « gagner la frontière. Un petit enrouement, occasionné « par la pendaison, avoit disparu totalement, de « sorte que l'étranger admira ma voix sonore. Tu vois « que j'étois illustre à vingt ans, et que j'avois un « état ; tu en as vingt-deux, tu as une chemise neuve « sur le corps ; voilà douze francs, sors de chez moi. »

« Ainsi me congédia mon père. Vous avouerez qu'il y avait plus loin de sortir de là que de faire *Dardanus* ou *Castor et Pollux*. Depuis ce temps-là, je vois tous les hommes coupant leurs chemises selon leur génie et jouant des marionnettes en public, le tout pour remplir leur bouche. La mastication, selon moi, est le vrai résultat des choses les plus rares de ce monde. »

Après s'être laissé admirer de l'étranger assez de

temps pour faire agir et obtenir sa grâce, Claude Rameau rentra à Dijon, soit qu'il fût dès lors décidé à faire jouir sa ville natale de ses talents, soit qu'il fût rappelé par la mort de son père ou par tout autre événement de famille; il s'y rencontra avec son frère Jean-Philippe; tous deux aspirèrent à la main de la même jeune fille, Marguerite Rondelet; Claude fut préféré, et, à la suite de cette déconvenue, Jean-Philippe s'expatria de nouveau et ne tarda pas à se fixer à Clermont, en Auvergne, comme organiste de la cathédrale. Claude resta à Dijon, où il tint les orgues de l'église métropolitaine et de l'abbaye de Sainte-Bénigne. Il eut de Marguerite Rondelet un fils, Jean-François, celui qui fait plus particulièrement l'objet de cette notice, et une fille; il eut plus tard quatre autres enfants d'un second mariage.

En 1724, Claude Rameau obtint de la ville de Dijon l'exemption de la taille; une pension de trente livres fut ajoutée en 1727, sur la recommandation du prince de Condé. Beaucoup plus tard, en 1751, ces privilèges furent contestés au malheureux musicien, qui se montra très froissé de cette ingratitude et qui porta l'affaire devant la Cour municipale. Le plaidoyer qu'il lut à cette occasion a été recueilli dans les *Causes amusantes et connues*[1]. On y voit

1. Il est reproduit dans la *Gazette musicale de Paris*, du 28 septembre 1834.

que Claude Rameau s'était rendu coupable d'un méfait assez peu commun, en jouant sur le violon un air insultant pour un magistrat subalterne; il profite de l'occasion pour énumérer tous les services dont lui est redevable son ingrate patrie. Il serait fâcheux de laisser dans l'oubli cette pièce d'éloquence, qui avait eu peut-être pour teinturier quelque basochien bon apôtre et pince-sans-rire, comme il n'en a jamais manqué autour du parlement de Bourgogne :

J'ai vu les derniers jours d'un siècle fameux qui fut celui des beaux-arts. Dans ces temps heureux, les talents ouvraient la carrière de l'honneur et de la fortune, ils ne payaient ni tailles ni subsides; alors un musicien avait droit a l'estime publique. On encourageait ses travaux, on lui prodigüait les distinctions et les récompenses; on se gardait bien de le condamner à l'amende, et ses meubles n'étaient jamais saisis.

Ce bel âge n'est plus; le goût a changé; cet empressement si général d'encourager les talents a disparu; l'esprit de futilité remplace le génie. Le grand Lulli autrefois si fêté, si récompensé, cet homme célèbre, à qui la musique valut une charge de secrétaire du roi, ne recevrait aujourd'hui qu'un vain encens. Que dis-je! il éviterait à peine les sifflets de quelques-uns de mes concitoyens.

Malgré les plaisirs qu'ils me doivent, malgré les amusements que je leur ai procurés, je n'ai pu moi-même échapper à la censure des magistrats municipaux. Leurs prédécesseurs avaient récompensé mes services par l'exemption des charges communes; ils avaient ajouté à ce bienfait une pension modique, mais très honorable, puisqu'elle était l'aveu et la récompense des talents. J'étais heureux, je jouissais de l'estime publique, et le receveur de cette ville

m'en donnait tous les ans, sur ma quittance, un témoignage assuré. Mais tout à coup les marques précieuses de cette estime se sont évanouies, toutes mes prérogatives ont cessé et les talents se sont vus flétris en ma personne de la manière la plus déshonorante.

J'avais un jour assemblé quelques amis; la joie qui nous animait n'était pas tumultueuse, et les voisins n'en étaient pas scandalisés. Nous nous occupions d'un jeu innocent. Au milieu de notre partie, j'imaginai un air nouveau et je pris mon violon pour l'exécuter. Dans ce moment un magistrat subalterne, que je n'attendais pas, m'honora de sa visite. Il fallait que cet homme ne se plût pas à la musique, puisqu'il se crut insulté. On écrivit un procès-verbal et je fus condamné à cinquante livres d'amende.

Je payai cette somme sans murmurer. Un inconnu prit officieusement ma défense et voulut porter cette affaire au tribunal du public; il débita un long écrit sous mon nom. Je ne le lus pas, et je déclarai que je n'y avais aucune part; mais on n'eut pas d'égard à mes protestations, je fus compris au rôle de la taille, et je vis mes meubles indignement saisis.

Les magistrats municipaux, en me faisant cet affront, ont-ils bien refléchi que j'étais musicien? Se sont-ils rappelé qu'un musicien est un homme rare, que la nature s'épuise à le former et qu'elle en donne à peine deux dans le même siècle? Qu'il me soit permis de comparer le musicien au poete: c'est le même génie qui les inspire, c'est le même feu qui les anime, ils sont également asservis aux règles de l'harmonie; l'objet de leurs talents est le même, puisque leurs veilles sont consacrées à chanter les louanges du Très-Haut et à célébrer les belles actions des héros. Est-on poete pour avoir fait quelques madrigaux sans art, quelques chansons sans esprit? est-on musicien pour avoir composé quelques airs, ou fredonné quelques ariettes à la fin d'un repas? Non sans doute; l'un et l'autre titre n'appartiennent qu'à ces esprits sublimes animés d'un souffle divin, dont toutes les compositions ont toute la force et l'énergie convenable au sujet, dont les ouvrages sont marqués au

coin de l'immortalité. Or on sait combien la nature est avare de ces grands hommes; à peine comptera-t-on dix poètes depuis Homère jusqu'a notre temps. J'ose dire qu'on connaît encore moins d'excellents musiciens.

On en a vu paraître un dans notre siècle : son nom est au-dessus de l'envie. Auteur d'un nouveau traité de musique, il a réduit l'harmonie à ses principes naturels; il a défriché ce vaste champ, que les anciens maîtres avaient laissé presque inculte. Avant lui, quinze années suffisaient à peine pour apprendre à toucher le clavecin : il a abrégé la route ordinaire, et dix-huit mois d'étude instruisent aujourd'hui de cette partie si difficile et si essentielle. Tout Paris applaudit à cet illustre maître, toute l'Europe l'admire; il est mon frère, j'ai ma portion de son savoir, et l'on veut me déshonorer.

Je pourrais parler ici de différentes pièces de ma composition, pièces admirées des connaisseurs; je pourrais rappeler les plaisirs qu'ont causés cette representation si vive et si animée des caractères de la guerre, cette imitation si naturelle et si frappante du chant des oiseaux. Quelle autre main que la mienne pourrait exécuter sur l'orgue ces grands sujets qui sont de ma composition?

Mais oublions mes talents, et ne considérons que mes services. J'ai consacré cinquante ans de veilles et de travaux à l'amusement de ma patrie; j'ai donné des fêtes brillantes; j'ai établi des concerts dont la réputation attirait en cette ville un concours d'étrangers; j'ai multiplié les plaisirs; j'ai communiqué, et pour ainsi dire perpétué mes talents, en formant des élèves dont plusieurs se font admirer dans la capitale du royaume. Enfin, si l'on a dans cette ville quelque goût pour l'harmonie, j'ose dire qu'il n'est dû qu'à moi.

J'ai donné, dans tous les temps, des preuves éclatantes de mon zèle et de mon dévouement pour la gloire de ma patrie. La dernière assemblée des États généraux m'offrit une occasion bien flatteuse de prouver combien elle m'était chère. Il s'agissait de donner une fête à l'auguste prince qui venait prendre possession du gouvernement. Je fus prié

d'en composer la musique; je fus chargé de veiller à l'exécution : je ne négligeai rien pour rendre cette fête complète. Je parvins, en trois jours, à faire chanter des gens qui n'avaient pas les premières notions de l'harmonie. L'applaudissement fut général.

Athènes, en pareille occasion, m'aurait élevé des statues, et à Dijon, cette moderne Athènes, au lieu de récompenser ces nouveaux services, on m'impose à la taille, on me prive d'une modique pension, dans le temps même que mes veilles tournent à sa gloire!

J'ai rempli avec une exactitude scrupuleuse les conditions du traité fait avec les magistrats municipaux pour me retenir en cette ville; et ils pourront se dispenser de remplir leurs obligations à mon égard!

Ce qui humilie le plus Claude Rameau, c'est que les privilèges qu'on lui ravit ont été conférés depuis peu « à un ouvrier dont tout le mérite consiste à broyer du charbon et du salpêtre ».

Ainsi cette ville aura un artificier en titre, dont toutes les fonctions seront d'amuser, chaque année pendant un quart d'heure, les yeux du public. Elle honorera un artisan de l'exemption de la taille et des charges publiques, tandis que son musicien, qui lui a fait honneur en tant d'occasions, se verra privé des mêmes prérogatives après de si longs services. Mânes des Lambert, des Lalande, des Corelli, quelle surprise sera la vôtre lorsque vous apprendrez que notre siècle préfère un artificier à votre élève, à votre imitateur, à l'héritier de vos talents!...

Mais inutilement déclamerai-je contre cette décadence du goût et le discrédit général où sont maintenant tombés les beaux-arts. Que l'on oublie les charmes de la musique; qu'une symphonie tendre et touchante n'ait plus d'attraits pour nos Dijonnais; que ce peuple inconstant et léger se livre à d'autres plaisirs; mais qu'il se souvienne du moins qu'il fut

un temps auquel le musicien Rameau contribuait, par ses talents, à la gloire de sa patrie ; que l'on se rappelle qu'autrefois il était admiré, et que, depuis peu, il a eu l'honneur de plaire à un grand prince, les délices et l'appui de la Bourgogne.

Claude Rameau se lance alors dans des comparaisons tirées de l'antiquité. Il se compare à Amphion, à Pindare, à Scipion l'Africain.

Le paragraphe sur Amphion a son prix et vaut bien une citation textuelle :

Amphion rassembla des pierres au son de sa lyre, et tout d'un coup parut une ville, elle fut habitée, cette ville ; eh! à quoi eût-elle servi sans habitants? Croyez-vous, messieurs, qu'Amphion y paya la taille? Non, sans doute, et les Thébains ne furent pas assez ingrats pour le comprendre dans leurs rôles.

Je n'ai pas bâti la ville de Dijon, mais est-ce ma faute? c'est dans ses murs que j'ai pris naissance, et le destin lui avait accordé l'avantage d'exister quelques siècles avant moi. Il m'était cependant réservé une gloire bien plus flatteuse que de mouvoir des pierres; j'ai remué le cœur de mes concitoyens, j'ai égayé les esprits, et je puis dire, sans blesser la plus exacte vérité, qu'il en est peu qui ne me doivent quelques instants de plaisir.

Vers la fin de son plaidoyer, notre organiste est bien près d'admettre qu'il a eu quelques torts; il laisse entendre qu'il est habitué à s'entendre taxer de folie, et ce n'est pas là ce qui le blesse; il serait plutôt enclin à en tirer vanité :

Ce n'est pas à Dijon seulement que l'on connaît mes talents, et ma réputation n'est pas enfermée dans l'étroite

enceinte de ses murs. Si huit ou dix villes de la Grèce ont eu querelle sur l'honneur qu'elles prétendaient toutes d'avoir vu naître le divin Homère, trente villes de France se sont disputé l'avantage de jouir de mes talents; Lyon, Marseille, Orléans, Strasbourg, m'ont proposé des avantages assez brillants pour me retenir; toutes ces villes ont admiré les fruits de mes veilles, et Paris même aurait couronné mes progrès dans la musique, si j'eusse voulu m'y arrêter; j'aurais, dans cette ville, marché à grands pas vers la gloire; mais j'ai voyagé comme le sage Ulysse, et, comme lui, j'ai préféré ma patrie à l'immortalité.

Pouvais-je prévoir, messieurs, qu'un jour viendrait où cette même patrie, qui me reçut avec tant d'applaudissements, qui m'honora des privilèges les plus flatteurs, me retirerait ces prérogatives et me forcerait à me condamner moi-même à un honteux exil?

J'examine scrupuleusement ma conduite, et je cherche à pénétrer quelle est la cause de cette disgrâce. J'interroge mes amis; ils s'accordent à me dire poliment que mon imprudence a indisposé les sieurs maire et échevins contre moi.

Je ne sais pas, messieurs, quel est mon crime; mais du moins faudrait-il m'en convaincre avant que de me punir. Je suis pénétré de respect pour les magistrats, et je ne me suis jamais écarté des égards que je leur dois.

Quelle est donc mon imprudence? je n'en sais rien. Mais quand ce serait une folie, ne devrait-on pas la pardonner à mes talents et à l'art que j'exerce? La folie et la musique sont sœurs : sans cette heureuse vivacité, sans ces écarts brillants du génie, que le stupide vulgaire appelle égarement d'esprit, l'harmonie ne subsisterait plus, ou ne serait plus qu'un amas confus de sons monotones et languissants.

Lorsque les magistrats municipaux voulurent me fixer à Dijon, ils ne me firent pas promettre une gravité catonienne et ne cherchèrent point à contraindre ce beau feu qui caractérise le grand musicien. La condition qu'ils m'imposèrent fut de continuer à exercer des talents dont le

public était satisfait. J'ai rempli cette condition, messieurs, avec la dernière exactitude. Que l'on compte les musiciens que j'ai formés; que l'on se rappelle ces concerts dont la réputation attirait a Dijon une foule d'étrangers et où j'ai dépensé plus de 20,000 francs pour la gloire de ma patrie.

J'ai l'avantage d'avoir formé le goût de mes concitoyens pour la musique; toute votre jeunesse me doit cette partie essentielle de son éducation, et l'on veut me traiter comme le dernier violon qui joue dans les chœurs de l'Opéra!! Souffrirez-vous, messieurs, que, malgré le privilège dont j'ai joui pendant trente années, on me fasse l'affront de me confondre dans les rôles de la taille? Si ce privilège ne m'était pas dû, que ne me le refusait-on dès le commencement? N'a-t-on attendu si tard à me l'ôter que pour rendre l'outrage plus sensible?

La Cour municipale fut touchée de ces plaintes douloureuses; elle décida qu'Amphion ne payerait pas la taille, et Claude Rameau fut réintégré dans son privilège et dans sa pension; mais cette réparation tardive ne suffit pas à apaiser son ressentiment; à peu de temps de là, trouvant sans doute que Dijon restait trop peu sensible à l'honneur d'abriter une telle gloire « dans l'étroite enceinte de ses murs », Claude alla se fixer à Autun, où il mourut en 1761.

III

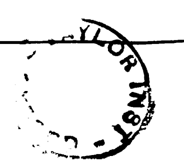
Le fils de Claude Rameau et de Marguerite Rondelet, Jean-François, était né à Dijon, sur la paroisse

Saint-Michel, le 30 janvier 1716[1]. S'il faut s'en rapporter à son propre témoignage, ce fut un musicien précoce : à douze ans, il composait des « airs du pays, qu'on appelle des *sauteuses* »; quelques-uns de ces airs restèrent populaires, et l'un d'eux fut même repris plus tard par Favart, qui mit dessus des paroles nouvelles. Il fit ses études au collège des jésuites de Dijon, où il eut pour camarades, entre autres, Bret, le futur éditeur de Molière; Jacques Cazotte, de trois ou quatre ans plus jeune; Bonhomme, depuis bibliothécaire des Cordeliers de Paris, adversaire des francs-maçons et de l'*Encyclopédie*. Rentré à la maison paternelle, il montra peu d'empressement à se créer une occupation; il mit peut-être par quelques polissonneries le comble au mécontentement causé par son inaction et, quoi qu'en dise Mercier, il semble que Claude n'ait pas laissé son fils arriver à l'âge de vingt-deux ans révolus pour le mettre à la porte :

A l'âge de vingt ans, ayant perdu ma mère,
Je me trouvai contraint sous les lois de mon père,
Pour les autres si bon, de moi plus exigeant,
De quitter la maison sous la foi du talent.

Le talent ne lui procurant aucune ressource immé-

1. Cette date est fournie par le *Dictionnaire critique de biographie* de Jal, ainsi que les renseignements sur le mariage de Rameau le neveu. Les autres details dont la source n'est pas mentionnée sont tirés de *la Raméide*.



diate, Jean-François recourut à la providence banale des jeunes gens jetés sur le pavé, au sergent recruteur. Suivant Cazotte, il s'était déjà engagé à dix-sept ans; mais, au bout d'une demi-garde, il s'était dégoûté du métier et était rentré dans sa famille : cette anecdote est difficile à contrôler; un renseignement plus précis, c'est qu'il entra en 1736 au régiment de Poitou, sous le commandement du comte de Bonneval, et qu'il y resta deux ans; ce ne fut là, du reste, qu'une partie de son temps de service :

J'ai, sous l'habit du roi, paru six fois en lice,

nous dit-il, entendant sans doute par là, dans son jargon pseudo-poétique, qu'il a servi six années. Par la suite, il songea à embrasser l'état ecclésiastique; il fit un an de séminaire et reçut la tonsure; son humeur vagabonde ne le laissa pas aller plus loin. Cette vocation éphémère s'empara-t-elle de lui dès sa sortie du régiment? N'est-ce pas, au contraire, à la suite des premiers déboires éprouvés dans la vie de Paris? Rien ne permet de le dire avec certitude. La renommée du grand Rameau, qui avait pris de la consistance après *Castor et Pollux*, *Dardanus* et surtout les reprises toujours applaudies des *Indes galantes*, dut contribuer à enfler les espérances de son neveu et le décider à poursuivre la gloire à son tour. Il tâtonna assurément beaucoup; il prit

quelques leçons de dessin et s'essaya peut-être à la gravure. Le portrait qui est reproduit pour la première fois en tête de cette édition nous le présente comme élève de Jean-Georges Wille, en 1746. Ce portrait a été classé et exposé, comme étant positivement le portrait authentique de Jean-François, par un collectionneur très délié, feu Mahérault; il avait fait partie antérieurement de la collection de l'architecte Lassus, avec une mention non moins affirmative. Lassus, et surtout Mahérault, qui avaient connu des amis et des élèves du vieux Wille, ont pu se guider d'après une tradition orale. Outre qu'on ne trouve point, à la date de 1746, dans le monde des artistes, d'autre Rameau en âge d'être élève, la comparaison de ce portrait avec les témoignages des écrivains ne peut guère manquer d'entraîner la conviction. C'est bien là, à trente ans, l'homme qui, près de vingt ans plus tard, dira à Diderot : « J'ai le front grand et ridé, l'œil ardent, le nez saillant, les joues larges, le sourcil noir et fourni, la bouche bien fendue, la lèvre rebordée, et la face carrée »; celui que Piron appellera « un géant un peu contrefait ». Ce portrait a donc pour lui de grandes présomptions tout au moins d'authenticité, et c'est le seul que l'on connaisse[1], car le

1. Il a figuré, en 1878, à l'Exposition universelle, dans la galerie du Portrait historique, sous le nº 578; il n'a pas été compris dans la vente après décès de Mahérault; il est

frontispice de la fausse édition de 1821 ne saurait être pris un instant au sérieux, et c'est égaré par un simple accident typographique qu'Asselineau a cru pouvoir affirmer qu'il nous reste de Rameau le neveu « un portrait crayonné par Carmontelle » : c'est à l'oncle seul que Carmontelle a donné place dans sa précieuse galerie.

Si notre Rameau essaya du burin, ce ne fut pas pour bien longtemps; né, comme l'a dit Cazotte, avec un talent naturel dans plus d'un genre, il ne pouvait suivre aucune profession. Il revint à la musique; pour s'élever à un certain point dans cet art, à supposer que son cerveau détraqué eût été capable d'efforts suivis, le nom qu'il portait était, à vrai dire, plutôt une gêne qu'un encouragement; mais, avec ses dispositions naturelles, c'était encore de ce côté qu'il pouvait le plus rapidement trouver des ressources au jour le jour; il donnait des leçons de clavecin, de violon et de flûte, et faisait sa partie dans quelques concerts particuliers. Il trouva une

conservé par sa fille, Mme la comtesse de Najac, qui en a gracieusement autorisé la reproduction. La seule objection qu'on puisse soulever serait tirée de ces mots, qui m'ont fait un peu hésiter : « Il est de Paris »; mais il est fort peu probable que Wille ait entendu par là déterminer le lieu de naissance de son élève. Il ne faut pas oublier qu'au milieu du XVIIIe siècle, l'école française de gravure était peuplée d'artistes d'origine étrangère. Il est donc tout naturel que, pour le Prussien Wille, Rameau fût un Parisien.

place dans la troupe de musiciens, de comédiens, de danseurs et de filles, engagée par Maurice de Saxe pour égayer son fastueux séjour de Chambord et concourir aux fêtes dont une princesse de Bourbon-Condé, Mlle de Sens, ne craignait pas de faire les honneurs. Ce fut sans doute à Chambord que le pauvre diable eut l'occasion d'offrir ses services à un certain nombre d'officiers, surtout d'officiers suisses, comme les Zurlauben, les Travers, les Reding, dont les filles ou les femmes prirent de lui des leçons de clavecin.

Jean-François, paré du petit collet et généralement connu alors sous le nom de l'abbé Rameau, s'évertua à courir le cachet et à se frayer un chemin vers les bonnes tables. Quand son art ne lui suffisait pas pour se faire tolérer, il y ajoutait de menues complaisances, portait les lettres, montait les cabales pour la comédienne adorée ou contre ses rivales; puis, tout à coup, il quittait Paris, dans les bagages d'un seigneur ou associé à une troupe errante ; c'est ainsi qu'on le vit « à Lyon, à Metz, à Nevers, en Champagne, jusqu'aux Grisons ». Diderot, je crois, étend trop cet itinéraire quand il lui fait citer la Bohême ou la Hollande. C'est bien le pays des Grisons qui paraît avoir représenté « le diable au vert » pour Rameau le neveu. Il y passa une saison chez le père d'une de ses élèves, le baron de Travers, brigadier des armées du roi de France, dans

un château qui dominait le Rhin, à peu de distance de Coire; il parle avec un souvenir attendri des beaux jours d'Ortenstein (qu'il écrit Orsteischting), comme des beaux jours de Chambord. Rameau estimait, comme Pangloss, que le château de Monseigneur le Baron était le plus beau des châteaux, et Madame, la meilleure des Baronnes possibles; mais ces aubaines n'étaient jamais de bien longue durée, et il fallait rentrer à Paris, « scier le boyau et revenir au geste du doigt vers la bouche béante ». A Paris même, Rameau trouva un Mécène plus opulent et plus vaniteux qu'éclairé, qui le garantit pour quelque temps contre l'extrême besoin. Bertin, trésorier des parties casuelles, s'était chargé, en 1751 ou 1752, du sort d'une très jeune comédienne, Mlle Hus, qui venait de débuter à la Comédie-Française. Bien que la demoiselle n'eût pas la réputation d'être fidèle, le financier resta acoquiné sept ou huit ans sans interruption; il eut de l'actrice, à en croire Diderot, une poussinée d'enfants, et il ne ménagea rien pour cultiver la gloire de son idole. Il attira à sa table les auteurs de pièces pour obtenir des rôles, les feuillistes pour en tirer des louanges, les parasites de toute sorte qui gagnaient leur souper par des applaudissements. Rameau n'éprouvait naturellement aucun embarras à se ranger dans cette dernière catégorie. On se fait une idée des petits manèges de cette société en lisant ce passage du pamphlétaire Chevrier

qui, après avoir été un instant des commensaux de Bertin, ne cessait de le poursuivre de ses méchancetés. Chevrier n'était pas homme à tenir secrets les motifs d'une rancune personnelle : « Ceux qui sont surpris que je place le financier *Tinber* dans mes plaisanteries amères ignorent que cet homme donna, le 23 décembre 1753, un grand dîné et quatre billets de parterre aux nommés Péloux, Palissot, Poinsinet l'aîné, Poinsinet le jeune, pour aller siffler une de mes pièces qu'on joüoit ce jour-là [1], et cela dans le temps où Tinber m'avoit l'obligation d'avoir arrêté une cabale qui menaçoit sa maîtresse [2]. »

Un mois après la chute de l'acte de Chevrier, la cohue Bertin entreprit de faire réussir la tragédie d'un débutant, Gabriel Mailhol ; ce plat versificateur, récemment débarqué de Carcassonne, était le premier auteur qui se fût laissé induire à confier à la petite Hus un rôle important dans un ouvrage nouveau. Bertin prit pour plusieurs soirées le plus grand nombre des billets et peupla la salle d'applaudisseurs gagés ou gorgés, qui conduisirent bruyamment *Paros* à sa huitième représentation : il ne fut pas possible d'aller plus loin, et Mailhol ne se releva jamais de ce succès.

1. *La Revue des théâtres.*
2. *Amusements des dames de B****, par l'auteur du *Colporteur*, p. 8.

Le Peloux dont se plaint Chevrier, Peloux de Clairfontaine, avait un bon emploi dans l'administration des parties casuelles et dépendait à ce titre de Bertin. Après avoir présenté sans succès deux tragédies aux comédiens, il en fit recevoir une en 1755, sous ce titre : *les Adieux d'Hector et d'Andromaque.* Il eut le mauvais goût de donner le rôle d'Andromaque à la Clairon, bien que ce rôle lui fût demandé par la petite Hus. Bertin, pour châtier cette trahison, chassa l'auteur de ses bureaux et mit tout en œuvre pour empêcher la représentation. Un quart de siècle plus tard, le chevalier de Mouhy, s'occupant de Peloux de Clairfontaine et de sa pièce, écrivait ces lignes mélancoliques : « Elle a été acceptée, elle sera jouée à son tour, ou du moins il l'espère; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est sur le tableau depuis longtemps[1]. »

A la fin de 1756, Rameau prit de très belles résolutions : renonçant à l'avantage illusoire du nom d'abbé dépourvu d'abbaye, il voulut se donner une existence régulière; il se marierait d'abord, puis travaillerait à conquérir une place sérieuse parmi les musiciens. Il avait jeté les yeux sur la fille d'un maître tailleur de son voisinage. Ursule-Nicole

1. *Abrégé de l'Histoire du Théâtre-François,* éd. de 1780, t. II, p. 89. — Voir Lemazurier, *Galerie historique des acteurs du Théâtre-Français,* 1810, t. II, article *Hus.*

Fruchet avait perdu sa mère depuis près de sept ans et elle avait tenu dès lors le ménage de son père; mais elle approchait de vingt-cinq ans, et peut-être était-elle résolue à ne point coiffer sainte Catherine. Elle habitait la même rue que Rameau, la rue d'Enfer, peut-être la même maison. Il paraît qu'elle ne manquait ni de dispositions ni même de connaissances musicales : c'était probablement en offrant, en bon voisin, quelques leçons gratuites, que Rameau avait gagné les bonnes grâces de la fille et du père. Le tailleur Fruchet n'était pas fait pour la solitude, il le prouva bien en se remariant fort peu de temps après ; mais il ne semble pas qu'il ait opposé de résistance. Claude Rameau envoya d'Autun son consentement en date du 9 janvier 1757. Le 3 février suivant, le mariage fut célébré à Saint-Séverin. Mercier rapporte que, pour ce jour-là, le marié avait loué toutes les vielleuses de Paris à un écu par tête, et qu'en sortant de l'église, il s'avança au milieu d'elles, tenant sa femme sous le bras, et lui disant : « Vous êtes la vertu, mais j'ai voulu qu'elle fût relevée encore par les ombres qui vous environnent. »

Rameau, marié, ne tarda pas à déménager et, sans doute pour mieux tenir son rang, s'installa dans un hôtel garni de la rue des Cordeliers (depuis, rue de l'École-de-Médecine), à l'hôtel du Saint-Esprit, où l'on trouvait des logements depuis huit livres jusqu'à

trente livres par mois. En même temps, il se mettait en devoir de livrer au public ses pièces de clavecin, déjà exécutées et prônées dans certains salons par une de ses élèves, M[lle] de Chevriers, nièce d'un ancien aumônier de la reine. Bertin fit les frais de la gravure. Je ne suis pas en mesure de décrire *de visu* cet « œuvre premier », qui resta l'œuvre unique du musicien Rameau le neveu; ce recueil ne se rencontre dans aucune bibliothèque publique de Paris, il est inconnu de tous les collectionneurs dijonnais, et une question posée il y a près de quinze ans par M. Thoinan, dans *l'Intermédiaire*, n'en a fait signaler aucun exemplaire. Il ne me reste d'autre ressource que de reproduire le compte rendu détaillé qu'en a donné Fréron :

Le nom de *Rameau* semble fait pour la musique, comme le nom de *Condé* pour les batailles. J'ose répondre qu'un certain public, amateur de l'imagination vive, riante et badine, ne verra qu'avec plaisir les saillies musicales, dont un auteur qui porte ce nom vient d'assaisonner son premier œuvre sous le titre suivant : *Nouvelles Pièces de clavecin, distribuées en six suites d'airs de différens caractères, le Génie françois, la Muse italienne, les Magnifiques,* etc.; *les Gens du bon ton,* etc.; *un Réveil, une Fête champêtre, un Ballet de Psyché,* etc.; *le Général d'armée,* etc., *composées par M. Rameau le neveu* (du grand Rameau), *fils de M. Rameau le cadet, gravées par M[e] Le Clair, Œuvre I,* prix, 7 liv. 16 s. A Paris, chez l'auteur, rue des Cordeliers, a l'Hôtel du Saint-Esprit; *Guersan,* luthier, à côté de la Comédie-Françoise; *Germain,* facteur de clavecin, rue des Boucheries, faubourg Saint-Germain, au Sabot d'Or, et aux adresses ordinaires de musique. Si vous cherchez, mon-

sieur, une analogie bien exacte et bien caractéristique de composition musicale avec les objets indiqués par le titre de chaque pièce, peut-être ne la trouverez-vous pas aussi parfaite et aussi satisfaisante à l'oreille que dans les grandes imitations de bruit de guerre, par exemple, ou de tempête. Comment imiter, en effet, par l'harmonie, surtout du clavecin, *les Magnifiques, les Persifleurs, les Gens du bon ton, les Petits-Maîtres*, etc.? Ce sont, à la vérité, des manières d'être morales; mais ce ne sont pas des passions théâtrales, des caractères marqués, en un mot, des objets d'expression dans la musique. Mais il faut se prêter un peu à l'illusion de l'harmonie; et si dans la pièce il se rencontre quelques traits qui reveillent l'idée de l'objet annoncé par le titre, c'en est assez pour le triomphe de l'art et pour la gloire de l'auteur. D'ailleurs, quoi de plus divertissant que de pouvoir représenter sur un clavecin le ridicule des *Petits-Maîtres*, et de les jouer sur cet instrument comme on les joue sur le théâtre? Pour moi, j'aime à me figurer d'avance une jolie claveciniste qui, promenant une main charmante sur toute l'étendue d'un clavecin, fait naître sous ses doigts brillants une harmonie douce qui excite en moi l'idée d'un *Réveil* tranquille et agréable. M. *Rameau le neveu*, pour la parfaite exécution de ses pièces de clavecin, porte l'attention jusqu'à marquer le mouvement et le caractère particulier de chaque pièce par les indications les mieux imaginées et les signes les plus représentatifs. Par exemple, dans le grand tableau du *Général d'armée*, après vous avoir averti que la pièce se joue *fièrement* et avec feu, il vous conduit, pour ainsi dire, par la main de l'harmonie avec son *Général d'armée*. *Ici*, dit l'auteur, *il entre en campagne;* effectivement la mélodie, secondée de l'harmonie, sans laquelle l'impression n'est qu'imparfaite, vous donne l'idée d'une marche guerrière bien frappée. Plus loin l'auteur ajoute : *Ici il fait prendre les postes*. On éprouve en effet par l'oreille une certaine commotion qui a ses repos, comme quand une armée se poste. Bientôt après que la bataille est disposée, *il marche à l'ennemi;* c'est la reprise du premier chant musical qui le fait entrer en campagne et cette répé-

tition a de la grâce, amenée avec adresse et avec goût. *Ici il livre la bataille;* c'est alors que les notes doublées vont par de grands intervalles et cascades, *pour imiter,* dit le compositeur martial, *le chamaillement des armes.* Puis tout à coup il vous trace la ligne des quatre octaves du clavier, qui, par des notes précipitées, forme un cliquetis épouvantable de sons artistement confus, pour rendre mieux les décharges de mousqueterie, qu'on croit entendre par le moyen de cette corde bruyante et très bien imaginée. *Les cris et plaintes* succèdent harmoniquement donnés sur le clavier, et pendant que *la fuite de l'ennemi* se fait entendre dans le *dessus* qui la rend palpable à l'oreille, la *basse* vous donne de grands *coups de canon* par de grosses notes, qui sont ensuite imitées dans le *dessus,* tandis que la *basse* peint à son tour le mouvement *des troupes* que le général retire de la mêlée, comme l'auteur a soin de le faire observer. La première harmonie de l'entrée en campagne ou de la marche à l'ennemi revient encore avec la même grâce qu'auparavant, et vous remet dans une situation agréable. *Ici le Général retourne vainqueur,* et vers la fin de ce morceau belliqueusement pittoresque, *il reçoit,* dit le compositeur, *de la main de son Roi la couronne destinée aux héros.* C'est la circonstance que je trouve la moins sensiblement rendue dans toute cette pièce. Si vous avez du goût, monsieur, pour les belles choses musicales, la nouveauté de celle-ci doit faire, ce me semble, beaucoup de sensation sur vous. J'aurais voulu cependant, pour achever ce grand tableau, que l'auteur l'eût terminé par un bruit de triomphe et de fanfare. Ce bruit aurait mieux marqué le dénouement de l'action, la fin de la bataille, au lieu qu'il la termine par le mouvement de marche qui la commence ou la précède. Mais quand on compose avec une imagination vive et ardente, on ne peut pas penser à tout, et ce qui coûte le plus dans tout ouvrage n'est pas l'entrée, mais la sortie.

Les autres pièces du recueil sont d'un caractère moins élevé. La pièce intitulée *le François aimable,* et qui doit se jouer *poliment,* comme en avertit l'auteur, est d'une expression douce et riante, d'un caractère agréable, honnête, en

un mot, *françoise*. Pour le plaisir du contraste, le second air, qui est en majeur, a pour titre *l'Italianisé*, et marche *affettuoso*, pour exprimer sans doute la douce flatterie et la souple mignardise de l'Italien; ce qu'on doit bien distinguer pour l'oreille de la politesse et de l'aisance du Français. Vous sentez bien, monsieur, que la pièce des *Magnifiques* doit se jouer *noblement;* celle des *Petits soins, avec zèle;* celle du *Petit-Maître, avec un air minaudier*, etc., etc. *La Fête champêtre*, et surtout *l'Entrée des Bergers et Bergères*, doit produire de l'effet; le dernier morceau me paraît d'une veine heureuse et très pittoresque. Viennent ensuite deux menuets, qu'il faut exécuter avec le plus tendre sentiment; pour les deux rigaudons qui leur succèdent, l'auteur n'indique pas comment ils doivent s'exécuter; mais on sent bien que ce doit être *avec la plus vive gaieté*. Les deux tambourins sont d'un goût très saillant, et tous ces morceaux agréables, qui sont placés après *le Général d'armée*, peuvent être regardés comme une fête qui se célèbre dans le camp du vainqueur. Les menuets, les rigaudons, les tambourins, etc., sont alors de saison; ils expriment la joie la plus vive. *Le Génie françois* était peut-être le caractère le plus difficile à peindre en musique. Le compositeur, heureux dans cette peinture comme dans les autres, le représente au naturel et saisit toutes les nuances qui le distinguent des autres nations. C'est un morceau qui demande beaucoup d'intelligence dans l'exécution, car il faut le jouer tout à la fois *avec feu, grâce, esprit et raison;* ce que je ne crois pas bien facile à rendre sur un clavier. Mais que n'exécute pas un maître avec du goût et du génie! La pantomime intitulée *la Muse italienne* ou *les Furets* me paraît très plaisante de musique et doit se jouer, dit l'auteur, *d'un air aigre-doux*. Mais le plus piquant de tous ces morceaux, c'est le menuet intitulé *l'Encyclopédique*, avec une autre dénomination de *Menuet intra ou ultramontain. L'Encyclopédique* est assez bizarre de caractère; il finit par une chute grotesque et qui fait du fracas. Toutes les pièces que je viens de vous citer, monsieur, forment quatre suites. La cinquième est un ballet tout entier, représentant *l'Amour*

et Psyché. Le compositeur fait pour ce ballet ce qu'il a pratiqué pour *le Général d'armée;* il indique les mouvements et les nuances de l'action. C'est d'abord *Psyché qui cherche l'Amour une lanterne à la main;* plus loin, *elle l'aperçoit;* plus loin, *elle l'admire;* plus loin, *elle s'en approche,* et plus loin encore, *elle répand la goutte fatale :* et la musique marque cette singulière effusion par des notes, pour ainsi dire, coulantes. Ce morceau veut être exécuté *lentement et tendrement;* voilà son vrai caractère. Mais au second morceau *l'Amour* s'éveille et s'envole; il faut aller vivement, et ce n'est pas un prodige que la musique exprime très bien ce mouvement léger de *l'Amour* qui s'envole; le merveilleux est de pouvoir représenter *l'Amour qui parcourt l'Olympe tout courroucé, et qui demande sa Psyché à sa mère,* comme l'auteur a soin de l'indiquer au-dessus de l'image même musicale qui le représente. *Les regrets de Psyché* sont exprimés par une *gavotte très tendre;* mais bientôt l'*Espoir,* qui se joue *agréablement,* vient la consoler. Le *retour de l'Amour* suit de près un morceau qui s'exécute *avec zèle, soupirs et empressement ;* une chaconne exprime le *retour des Plaisirs,* il faut la jouer *résolument et honnêtement;* ce dernier caractère n'est pas facile à saisir sur le clavecin; mais on a plus de gloire après la difficulté vaincue. L'*apothéose* se fait par des *dianes* ou *fanfares,* qu'il faut exécuter d'abord avec *pompe et solennité,* puis après *avec grâce;* puis enfin *Psyché vole prendre place aux cieux.* Indépendamment de toutes ces formalités pour l'exécution, il est certain, monsieur, que les différents morceaux qui composent ce ballet agréable sont d'une invention heureuse pour le chant, qui caractérise assez bien les diverses positions des deux amants, ce qui marque certainement du génie et de l'art.

Quant à la sixième suite, intitulée *les Trois Rameaux,* je puis vous assurer qu'elle doit faire un effet prodigieux sur l'instrument. Le *premier,* c'est-à-dire le premier *des trois Rameaux,* qui sans doute est notre grand *Rameau* (véritablement grand, parce qu'il est génie créateur et profond philosophe dans son art), le *premier,* dis-je, doit s'exécuter

avec beauté, sagesse et profondeur; ce qui caractérise très bien le style et la composition de ce grand homme. Le second *des trois Rameaux,* apparemment le père de l'auteur, doit s'exécuter d'un *air libre, assuré,* d'un *toucher beau et précis.* Le morceau est vif, original. Le *troisième* enfin, qui represente l'auteur lui-même, s'exécute fort vite, d'un *air content de tout,* d'un *toucher* à la *françoise,* à l'*italienne* et à l'*allemande.* En effet, les trois caractères de toucher sont rendus par des modulations de chant qui leur conviennent; on les reconnaît à leur manière. Ce dernier tableau fait la pièce la plus étendue du recueil et couronne, pour ainsi dire, l'imagination vive et gaie de *M. Rameau le neveu.* Independamment de ce don de la nature, si rare et si piquant dans la société, il a du goût et des connaissances, et un grand talent pour apprendre à toucher du clavecin [1].

La musique de Rameau le neveu, outre les honneurs de la gravure, a obtenu ceux de l'exécution publique : lui-même a pris soin de consigner cette particularité glorieuse : « Mes chants, dit-il, à plus d'une reprise ont fait acte aux spectacles. » Et il ajoute en note : « Entre autres au concert du Louvre, les pièces du *Général d'armée,* celle de la *Toujours nouvelle* et celle du *François aimable,* y ont été entendues en grande simphonie. »

Vers 1761, Mme Rameau mourut, laissant à son

1. *L'Année littéraire,* 1757, t. VII, p. 40 à 50, lettre du 27 octobre. — Fréron ne dit rien des dédicaces, que Rameau n'était pas homme à négliger; *le Général d'armée* peut avoir été composé pour Zurlauben, qui préparait, sous le même titre, une traduction du traité grec d'Onosander.

mari un fils, un « petit sauvage » dont le cher homme était fou, mais qui ne devait pas survivre bien longtemps. Dégagé des liens du mariage, Rameau redevint l'abbé Rameau. Il n'atteignit pas la célébrité; mais il était à ce moment de sa vie un de ces originaux que tout Paris connaît et se montre au doigt. Si l'on veut se rendre compte de cette notoriété, il suffit d'ouvrir à la page 266 le guide de Pesselier et de Jèze qui a pour titre *État ou Tableau de la ville de Paris*, édition de 1761. Là, sous la rubrique : « Académies royales de musique et de danse. Maistres de musique pour la composition », au milieu d'une dizaine d'autres compositeurs dont on fait sonner les titres de surintendants de la musique du roi, de maîtres de musique de la Chambre, ou de la Chapelle du roi, ou des enfants de France, ou de telle ou telle maîtrise, vous rencontrez cette simple mention : « Monsieur Rameau, *l'oncle*. » La Cour et les provinces ne connaissaient qu'un Rameau; mais quand on parlait de Rameau à un vrai Parisien, à un promeneur du Palais-Royal ou à un nouvelliste des Tuileries, il demandait : « Lequel? » Rameau le neveu, subissant enfin à son tour le sort des Chevrier et des Peloux, tombé en disgrâce chez le financier Bertin, se voyait replongé dans des épreuves qu'il n'était pas de force à surmonter; il était pourtant encore dans une période de popularité circonscrite, mais réelle, quand Diderot le rencontra et le fit causer.

IV

La conversation réelle a-t-elle eu lieu en un seul après-dîner, ou bien Diderot, voulant faire plusieurs études avant d'arrêter sa composition définitive, a-t-il fait en sorte d'obtenir de son mouvant modèle plusieurs séances dans un court intervalle ? Il est malaisé de se faire une opinion à cet égard ; mais quand l'entretien s'achève, il semble bien que nous soyons aux premiers jours de l'année 1763. On donne ce soir la *Polyxène* de Dauvergne à cette Académie royale du cul-de-sac qui dans trois mois sera incendiée. Le temps est sombre et froid ; le philosophe a quitté sa rue Taranne pour aller au Palais-Royal ; il se doute d'avance que Sophie Volland ne sera pas au rendez-vous accoutumé ; aussi, après avoir un instant piétiné dans l'allée d'Argenson qui devient déserte, songe-t-il à chercher un abri. Il entre au café de la Régence ; les pousse-bois, penchés sur leurs échiquiers, ne prennent pas garde à son entrée : notre désœuvré s'assied sans bruit, comme il convient quand on s'introduit parmi des gens occupés ; il songe à la partie qu'il a faite la veille chez d'Holbach et dans laquelle sa pétulance, comme presque toujours, a fini par lui faire perdre le fruit des combinaisons les plus savantes ; il admire

le jeu précis de ce Mayot, qui est un sot, mais toujours calme, toujours appliqué, et que les attaques les plus brillantes ne déconcertent pas. C'est en ce moment qu'il est abordé par un nouvel arrivant : Rameau le neveu. Diderot commence par adresser à cet original quelques compliments plaisants sur sa bonne mine et lui demande des nouvelles de son oncle ; mais Rameau ne voit guère cet oncle bourru, et, quant à lui, si sa mine se ressent encore des bons repas qu'il faisait chez Bertin, il n'est pas rassuré sur l'avenir, car il s'est aliéné son protecteur ; et le voilà qui exhale son dépit, qui se met à draper le financier et la société recommandable dont celui-ci s'entoure ; il a réussi à piquer la curiosité de Monseigneur le Philosophe ; surpris et ravi de trouver de si bonnes dispositions, il compte bien en profiter pour raconter toutes ses histoires et faire valoir tous ses talents : « Puisque je vous tiens, vous m'entendrez. »

Diderot traverse à cette heure la période la plus rebutante de sa lutte contre les ennemis de la philosophie. Certes, il n'a pas été gâté par la fortune à ses débuts dans la vie ; après avoir longtemps demandé l'existence à des travaux ingrats, ses premières hardiesses lui ont fait tâter des cachots de Vincennes ; mais aujourd'hui il touche à la cinquantaine et l'œuvre grandiose qu'il portait en lui, à laquelle il a voué sa vie et dépensé ses forces, qui doit être son titre d'honneur devant la postérité, est tenue

en échec, étouffée, menacée d'avortement. Voilà quatre ans que l'*Encyclopédie* en est restée à la lettre G. L'affaire a commencé par des pamphlets délateurs, des appels au bras séculier, les *Cacouacs* de l'avocat Moreau, l'épais fatras des *Préjugés légitimes* de Chaumeix, les sermons du P. de Neuville; puis est venu le parlement qui, sur le réquisitoire de Joly de Fleury, a condamné au feu le livre *De l'Esprit,* après avoir extorqué à l'auteur une double rétractation, et a mis en même temps l'*Encyclopédie* sous séquestre. Puis, le conseil d'État, craignant de demeurer en reste et désireux de soulager la conscience bourrelée de monsieur le Dauphin, a révoqué le privilège des libraires et défendu de continuer l'impression. Brûler n'est pas répondre, mais cela rend la réponse plus aisée. Les fauteurs d'irréligion réduits au silence, les champions des bonnes doctrines ont senti croître leur courage. Chaumeix a couronné son œuvre par un *Mémoire;* Moreau a donné des suppléments ; dans le *Journal de Trévoux* le P. Berthier fait rage ; Jean-Georges, évêque du Puy, lance des mandements courroucés, pendant que son frère, l'ami Pompignan, fait son entrée à l'Académie par une diatribe contre les plus illustres de ses collègues. Il ne semble pas que ce soit chose facile de se distinguer au milieu d'une troupe enflammée d'un si beau zèle : Palissot l'a entrepris, et ce n'est pas à demi qu'il entend profiter de circonstances aussi

favorables. Déjà à Nancy il s'était essayé à faire au théâtre la caricature de Jean-Jacques; mais le roi Stanislas, dont il cherchait à flatter les sentiments dévots par cette bouffonnerie, l'avait jugée d'un goût détestable et désavouée avec quelque rudesse. Versailles aujourd'hui n'est pas si dégoûté, et c'est sous le patronage avoué du duc de Choiseul et de plusieurs dames de la cour que l'auteur des *Petites lettres sur de grands philosophes* a porté à la Comédie-Française la seconde partie de son pamphlet; on a vu sur la scène Helvétius enseigner à voler dans la poche, Diderot déclamer contre sa patrie et Duclos se réunir à eux pour escroquer une sotte bourgeoise, laquelle n'était autre que la bonne Mme Geoffrin; quant à Jean-Jacques, sous les traits de Fréville-Crispin, il marchait à quatre pattes et broutait une laitue. Tout cela sans le moindre déguisement. Et comme un jeune collaborateur de l'*Encyclopédie,* l'abbé Morellet, s'est avisé de malmener à son tour Palissot et ses protecteurs, on l'a simplement mis à la Bastille. On est disposé de nos jours à trouver que les philosophes étaient peu endurants et on les accuse volontiers de ne pas avoir supporté la critique d'assez bonne grâce. Mais quand cette aimable critique avait pour mission de mâcher la besogne aux Joly de Fleury et aux Séguier, cela lui donnait de près un air un peu moins paternel; et l'on voudra bien avouer que Vincennes, la Bastille, la confisca-

tion appliquée à la plus coûteuse entreprise de librairie qu'on eût encore tentée, tout cela n'était pas pour égaliser les conditions du tournoi entre les philosophes et ceux que *l'Année littéraire* appelait les hommes de lettres « avoués par le gouvernement ». A l'heure où nous trouvons Diderot, tout le monde a désespéré de l'*Encyclopédie*, excepté lui; d'Alembert, définitivement dégoûté, se tient à l'écart et n'a d'autre souci que de se dégager ; les collaborateurs se sont dispersés ; Voltaire, qui s'était engagé avec entrain comme garçon encyclopédiste, n'est pas homme à se réserver pour une œuvre qui languit : c'est la bataille au jour le jour qu'il lui faut, la feuille vite imprimée et dont l'Europe parlera demain. Les libraires, uniquement occupés de faire prendre patience aux souscripteurs, se risquent à leur offrir quelques volumes de planches, et Diderot est confiné dans l'explication des figures.

Maintenant, puisque l'entretien va rouler à plusieurs reprises sur la musique, voyons un peu quelle est la situation de l'Opéra. Dix ans se sont écoulés depuis l'apparition des Bouffons italiens avec la *Serva padrona ;* la guerre qui s'est livrée autour d'eux appartient déjà à l'histoire ; la Tonelli et ses compagnons ont disparu ; mais ils ont laissé derrière eux des ruines. Jean-Jacques écrivait encore vers 1768 : « Ils ne laissèrent pas de faire à l'opéra français un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces

deux musiques, entendues le même jour sur le même théâtre, débaucha les oreilles françaises : il n'y en eut point qui pût endurer la traînerie de leur musique, après l'accent vif et marqué de l'italienne ; sitôt que les Bouffons avaient fini, tout s'en allait. On fut forcé de changer l'ordre et de mettre les Bouffons à la fin. On donnait *Églé, Pygmalion, le Sylphe,* rien ne tenait. » Lorsque les Bouffons furent congédiés en février 1754, Grimm écrivait, lui qui avait tant aidé à leurs succès par sa *Lettre sur Omphale* et son *Petit Prophète :* « Je vois un avantage très réel à ce renvoi, c'est que les Buffon, les Diderot, les d'Alembert, tous les gens de lettres d'un certain nom, les artistes de tous les ordres, peintres, sculpteurs, architectes, que cette musique avait comme ensorcelés, n'iront plus à l'Opéra et auront d'autant plus de loisir de vaquer à leurs travaux, qui font l'honneur et la gloire du siècle et de la nation. » Messieurs du coin du roi, les défenseurs du goût et de l'art national, les Lullistes et les Ramistes tardivement réconciliés devant l'ennemi commun, se flattèrent que ce renvoi leur donnait ville gagnée et que l'engouement passerait vite ; il s'attiédit, en effet, mais la faveur ne revint pas à l'ancien répertoire, ni aux musiciens qui suivaient sagement les anciennes traditions. L'Opéra devenait un désert, pendant que la foule se pressait aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent pour applaudir de la musique italienne, ou

pastichée de l'italienne, sur des paroles françaises.

Au commencement de 1762 a eu lieu l'absorption de l'Opéra-Comique par la Comédie-Italienne. Avant même que la fusion fût accomplie, Favart, annonçant le 30 janvier des Fragments composés d'actes célèbres de Lulli, de Campra et de Rameau, disait : « Ces jolis ouvrages n'attirent plus personne. La Comédie-Italienne est maintenant la folie à la mode. » Mais c'est dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont, qui commencent précisément à cette année 1762, qu'il faut relever la série lamentable d'échecs qui se continue pendant toute l'année. Le témoignage n'est pas suspect, car c'est celui d'un antibouffonniste déterminé : « 4 février. On a repris aujourd'hui *Zaïs*, à l'Opéra; jamais on n'a vu spectacle si abandonné. Les premières loges étaient absolument nues, les secondes très peu garnies, surtout en femmes; le reste à l'avenant. La foule s'est encore portée vers les Italiens et, à la honte de notre nation, on continue à remarquer combien les tréteaux l'emportent sur la majesté de la scène. — 18 février. L'Académie royale de musique a retiré *Zaïs* hier et a remis des fragments. L'Opéra se retourne en tout sens pour ramener la foule : l'engouement du public paraît tout décidé en faveur des Italiens; il faut le laisser se blaser sur ce spectacle. — 26 février. La reprise d'*Armide* s'est faite aujourd'hui sans le moindre tumulte. La fureur du public pour ce bel opéra s'est

passée comme un enchantement. — 6 mars. *Armide* ne peut absolument pas tenir devant l'opéra-comique; il (*sic*) est désert. — 17 mars. On a joué aujourd'hui à l'Opéra *Dardanus*, pour la capitation des acteurs. Ce jour-là n'a point rendu comme à l'ordinaire, on n'a fait qu'environ mille écus. — 20 avril. L'Opéra a fait aujourd'hui sa rentrée par *Dardanus*. Jamais on n'a vu un spectacle si délabré. — 4 mai. L'Académie royale de musique a remis les *Fêtes grecques et romaines*. Le public n'a pas abondé en foule à cette nouveauté comme à l'ordinaire; il ne s'est vu que deux femmes aux premières loges. — 9 mai. L'Opéra était déjà désert. Mlle Guimard, nouveau sujet, a doublé Mlle Allard dans les caractères de la danse[1]. — 13 mai. On a donné aujourd'hui pour la dernière fois les fragments. Il n'y avait personne. » A la fin de mai et en juin, Bachaumont signale trois ou quatre débuts malheureux, puis le voilà qui reprend : « 6 juillet. L'Opéra a donné aujourd'hui la première représentation des *Caractères de la Folie*. Jamais spectacle n'a été plus triste et plus ennuyeux. — 13 juillet. Les *Caractères de la Folie* tombent absolument. Dimanche, troisième représentation, l'Opéra n'a pas fait cent écus; on répète des fragments. — 18 juillet. On a donné au-

1. Dans le rôle de Terpsichore, au prologue des *Fêtes grecques et romaines*, de Colin de Blamont.

jourd'hui les *Caractères* pour la dernière fois et ils sont tombés aussi obscurément qu'ils avaient existé. On n'a point d'exemple d'un opéra retiré à la sixième représentation, auquel dès la seconde il n'y avait personne. — 19 juillet. On donnera demain des fragments, composés du prologue des *Indes galantes*, de l'acte des *Sauvages* du même opéra, et de l'acte de la *Guirlande*. — 20 juillet. Les fragments n'ont pas été fort célébrés aujourd'hui. Il n'y avait personne. Ils ont été très mal rendus et joués d'une façon infâme : des acteurs à faire mal au cœur; sans Mlle Le Mierre, on n'aurait pu y tenir. — 4 septembre. On craint fort que l'Opéra ne perde tout à fait Mlle Arnould. Cette perte serait d'autant plus fâcheuse, que tout paraît concourir au délabrement de ce spectacle, et l'on ne voit pas que l'on travaille efficacement à y remédier. — 6 septembre. On donnera demain *Acis et Galathée*, de Lulli. — 7 septembre. *Acis et Galathée* n'a point pris; malgré sa grande et belle ritournelle du deuxième acte et tout l'accompagnement du monologue de Galathée et quelques airs prônés par les antiques partisans de ce spectacle, on l'a trouvé froid, nu, maigre, insipide. — 15 septembre. L'Opéra, ne pouvant espérer de pousser loin *Acis*, se propose de remettre *Iphigénie*. — 30 septembre. On nous annonce pour demain à l'Opéra un acte nouveau intitulé : *l'Opéra de société*. — 1er octobre. *L'Opéra de société* n'a pas fait

4

fortune. — 12 octobre. Aujourd'hui on a donné a l'Opéra de nouveaux fragments. — 16 novembre. *Iphigénie* a été jouée aujourd'hui. Ce drame si vanté n'a pas eu un succès marqué. Les amateurs, en général, trouvent cet opéra triste. » Et cela va ainsi jusqu'à l'incendie du 6 avril 1763, car *Polyxène* ne réussit pas mieux que le reste à arrêter la déroute. Tel est l'état des choses, que Rameau le neveu ne peut songer à méconnaître et dont il cherche à démêler les raisons, en baissant la voix, précaution qu'il ne songe pas à prendre quand il parle de ses vices. Il admire Locatelli et Pergolèse, et Duni et Jomelli; il les joue, il les chante, et quand Diderot lui demande : « Vous trouvez donc de la beauté dans ces nouveaux chants? » il réplique : « Si j'y en trouve! pardieu, je vous en réponds. » Ce n'est pas que le discrédit de la vieille musique française ne lui cause un peu de dépit et d'inquiétude. Il ne retient pas une imprécation contre « ces maudits Bouffons », contre ce *Stabat* de Pergolèse qui, selon l'expression du citoyen de Genève, a débauché les oreilles françaises. « Ce *Stabat*, s'écrie-t-il, il fallait le faire brûler par la main du bourreau. » Et le tableau qu'il nous fait n'est-il pas le résumé exact de ce que nous avons vu en détail dans Bachaumont? « Autrefois un *Tancrède*, une *Issé*, une *Europe galante* allaient à quatre, cinq, six mois; on ne voyait pas la fin des représentations d'une *Ar-*

mide ; à présent tout cela vous tombe les uns sur les autres comme des capucins de cartes. Aussi Rebel et Francœur en jettent-ils feu et flamme. Ils disent que tout est perdu, et que si l'on tolère plus longtemps cette canaille chantante de la foire, la musique nationale est au diable, et que l'Académie royale du cul-de-sac n'a qu'à fermer boutique. » Il n'est pas sans intérêt d'observer qu'après s'être échauffé, avoir chanté, mimé et joué des airs de Pergolèse, de Philidor et de Duni, un oratorio de Jomelli, lorsque Rameau s'éveille comme d'un accès de somnambulisme au milieu des pousse-bois et des passants ameutés, il s'empresse d'ajouter : « Cependant, messieurs, il ne faut pas mépriser certains airs de Lulli, quelques endroits de Campra, les airs de violon de mon oncle, ses gavottes, ses entrées de soldats, de prêtres, de sacrificateurs », et qu'il se met à chanter à tue-tête des airs de *Roland* et de *Castor et Pollux*.

Tous les détails qui concernent personnellement les Rameau, oncle et neveu, toutes les pièces de théâtre citées, presque toutes les nouvelles courantes, comme la rupture de Sophie Arnould avec le comte de Lauraguais, les faux bruits de la mort de Voltaire, l'affaire Calas, tout cela nous reporte à la même période, à 1762 et aux années immédiatement précédentes. Il est vrai que l'œuvre de Diderot, telle qu'elle nous est parvenue, porte la trace la

moins équivoque d'une revision postérieure de quinze ans environ à la rédaction primitive. Soit qu'il l'ait insoucieusement oublié au fond d'un tiroir, soit qu'il l'ait confié, avec sa facilité ordinaire, à quelque curieux qui aura longtemps négligé de le restituer, Diderot retrouve et relit le manuscrit de cet entretien : il ne songe à modifier ou à rajeunir ni le cadre, ni le personnage, ni les circonstances ; mais, chemin faisant, il enchâsse une ou deux anecdotes particulières, une au moins qu'il a rapportée de Hollande ; il ne peut résister à la tentation d'ajouter un trait, et l'un des plus piquants, au portrait de Palissot, en faisant allusion à la curieuse histoire de sa comédie de *l'Homme dangereux*, ni se refuser le plaisir d'une légère égratignure à l'un de ses nouveaux et de ses plus fougueux détracteurs, l'honnête Sabatier de Castres. Il rencontre le nom de Fréron, qui est mort, et dont le fils, tout jeune encore, s'annonce comme chassant de race ; il écrit : les Fréron père et fils. En un passage où il est question des faiblesses des grands écrivains, il glisse un reproche à l'adresse de Voltaire sur son attitude envers le chancelier Maupeou. Enfin dans une phrase où il a cité la Deschamps comme personnifiant le gaspillage des courtisanes en renom, il intercale, plutôt à titre d'éclaircissement que de correction, ces mots : « autrefois, aujourd'hui la Guimard », et néglige de mettre la fin de la phrase d'accord avec cette addi-

tion. C'est à peu près tout. Cela a suffi pour dérouter un peu au premier coup d'œil ; mais une étude attentive du texte ramène invinciblement à une date au moins très voisine de celle que je propose, et conduit à constater que les passages attribués par le contrôle des faits à la revision ne sont nulle part essentiels à l'enchaînement des idées, qu'ils le rendent même parfois un peu moins facile à saisir ; qu'on pourrait les retirer sans rien ébranler de ce qui les entoure et avec la quasi-certitude de restituer de la sorte le premier texte. Il est clair, en tout cas, que Diderot, avant de livrer son manuscrit, non à l'impression, mais aux copistes, l'a relu, y a fait des corrections, y a même mis quelques rallonges, mais qu'il n'a pas fait un travail nouveau.

V

Moins de deux ans après la conversation du café de la Régence, l'oncle Rameau mourut, le 24 septembre 1764. Son neveu était-il à Paris? Je ne sais ; mais le mois suivant, nous le retrouvons à Pierry en Champagne, chez son compatriote et camarade de collège Jacques Cazotte, revenu depuis quelques années de la Martinique. Rien n'indique depuis combien de temps il se laisse vivre sur le riche domaine de son hôte. Peut-être est-ce pendant ce séjour qu'à

la suite d'un pari, Rameau improvisa la musique de l'opéra-comique des *Sabots*, à mesure que Cazotte improvisait les paroles; il est à supposer que de cette collaboration à la diable il n'était pas résulté quelque chose de bien solide, puisque Cazotte éprouva le besoin de faire refaire la musique et que Duni, à qui il s'était adressé, n'eut rien de plus pressé à son tour que de faire refaire la pièce par Sedaine. Piron parle de Rameau dans une lettre adressée à Cazotte et datée de Paris le 22 octobre 1764. Rien ne saurait mieux faire juger de la fidélité du pinceau de Diderot, justifier les contradictions mêmes dont on lui a fait un reproche, que le portrait du Dijonnais Rameau amicalement esquissé par le vieux Dijonnais Piron pour le Dijonnais Cazotte. Cette lettre est demeurée inédite ; en voici, fidèlement reproduite d'après l'original autographe[1], la partie qui nous intéresse : « ... Vous y prenez bien les saillies fantasques du pauvre ami Rameau, de quoi je vous remercie pour luy, car il le mérite mieux que peut-être il ne le ressent, ou, a coup seûr, le ressent mieux qu'il n'en remercie. Je vous aurois plutôt repondu, si vous ne m'aviez pas dit qu'il alloit revenir. Je l'attendois de jour à autre pour sçavoir mieux que

1. Il m'a été communiqué, en 1877, par l'expert Gabriel Charavay, mort depuis, dont tant de chercheurs ont mis à profit l'obligeance. Quelques mots ont été cités dans un de ses catalogues.

vous dire, éclaîré par ses narrations : mon imagînation y suppléera, puisqu'il ne vient point. C'est comme s'il étoit venu ! ou que j'eûsse été entre Vous et Luy, à Pierry ; éxcèpté vos nouvelles particulières qui sont d'un tout autre ordre, et d'un intéret à part. D'icy, je le vois là. Ne disant jamais ce qu'il devoit dire, ny ce qu'on eût voulu qu'il eût dit; toujours ce que ny lui ny vous, ne vous étiez attendu qu'il diroit; tous deux, après avoir éclaté de rire, ne sçachant ce qu'il avoit dit. Je le vois cabrioler à contretemps; prendre ensuite un profond sérieux encore plus mal-à-propos, pâsser de la haûte-contre, a la basse-taille [1], de la polissonerie aux maximes; fouler au pied les Riches et les Grands, et pleurer misère ; se moquer de son oncle, et se parer de son grand nom ; vouloir l'imiter, l'atteindre, l'effacer, et ne vouloir plus se remuër ; Lyon à la menace, poule à l'éxécution, Aigle de tête, tortüe et belle écrévice des pieds ; au demeurant et sans contradiction, le meilleur enfant du monde et méritant le bon vouloir de tous ceux qui le connoîtront comme vous et moi nous le conoîssons. Mais, où seront ces conoîsseurs ? sera-ce à Paris, sera-ce à la Cour ? Les marmouzets ont peur de leur ombre, à plus forte raison, de celle d'un Géant un peu contrefait, car le

1. Voyez p. 192 : « Je rêve à l'inégalité de votre ton, tantôt haut, tantôt bas. »

Cahos étoit le geant contrefait que la toute puissance façonna : et vous avez fort bien nommé et qualifié Cahos, l'abbé Rameau. Ç'est quand Jupiter le fit, qu'il étoit Yvre-saoû ; il avoit pris du poil de la bête, quand ce vint à nous faire. Nous nous sentons tous un tantinet de la veille où il eût lui seul la fleur de l'yvresse. Nos petits jolis gentils polis colifichets de Badauts et de Courtisans, ne conoîtront jamais rien à notre énigme bourguignone, si nous ne nous ingérons d'être ses Œdipes. Nous ne sommes que trop près tous deux, moy de parler et vous d'agir de notre mieux, comme nous avons toujours fait. Reste au Sphinx à s'aider, les hommes de Dieu l'aideront peut être. Ils aident bien tous les jours, depuis 20 ou 30 ans, un tas de petits beaux Esprits manqués, cent fois moins néz pour leur métier, qu'il ne l'est pour le sien. L'Auteur avantageux de Timoléon[1] qui dit : « Je vais refaire et simplifier Gustâve et Rhadamiste, après avoir suspendu 2 mois durant, sa pièce, après sa première représentation, vient de la remontrer, et, le lendemain, on l'afiche pour la dernière fois; vous le verrez un jour à l'Académie françoise comme

1. La Harpe, dont le *Timoléon* avait été représenté sans succès le 1er août de cette année, préparait un *Gustave Wasa.* Piron, dont le *Gustave* n'avait pas encore tout à fait quitté le répertoire, trouvait ce projet fort impertinent et s'en vengeait par des épigrammes préventives. Le *Gustave* de La Harpe ne fut joué que le 3 mars 1766.

Marmontel et tant d'autres. Que Rameau prenne donc courage; et pour nous-deux, buvons frais. »

Je ne saurais dire si, à son retour à Paris, le Sphinx bourguignon reçut beaucoup d'aide de son Œdipe Piron; mais on l'aida ou il s'aida; des notices consacrées à la mémoire de l'oncle furent l'occasion de quelques mentions charitables accordées au neveu. J'en ai relevé deux, l'une de Fréron, l'autre de Palissot. *L'Année littéraire*, rendant compte de l'*Éloge de M. Rameau*, par Chabanon (lettre du 26 décembre 1764), publia une note évidemment fournie tout entière par Jean-François et dont voici un passage : « Le fils *Claude Rameau*, cadet de *Jean-Philippe*, étoit aussi musicien et organiste très estimé dans sa province. Il a laissé un fils qui lui-même a de la verve et de l'imagination, et qui cultive avec succès l'art de ses pères; c'est le neveu du grand Rameau; en sorte qu'on peut dire que la musique est un talent particulier aux *Rameaux* et un mérite héréditaire dans cette famille. » Dans le *Nécrologe des hommes célèbres pour 1765*, Palissot termine ainsi sa notice sur Rameau : « Il laisse encore un neveu de son nom, qui aurait pu acquérir de la célébrité dans le même art, si d'autres occupations lui avaient permis de se livrer à ses talents. » Les occupations absorbantes de Rameau le neveu! cette excuse que Palissot croyait délicatement trouvée était cruellement ironique. En dépit de la bonne

volonté de ses compatriotes, l'année 1765 n'apporta pas un grand adoucissement à la position du pauvre croque-notes. C'est alors qu'il imagina de faire valoir lui-même ses mérites et surtout sa parenté ; il entreprit de faire son histoire en vers. « Si je savais écrire, avait-il dit à Diderot, fagoter un livre, tourner une épître dédicatoire!... » Le voilà qui s'essaye enfin ; peu accoutumé à asservir à la mesure et à la rime ses saillies fantasques, nul doute qu'il ne se soit donné une peine infinie pour mettre au monde une poésie qui mérite mieux encore que celle de l'ami Robbé d'être appelée « un charivari de toutes sortes de bruits confus ».

Ayant achevé son poème, Rameau l'annonça à la direction de la librairie, qui lui accorda une permission tacite à la date du 20 mars 1766, sous ce titre : *Rameaulogie, ou histoire de Rameau le neveu et des siens*. Sans doute ce titre fut raillé, car Rameau y renonça pour en adopter un d'une allure plus épique : *la Raméide*. Voyez comme il est malaisé de désarmer la critique : ce second titre est, à son tour, relevé par Grimm qui cherche cette querelle d'Allemand : « Je lui observerai qu'il fallait appeler son poème *Ramoïde*, et non *Raméide*; la postérité croira qu'il s'appelait La Ramée. »

Quelques détails bibliographiques sont ici de mise sur cette plaquette qu'Assézat a appelée « l'introuvable *Raméide* » et dont les bibliographes n'ont

guère parlé jusqu'à présent sans tomber dans quelque confusion. Beuchot et Quérard, qui ne l'ont vue de leurs yeux ni l'un ni l'autre, donnent cette indication : « A Amsterdam, et se vend à Paris chez Humblot. » Cette indication paraît devoir être écartée définitivement; elle est contredite, et par la description précise que fournit le *Mercure de France* de juin 1766, et par l'examen de tous les exemplaires connus. *La Raméide* est rare à coup sûr et je ne l'ai de ma vie vue annoncée dans un catalogue de libraire; mais il y a quelque excès à la déclarer introuvable. J'ai pu constater l'existence de quatre exemplaires : un à la réserve de la Bibliothèque nationale, catalogué Y 4592/G[1], un à la bibliothèque du Conservatoire, un à la bibliothèque de Dijon (relié dans un recueil, n° 13239), enfin un quatrième que je tiens de M. Decaux, aimable éditeur et bibliophile subtil, qui me l'a déniché dans la manne d'un bouquiniste de Rouen. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale provient d'un premier tirage défectueux, caractérisé, entre autres signes, par cette faute dans le titre : à Petesbourg, pour : Pétersbourg. Les trois autres exemplaires sont d'un même tirage; mais celui du Conservatoire est incomplet du dernier feuillet que ce tirage comporte. Je me bornerai donc à décrire l'exemplaire en ma possession, qui est encore dans son état primitif de brochure ou plutôt de piqûre, avec sa couverture de papier gaufré rouge et or. C'est un in-octavo

d'une feuille double d'impression. Il commence par un feuillet non chiffré contenant le faux titre et, au verso, un avant-propos dont voici les dernières lignes : « Nous prévenons qu'il y a quelques exemplaires sortis de nos mains, qui ne sont pas selon nos dernières corrections. » Le titre : *la Raméide, poeme*, est suivi de cette épigraphe :

> Allez, mes vers, allez, craignez peu les méchants ;
> On ne les connaît pas chez les honnêtes gens,

puis de cette devise coupée par un fleuron : « Inter Ramos lilia fulgent. » Au-dessous du fleuron, on lit : « Prix : 1. 3. 6. 12. 24. 48. 96. A Petersbourg, Aux Rameaux couronnés. » Le poème est paginé de 3 à 28, et la brochure est close par une page non chiffrée et ainsi composée : 1° NOTA. *Vers après ceux de MM. Phelipeaux et Choiseul.* Ce sont quatre vers à la louange de M. de Sartines. 2° Un *Avis* dont voici le texte : « Les exemplaires qui ont paru couverts en papier violet sont remplis de fautes, et cela par la trop grande facilité que nous avons eue de les distribuer sans y avoir apporté nos dernières corrections comme en ceux de cette édition. » 3° Une liste d'*Errata*, qui reste, malgré tout, bien insuffisante.

Le poème de Rameau est divisé en cinq chants, dont voici les titres : I. Mes Objections ; II. La Dé-

fense du Goust; III. Suite de mes Objections; IV. Honneur aux Grands. Hommage à l'Amitié; V. Réponse à tout. Ce fatras n'est pas d'une lecture agréable; il n'est pas même toujours facile de s'y reconnaître. Le véritable objet de Rameau est certes de récapituler ses propres mérites et ses titres divers à la commisération; dans son quatrième chant, spécialement consacré à tendre la sébile, il passe en revue ses protecteurs, entre lesquels il donne à Bertin la distinction particulière des grandes capitales, ses anciennes élèves; il invoque ses compatriotes, Bret, Cazotte, Piron, son ami Fréron, son médecin Dufouart; il fait appel à la protection de l'impératrice de Russie, par cette raison qu'il a vu son ambassadrice à Chambord. Dans sa réponse à tout, il demande un bénéfice ecclésiastique et se déclare tout disposé à mener une existence conforme à cette nouvelle situation :

Attentif et soigneux à donner bons exemples,
Plus qu'en tout autre lieu on me verrait aux temples.

Aucun lien de famille ne fait plus obstacle à cette combinaison, car, depuis sa rencontre avec Diderot, il a perdu son fils :

Et la mère et l'enfant, ils sont morts tous les deux.

Toutefois, il n'a pas grande confiance dans le succès de cette requête, et il en risque une autre :

Mais si pour cet état nulle porte ne s'ouvre,
Je ne vois point l'abus d'un logement au Louvre.

Logé au Louvre, Rameau ne serait plus exposé à se voir retirer la clef pour cause de retard dans le payement de son loyer; il jouirait de l'exemption de certaines taxes urbaines, et puis cette « marque d'honneur », comme il dit, le recommanderait et lui ferait avoir des leçons mieux payées.

Voilà bien l'objet véritable de *la Raméide :* il s'agit toujours de mettre sous la dent. Rameau pourtant veut gagner les récompenses qu'il sollicite en rendant un service éclatant; il prend la défense de la musique française contre Jean-Jacques; il vient, après treize années, répondre à la lettre tapageuse dans laquelle le philosophe de Genève avait déclaré que les Français n'avaient pas de musique et ne pouvaient pas en avoir. Tout d'abord, le lecteur doit être tenté de se dire : Rameau le neveu, champion de la musique française, ce n'est plus le personnage mis en scène par Diderot; mais la contradiction n'est qu'apparente. Rameau est alarmé du discrédit où tombe la musique nationale; c'est surtout parce qu'il craint que les pensions et les faveurs de la Cour ne se détournent des musiciens. Ce qu'il re-

proche à Jean-Jacques, c'est de leur avoir nui dans l'esprit de leurs protecteurs :

Et si l'on prenait bien le sens de ses écrits,
Il faudrait chanter Suisse à la cour de LOUIS.
Le Devin nous séduit et plaît d'un bout à l'autre;
Mais l'esprit de l'Auteur doit-il régir le nôtre?

Plus loin, il reprend :

On peut répondre donc à ce fameux athlète,
Qu'en France l'on connaît le prix de l'*Ariette*...

et il ajoute en note : « Tout le monde se rend aux charmes de celles de M. *Duny*, et à la vérité de celles de MM. *Philidor*, *Monsigny*, *Pere Golese* (sic), *Blaise*, etc. » Mais pour démontrer que la musique française a droit aux encouragements, il rappelle les titres des opéras qui ont eu le plus de succès depuis Lulli et les noms de quelques chanteurs célèbres; plus loin, il énumère dans une longue note les principaux organistes, en déclarant que « les organistes font les compositeurs ». Il célèbre surtout son oncle Rameau, naturellement, puisqu'il trouve dans sa parenté plus de titres que dans ses propres talents aux secours qu'il sollicite.

J'attendais de cet oncle au moins un peu d'aisance,
Par pur égard au temps de trente ans de constance
A lui faire ma cour à l'exemple des miens;

Mais tout à son talent, il voyait peu les siens.
Très souvent, toutefois approuvant sa doctrine,
Aux Jardins on le vit me faire bonne mine :
Des heures se passaient tous deux à discourir,
Mon art à l'écouter savait le retenir,
Surtout à ce grand mot, *basse fondamentale.*
. . . .
Comme je l'entendais, je lui plaisais sans doute,
A pouvoir quelque temps ensemble faire route,
Car d'humeur d'en parler il n'était pas toujours;
Trêve alors de musique, on parlait des beaux jours.
Mais bientôt emporté par les traits du génie,
C'était bien vite à moi de quitter la partie.
Si bien donc il parvint, moi toujours espérant,
Sans pouvoir m'être utile à son dernier instant.

Voilà d'exécrables vers, et l'on ne me soupçonnera pas de les citer pour leur facilité ni pour leur harmonie; mais la scène est curieuse. Il faut prendre garde que Rameau le neveu, cherchant à abriter ses importunités sous le patronage de la gloire de son oncle, veut avant tout démontrer qu'il a été en bons termes avec cet oncle. Or voici ce qu'avaient obtenu trente ans de cour assidue. Il avait réussi quelquefois à l'aborder dans une allée des Tuileries ou du Palais-Royal; il l'avait entendu discourir sur son art quand le bonhomme était disposé; dans le cas contraire, on échangeait quelques mots sur le temps qu'il faisait; puis, l'oncle rentrant dans sa rêverie, il ne restait au neveu qu'à s'éloigner, content, faute de mieux, d'avoir été vu en cette illustre compagnie. Cela donne le sceau de l'authenticité aux

doléances plus familières et plus accentuées que Diderot avait recueillies.

Rameau le neveu raconte qu'il aurait bien quelque chose à réclamer à sa famille, sa part de la succession de sa mère, dont sa belle-mère et les enfants du second lit « usent tout bonnement ». La famille de province est naïvement convaincue que Jean-François est un gros monsieur, un « chanteur opulent » qui « tient à Paris la meilleure maison », et qui n'est guère privé par l'abandon d'un maigre revenu. Le pauvre diable ne se sent pas le courage de détromper ces braves gens. Cazotte confirme l'anecdote; sans trop chercher si la somme délaissée était bien importante et ne risquait pas d'être absorbée par les démarches et les frais de recouvrement, il faut dire, à l'honneur de la nature humaine, que Rameau s'était trouvé dans une épreuve décisive « vacillant dans ses principes »; si on était venu lui raconter ce trait-là d'un autre, il n'aurait pas manqué de s'écrier : « Vous êtes des êtres bien singuliers! »

Voici comment Grimm annonça *la Raméide* à sa clientèle princière : « Le musicien Rameau a laissé, outre ses propres enfants, un neveu qui a toujours passé pour une espèce de fou. Il est une sorte d'imagination bête et dépourvue d'esprit, mais qui, combinée avec la chaleur, produit quelquefois des idées neuves et singulières. Le mal est que le possesseur de cette sorte d'imagination rencontre plus souvent mal

que bien, et qu'il ne sait pas quand il a bien rencontré. Rameau le neveu est un homme de génie de cette classe, c'est-à-dire un fou quelquefois amusant, mais la plupart du temps fatigant et insupportable. Ce qu'il y a de pis, c'est que Rameau le fou meurt de faim, comme il conste par une production de sa muse qui vient de paroître. C'est un poëme en cinq chants; heureusement, ces cinq chants ne tiennent pas trente pages. C'est le plus étrange et le plus ridicule galimatias qu'on puisse lire. »

Fréron ne daigna rien dire de ce poëme où il était loué, que dis-je? encensé :

En chantant l'amitié, Fréron, que je t'encense!

L'ami Fréron jugea sans doute qu'il compromettrait son autorité à parler avec bienveillance d'un ouvrage écrit en vers aussi mauvais. Le *Mercure de France* s'humanisa davantage. Dès le volume de juin 1766, il fit une annonce qui se terminait ainsi : « L'auteur de ce poëme est M. Rameau, neveu du célèbre artiste de ce nom, et qui a lui-même son genre de célébrité. La gloire que les ouvrages de son oncle ont procurée à la nation rejaillit sur sa famille; mais M. Rameau le neveu a d'autres titres qui doivent le rendre intéressant : c'est ce que nous ferons voir en rendant compte plus amplement de son poëme. » Cette promesse était tenue le mois suivant; après

une analyse ou, comme on disait alors, un extrait assez étendu, le rédacteur du *Mercure* insistait sur les sollicitations qui terminent *la Raméide* et qui font sa raison d'être, et concluait : « Nous désirons ardemment que les vœux de M. Rameau soient remplis : ce qui s'est passé, il y a quelques années, à l'égard d'un parent de Corneille, est fait pour donner de la confiance au neveu du grand Rameau[1]. »

Deux ou trois mois après la *Raméide* paraissait une *Nouvelle Raméide*. Rameau s'y représentait comme occupé à fonder l'ordre

Des *Chevaliers errants à l'heure du dîner.*

Il revenait sur sa demande de bénéfice; mais, au cas où l'on opposerait décidément à cette requête des obstacles insurmontables, il proposait de rétablir en sa faveur la charge de bouffon de cour. Cette facétie n'était pas de Rameau; c'était une mystification de son ami Cazotte. Le *Mercure*, sans doute prévenu par l'intéressé, ne parla pas de cette seconde brochure; mais Grimm la signala sans éventer la supercherie[2]. L'édition originale de cette *Nouvelle*

1. *Mercure de France*, juin 1766, p. 143; juillet 1766, t. II, p. 123 et suiv.
2. Le passage est de ceux qui ont été rétablis pour la première fois d'après les manuscrits dans l'édition Tourneux. T. VII, p. 123.

Raméide semblerait plutôt mériter le nom d'introuvable que *la Raméide*. Je n'ai pu en tenir nulle part d'exemplaire; d'une note due à l'obligeance de M. Guignard, bibliothécaire de la ville de Dijon, il résulte que cette *Nouvelle Raméide*, tout aussi bien que les *Pièces de clavecin* de 1757, n'existe ni à la bibliothèque publique, ni dans les collections dijonnaises les plus riches, comme celles de MM. Joliet et Charles Poisot. De description sérieuse, je n'en ai rencontré qu'une, par trop sommaire, dans le catalogue de la vente Rathery (mai 1876, nº 419). C'est, semble-t-il, à la *Nouvelle Raméide* qu'il faut rapporter l'indication : « Amsterdam et Paris, chez Humblot », dont il a été fait une fausse application; le titre devait être celui qu'on retrouve dans l'édition Cazin de 1788 des œuvres de l'auteur : « La *Nouvelle Raméide*, poème revu, corrigé et presque refondu par M. Rameau, fils et neveu de deux grands hommes qu'il ne fera pas revivre. » En autorisant plus tard la réimpression de cette bluette, Cazotte la fit précéder de quelques éclaircissements. « C'est, disait-il, une plaisanterie faite par moi à l'homme le plus plaisant par nature que j'aie jamais connu. Il s'appelait Rameau et était neveu du célèbre musicien; il avait été mon camarade au collège et avait pris pour moi une amitié qui ne s'est jamais démentie ni de sa part, ni de la mienne. Ce personnage, l'homme le plus extraordinaire que j'aie connu,

était né avec un talent naturel dans plus d'un genre, que le défaut d'assiette de son esprit ne lui permit jamais de cultiver. Je ne puis comparer son genre de plaisanterie qu'à celui que déploie le docteur Sterne dans son *Voyage sentimental*. Les saillies de Rameau étaient des saillies d'instinct, d'un genre si piquant, qu'il est nécessaire de les peindre pour pouvoir essayer de les rendre. Ce n'étaient point des bons mots, c'étaient des traits qui semblaient partir de la plus profonde connaissance du cœur humain. Sa physionomie, qui était vraiment burlesque, ajoutait un piquant extraordinaire à ses saillies, d'autant moins attendues de sa part, que d'habitude il ne faisait que déraisonner. Ce personnage, qui fut musicien autant et peut-être plus que son oncle, ne put jamais pénétrer dans les profondeurs de l'art. Il était né plein de chant et avait l'étrange faculté d'en trouver impromptu de l'agréable et de l'expressif sur quelques paroles qu'on voulût lui donner; mais il eût fallu qu'un véritable artiste eût arrangé et corrigé ses phrases et composé ses partitions. Il était de figure aussi horriblement que plaisamment laid; très souvent ennuyeux, parce que son génie l'inspirait rarement; mais, quand sa verve le servait, il faisait rire aux larmes. Il vécut pauvre, ne pouvant suivre aucune profession; sa pauvreté lui faisait honneur dans mon esprit. Cet homme singulier vécut passionné pour la gloire, qu'il ne pouvait acquérir dans

aucun genre. Un jour il imagina de se faire poète, pour essayer d'une nouvelle façon de faire parler de lui. Il composa un poème sur lui-même, qu'il intitula *la Raméide*, et qu'il distribua dans tous les cafés; mais personne ne l'alla chercher chez l'imprimeur. Je lui fis l'espièglerie de composer une seconde *Raméide*. Le libraire la vendit à son profit, et Rameau ne trouva pas mauvais que j'eusse plaisanté de lui, parce qu'il se trouva assez bien peint ».

Cette abondance de *Raméides* devait avoir le plus fâcheux résultat. « Plein de sa doctrine, dit Mercier, le neveu de Rameau fit des extravagances et écrivit au ministre pour avoir de quoi mastiquer, comme fils et neveu de deux grands hommes. Le Saint-Florentin, qui, comme on sait, avait un art tout particulier de se débarrasser des gens, le fit enfermer d'un tour de main, comme un fou incommode, et depuis ce temps, je n'en ai point entendu parler. » Cazotte, qui n'avait peut-être pas la conscience parfaitement en repos au sujet de cette mésaventure, dit de son côté : « Il est mort aimé de quelques-uns de ceux qui l'ont connu, dans une maison religieuse où sa famille l'avait placé, après quatre ans d'une retraite qu'il avait prise en gré et ayant gagné les cœurs de ceux qui d'abord avaient été ses geôliers. » Ces deux témoignages se concilient sans difficulté. Il est probable que le comte de Saint-Florentin, pour se débarrasser des importunités de l'homme

qu'on en était venu à appeler couramment Rameau le fou, provoqua l'intervention de la famille; et par la famille, j'admettrais volontiers qu'il faut entendre la veuve et les enfants du grand Rameau, qui, heureux de se débarrasser de récriminations déplaisantes, durent consentir aisément à verser une petite rétribution pour adoucir à leur parent les rigueurs de sa retraite forcée. Quoi qu'il en soit, au lieu du logement au Louvre dont il avait rêvé, le pauvre Jean-François en eut un dans une maison de fous; c'est là qu'il mourut au bout de quatre ans, c'est-à-dire, apparemment, vers 1771. Le lieu et la date précise de son décès n'ont pas été jusqu'à présent constatés.

VI

Les œuvres laissées par Diderot ont eu des fortunes diverses; aucune n'a passé par d'aussi singulières aventures que *le Neveu de Rameau*. Naigeon possédait en manuscrit « cette excellente satire, aussi originale que celui dont elle porte le nom » : il le constate dans ses *Mémoires;* mais il ne l'a pas fait entrer dans l'édition qu'il a donnée lui-même et que l'accueil du public ne l'engageait pas beaucoup à grossir. L'ouvrage parut pour la première fois en Allemagne et dans une traduction allemande. Une

copie était tombée entre les mains de Schiller à la fin de 1804. Gœthe se chargea d'en faire une traduction, qui devait être suivie de la publication du texte français. Les événements en disposèrent autrement; Schiller mourut et l'on ne sut plus ce que son manuscrit était devenu. La traduction de Gœthe se vendit assez mal en Allemagne même et ne pénétra pour ainsi dire pas en France. Ce fut seulement sous la Restauration que l'attention du public se trouvant ramenée à Diderot par l'édition Belin et par l'annonce de l'édition Brière, deux faiseurs, MM. Xavier de Saur et Léonce de Saint-Geniès, songèrent à traduire en français la traduction de Gœthe; ils publièrent leur travail sans avertir en rien les lecteurs de son origine et en le faisant passer pour le texte même de Diderot. Au moment même où le livre était sous presse, en 1821, le libraire Brière annonçait dans son prospectus qu'il comprendrait dans son édition quelques œuvres inédites, dont la plus importante était *le Neveu de Rameau;* il se laissa persuader par M. de Saur de différer cette publication. En effet, le volume d'*OEuvres inédites* ne parut qu'en 1823, bien qu'avec la date de 1821. Lorsque cette première édition fut près de paraître, l'ingénieux de Saur, se voyant obligé de renoncer à sa propre supercherie, fit des efforts désespérés pour jeter la même défaveur sur l'édition Brière et soutint que ce n'était qu'une seconde traduction, sur

laquelle il prétendait établir la supériorité de la sienne. Brière finit par en appeler à l'arbitrage de Gœthe, qui confirma l'authenticité du texte Brière. Je n'entre pas ici dans le détail de cette querelle; j'aime mieux renvoyer au récit qu'en a fait Gœthe lui-même et qu'on trouvera reproduit ci-après. Il faut le dire pourtant, Brière et son collaborateur Walferdin, qui ont certainement préparé leur publication d'après un bon manuscrit, ont pris avec le texte des libertés qui passaient pour innocentes à l'époque, mais que tout le monde aujourd'hui considérerait comme excessives. Je ne parle pas tant des passages supprimés, soit par la censure volontaire des éditeurs, soit par la censure officielle, au gré d'une pudibonderie par trop arbitraire et intermittente, que de certaines corrections de pure fantaisie : ainsi Brière et Walferdin, n'ayant pu se mettre dans la tête que le neveu de Rameau fût vraiment un neveu de Rameau, biffèrent tant qu'ils purent son nom et les mots *oncle* et *neveu;* quand la phrase ne se prêtait pas à l'élimination des mots proscrits, ils les ont imprimés en italiques. Quelques négligences typographiques avaient aussi défiguré des phrases, que des éditeurs postérieurs essayèrent de redresser à l'aide d'inductions plus ou moins subtiles. On aurait bien voulu voir le manuscrit dont s'était servi Brière; un éditeur de 1875, M. Motheau, alla faire appel aux souvenirs du vieux libraire; mais ces souvenirs

étaient évidemment un peu brouillés : au bout de plus d'un demi-siècle, cela n'a rien de bien surprenant. Brière raconta à M. Motheau qu'il avait vu dans le manuscrit que lui avait confié la fille de Diderot, Mme de Vandeul, un grand nombre de corrections autographes de l'auteur : c'est assez peu vraisemblable, car il n'eût pas manqué de signaler cette particularité concluante lors de ses querelles avec M. de Saur et son acolyte; or il n'avait rien allégué de semblable; il avait dit seulement que c'était une copie faite sous les yeux de Diderot et que l'authenticité en était confirmée par une note autographe du 2 janvier 1760 : notons en passant que cette date avait été relevée inexactement, ou bien que la note invoquée ne se rapportait pas au *Neveu de Rameau*. Interrogé par M. Motheau sur le sort de ce manuscrit, Brière lui répondit qu'il avait été dépecé pour la composition et qu'on n'avait pas pris la peine de s'en faire rendre les fragments : cela à coup sûr n'est point exact. Brière s'est confessé d'un acte de vandalisme dont il était innocent; la copie qu'il avait abandonnée aux mains du prote de l'imprimerie Belin, c'était une copie qu'il avait fait faire sur le manuscrit communiqué; le manuscrit même, il l'avait rendu à Mme de Vandeul, et la preuve, c'est que le 29 juin 1823, lorsque la composition et le tirage du *Neveu de Rameau* étaient certainement terminés, puisque ses adversaires en avaient les bonnes

feuilles entre les mains depuis trois semaines, Brière écrivait au *Courrier des Spectacles* que le manuscrit in-4° sur lequel il avait fait son édition existait chez M[me] de Vandeul, rue Neuve-de-Luxembourg, 18, à Paris. Quoi qu'il en soit, M[me] de Vandeul mourut à sept ou huit mois de là, et l'on ignore aujourd'hui ce que sont devenus les manuscrits qu'elle avait conservés. Ce n'est qu'à la fin de 1875, par la publication du cinquième volume de l'édition générale d'Assézat, qu'un pas décisif a été franchi dans l'établissement du texte. Au moment de revoir ses épreuves, Assézat put se servir d'une copie qui présentait une grande quantité de variantes avantageuses et qui complétait un certain nombre de passages mutilés par les premiers éditeurs; bien que pris de court, il profita de ces variantes dans une proportion qui ne laisse plus qu'à glaner derrière lui. Ce dont on s'étonnera peut-être, c'est qu'un certain nombre des mauvaises leçons qui se sont perpétuées à travers les éditions proviennent de la fantaisie de ce fameux de Saur, le forban littéraire de 1821. Brière et Walferdin avaient les raisons les plus directes pour être édifiés sur la probité littéraire du personnage; il n'en est pas moins certain que la traduction de Saur leur imposa. Ils ne collationnèrent pas leur manuscrit sur Gœthe, mais ils le collationnèrent sur de Saur, croyant et à sa fidélité de traducteur et à l'étendue de ses recherches ; quand ils trouvèrent

une différence dans les noms propres, ou bien ils corrigèrent d'après leur adversaire, ou bien, quand la différence était trop grande, ils crurent benoîtement que le savant de Saur avait donné la clef d'un nom volontairement défiguré par le timoré Diderot. Or le facétieux de Saur s'était amusé à changer des noms, à en mettre même où il n'en avait point trouvé, au gré de sa seule fantaisie et par simple joyeuseté de mystificateur. Les exemples abondent; je me bornerai à en citer un, qui est complet, à cause des ricochets successifs d'une première altération. Parmi les financiers qui attiraient autour d'eux les artistes faméliques et les écrivains d'aventures, Rameau cite à deux reprises un nommé Montsauge. Gœthe transcrivit tout bonnement Montsauge. Ce nom ne fut pas du goût du délicat M. de Saur, qui trouva préférable que ce financier eût nom Mésenge. Brière avait certainement trouvé Montsauge sur le manuscrit de Mme de Vandeul, mais il se dit : « Hum! hum! je ne connais pas plus Moutsauge que Mésenge, ni Mésenge que Montsauge; mais ce coquin de de Saur est un homme très fort qui sait bien ce qu'il dit, et puis il a eu pour se guider la lanterne de Gœthe, qui est un grand homme; mettons Mésenge. » Plus tard, Gœthe à son tour compara sa traduction avec les éditions françaises et, voyant celles-ci d'accord sur ce nom de Mésenge, n'ayant d'ailleurs plus vu son manuscrit depuis

vingt-cinq ans, il pensa : « Ces gens-là ont dû avoir de bonnes raisons pour écrire Mésenge ; assurément, ils connaissent le personnage de qui Diderot a voulu parler. » Et il biffa Montsauge de sa traduction et mit Mésenge à la place. Assézat vint et trouva dans sa copie Montsauge ; mais, intimidé par la réunion de tant d'autorités, il n'osa pas corriger et il laissa Mésenge dans son texte, se bornant à mentionner en note cette divergence. Or les éditeurs se sont exténués sans résultat à chercher qui pouvait bien être ce Mésenge né d'un caprice de M. de Saur, tandis qu'il eût suffi d'ouvrir un *Almanach royal* pour constater l'identité du fermier des postes Thiroux de Montsauge.

Les éditeurs du *Neveu de Rameau* ont souvent exprimé l'espoir de voir se retrouver l'original autographe ; l'existence de ce document est au moins douteuse. Figurait-il au nombre des manuscrits que Grimm emporta en Allemagne ? Une copie qu'il aurait laissé faire sur l'original, venue de Gotha à Weimar, serait-elle tombée dans les mains de Schiller ? Il semble que le baron de Grimm, bien que devenu aveugle, ne menait pas une existence ignorée, que Schiller eût été informé de cette provenance et qu'il n'eût pas manqué d'en avertir Gœthe ; sans compter qu'il serait bien surprenant qu'avec les immunités spéciales dont il jouissait, Grimm n'eût pas tiré lui-même parti d'un tel manuscrit, comme il

avait fait pour *la Religieuse, l'Entretien d'un Père* et bien d'autres. Il y a mieux : Brière ayant rapporté une anecdote suivant laquelle l'original avait été envoyé soit au duc de Saxe-Gotha, soit au prince Henri de Prusse, et détruit par la suite, Gœthe déclara qu'il était impossible que ce manuscrit fût jamais venu à Gotha, car il aurait été placé pour le savoir [1]. Il supposait plutôt qu'il devait avoir été envoyé à l'impératrice de Russie, et il avait des raisons de croire que la copie dont il avait usé venait de Saint-Pétersbourg. Il y a bien un manuscrit du *Neveu de Rameau* à Saint-Pétersbourg, et il est très vraisemblable que la copie utilisée par Gœthe avait été prise, en effet, sur ce manuscrit ; mais ce manuscrit n'est pas de la main de Diderot.

A parler franc, je crois que c'est là une recherche vaine ; tout me porte à croire que Diderot, après avoir fait quelques corrections et additions à sa rédaction primitive, fit faire immédiatement sous ses yeux un certain nombre de copies et qu'il détruisit son brouillon ou du moins qu'il n'y attacha aucune importance et n'en prit aucun soin. Une de ces copies devait être celle que conservait Mme de Vandeul et qui fut communiquée à l'éditeur

1. Beuchot, à propos de la vente Ginguené, en 1817, avait dit que l'original du *Neveu de Rameau* était à Hambourg. On ne sait d'où il tenait ce renseignement, que rien n'est jamais venu confirmer.

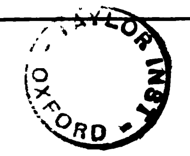
Brière; une autre devait être entre les mains de Naigeon. Le sort de toutes les deux demeure incertain. Assézat a publié une lettre rédigée par le savant bibliothécaire Barbier et adressée en novembre 1816 à Mme de Vandeul par Mme de Villeneuve, sœur des Naigeon; celle-ci, après la mort de son second frère, offrait à la fille de Diderot de lui céder les manuscrits de plusieurs ouvrages du philosophe; le *Neveu de Rameau* n'y est pas cité et il est bien improbable qu'un homme aussi perspicace que Barbier ait laissé une œuvre de ce prix dans les et cætera. Mme de Vandeul n'accueillit pas d'ailleurs la proposition, ayant elle-même une collection semblable à celle qu'on lui proposait. Une troisième copie, de provenance au moins aussi directe et qui devait être l'exemplaire particulier de Diderot, a été transportée à Saint-Pétersbourg avec toute sa bibliothèque, achetée d'avance par Catherine II; ce manuscrit est toujours dans la bibliothèque de l'Ermitage; il y a été peu feuilleté et jusqu'à présent aucun éditeur n'y avait eu recours. Gœthe donne lui-même à penser que la copie sur laquelle il a travaillé avait été faite à l'Ermitage. Quant à la copie qui a servi à Assézat, ce n'est certainement pas celle que Schiller et Gœthe ont eue entre les mains en 1804 et 1805, car le copiste a sauté par distraction en cinq ou six passages des mots ou des bouts de phrase qui sont fidèlement

rendus par Gœthe; mais il est tout à fait vraisemblable que c'est une copie refaite à l'époque sur celle de Schiller. Le papier et l'encre sont du commencement de ce siècle, et l'écriture dénote une main allemande. Voici d'ailleurs une particularité qui semble propre à confirmer ma supposition : en comparant la copie Assézat avec la traduction de Gœthe, l'accord est partout frappant; deux passages seulement ont été biffés par Gœthe : un épisode un peu plus leste que les autres, qu'il a retranché volontairement et en prévenant le lecteur; un paragraphe sur Palissot et la femme d'un libraire, que le traducteur a pu trouver embrouillé et de peu d'importance dans l'énumération, déjà fort abondante, des méfaits de Palissot. A part cela, je n'ai remarqué que deux passages où Gœthe ait négligé un membre de phrase; or les deux membres de phrase omis sont justement les seuls où, d'après la comparaison avec le manuscrit de l'Ermitage, Assézat ait été induit en erreur par sa copie. N'est-ce pas une supposition bien plausible, que Gœthe s'est dispensé de traduire parce que sa copie était peu lisible et que le copiste inconnu à qui l'on doit la copie Assézat a transcrit de travers par la même raison?

Le manuscrit dont s'était servi Assézat est aujourd'hui entre les mains de M. Maurice Tourneux, continuateur de son édition de Diderot et qui l'a fait suivre pour son compte d'une édition, beau-

coup plus complète et mieux ordonnée que les précédentes, de la *Correspondance de Grimm*. M. Tourneux a mis très libéralement ce manuscrit à ma disposition; moins talonné que ne l'était ce malheureux Assézat, j'ai pu revoir le texte plus minutieusement et plus à loisir qu'il ne l'avait fait. J'ai signalé en notes quelques-unes des corrections qui lui avaient échappé et qui sont utilisées ici pour la première fois; je n'ai pu entrer dans tous les détails des améliorations introduites dans la ponctuation, des majuscules ou des soulignures distribuées d'une façon moins arbitraire et plus conforme aux intentions de l'auteur, ni d'une foule de vétilles qui, de peu d'importance en elles-mêmes, concourent à restituer au texte sa physionomie générale.

M. Tourneux, qui n'a cessé de s'intéresser à la préparation de cette édition, m'a rendu un nouveau et signalé service. Dans une récente mission à Saint-Pétersbourg, il a examiné le manuscrit de l'Ermitage, l'a comparé avec l'édition Assézat et il a bien voulu collationner tous les passages que je lui ai signalés comme pouvant causer une incertitude. Toutes les vérifications, et elles sont très nombreuses, ont abouti à une constatation d'identité, sinon avec l'édition d'Assézat, du moins avec sa copie, sauf dans les deux passages auxquels j'ai déjà fait allusion. Le manuscrit de l'Ermitage est d'une belle écriture parisienne du XVIIIe siècle; M. Tourneux le croit de



la main de Roland Girbal, le copiste favori de Mme d'Épinay et de Grimm, auquel Diderot lui-même donna souvent des travaux. La confiance qu'il mérite ne résulte pas seulement de la présence de ce manuscrit dans la bibliothèque de l'auteur ; la preuve qu'il a été relu est fournie par une correction autographe de peu d'importance assurément, mais d'une authenticité incontestable ; dans cette phrase sur Rameau l'oncle : « Il ne pense qu'à lui ; le reste de l'univers, etc. » le mot *lui* avait été sauté par le copiste, c'est Diderot qui l'a rétabli dans l'interligne. Le volume a pour faux titre : Satire II ; la Satire I, dans la même collection, a pour titre : *A mon ami Naigeon :* c'est le morceau beaucoup moins important *Sur les mots de caractère.* Sur le dos de la reliure, relativement moderne, on lit : *Satire de Rameau.* C'est dans ce manuscrit qu'a dû être introduite après coup la note sur un prétendu changement de scène qui, de là, s'est répandue un peu partout et qui a fait le désespoir de tous les commentateurs. Depuis la publication de l'édition Brière, le manuscrit a eu un lecteur qui a souligné au crayon tous les passages omis ou changés par l'éditeur français, en même temps que tous les noms propres.

En somme, grâce à la revision attentive du texte sur une bonne copie longuement étudiée, grâce au contrôle fourni par le meilleur manuscrit possible, j'ai la conviction d'avoir réussi, sauf les inadver-

tances dans la correction typographique auxquelles personne ne peut se flatter d'échapper complètement, à fournir un texte qui peut être tenu à bien peu de chose près pour définitif; je dois ce résultat aux prévenances réitérées de M. Tourneux. Quant aux notes de cette édition, elles paraîtront peut-être un peu multipliées. Je n'ai pas beaucoup de goût personnellement pour les commentaires trop abondants, et j'ai plutôt abrégé que développé; mais, d'une part, *le Neveu de Rameau* contient presque à chaque ligne des allusions à de bien menus faits ou à des personnages bien oubliés, sur lesquels le lecteur a besoin d'éclaircissements; à un autre point de vue, il s'agit d'un texte qui a été livré à une série de tâtonnements et, sans prétendre relever toutes les variantes, il m'a semblé que je ne pouvais nulle part introduire un changement un peu notable sans le justifier et sans dire d'où j'avais tiré la nouvelle rédaction.

GUSTAVE ISAMBERT.

NOTE DE GŒTHE

(1831)

Vers la fin de l'année 1804, Schiller m'apprit qu'il avait entre les mains le manuscrit d'un dialogue de Diderot, intitulé : *le Neveu de Rameau,* encore inconnu et inédit. M. Gœschen, me disait-il, était disposé à le publier, mais se proposait d'abord, afin d'éveiller davantage la curiosité, d'en lancer dans le public une traduction allemande ; ce travail me fut proposé, et comme il s'agissait d'un écrivain dont je fais depuis longtemps le plus grand cas, je m'en chargeai volontiers, après avoir parcouru l'original.

On reconnaîtra, j'espère, que je m'acquittai de ce travail avec toute mon âme ; il fut publié, mais il ne pouvait guère réussir auprès du public allemand. Les prévisions de guerre faisaient planer partout le malaise et l'inquiétude, et bientôt la publication projetée du texte original fut déconcertée par l'invasion française. La haine soulevée contre les envahisseurs et leur langue, la prolongation d'une

pénible période, empêchèrent l'éditeur d'y donner suite. Nous perdîmes Schiller, et je ne sus pas ce que devint le manuscrit, que j'avais déjà rendu.

Mais quand, en 1818, on voulut faire entrer les œuvres complètes de Diderot dans la Collection des Prosateurs français, et qu'à cet effet on publia un prospectus, on y fit mention du mystérieux manuscrit, on donna d'après la traduction allemande une analyse de cet ouvrage singulier et on en remit non sans succès quelques morceaux en français. On ne consentait pas, il est vrai, à considérer ce dialogue comme un chef-d'œuvre, mais on le trouvait digne de la plume originale de Diderot, sans prendre garde que cela revenait au même.

Le sujet fut remis plusieurs fois à l'ordre du jour, mais sans nouveau résultat. Enfin parut en 1821, à Paris, *le Neveu de Rameau, dialogue, ouvrage posthume et inédit, par Diderot,* et cette publication n'eut pas de peine à faire grand bruit. Les incidents auxquels elle donna lieu ont droit à l'attention des âges futurs. Voici comment les choses se passèrent :

Les recherches faites publiquement, à plusieurs reprises, pour mettre la main sur le texte original, avaient suggéré à deux jeunes gens l'idée d'une retraduction. Le vicomte de Saur, maître des requêtes au Conseil du roi (c'est ainsi qu'était signé un envoi que j'ai reçu de lui), avait entrepris cette besogne avec un sien ami, de Saint-Geniès; le succès fut tel,

qu'ils s'aventurèrent à faire passer leur travail pour l'original. Personne ne s'avisa, dans le moment, des contresens, des altérations, et, qui pis est, des interpolations qu'ils avaient introduites en maints passages. C'est ainsi qu'on se crut un temps en possession du texte authentique, et l'erreur ne fut dissipée que par les recherches persévérantes de l'éditeur des Œuvres de Diderot, qui retrouva le véritable texte original conservé dans la famille de l'auteur.

Mais les ingénieux jeunes gens, ne voulant pas se laisser convaincre d'une fourberie littéraire, prétendirent faire passer pour apocryphe le véritable original, ce qui souleva une polémique assez longue. L'éditeur, M. Brière, s'adressa à moi par une lettre datée du 27 juillet 1823, dont je citerai le passage suivant :

« Éditeur des *OEuvres complètes* de Diderot, j'ai rempli le vœu formé par vous-même en comprenant dans mon édition *le Neveu de Rameau*. Cet ouvrage n'est pas encore publié. La traduction allemande que vous avez donnée de cet ouvrage remarquable est si fidèle, me disait encore il y a quelques jours le fils de Pfeffel, de Colmar, qu'il serait très facile d'après elle de reproduire textuellement Diderot. Cependant, pour rendre aux lettres françaises l'ouvrage de Diderot, je n'ai point fait usage de votre traduction ; j'ai imprimé mon édition sur une copie faite en 1760, sous les yeux de l'auteur ; cette copie

m'a été donnée par Mme la marquise de Vandeul, fille unique de Diderot, vivant et demeurant aujourd'hui à Paris, rue Neuve-de-Luxembourg, n° 18. »

Plus loin, M. Brière se plaint des défectuosités de la retraduction, dont il m'envoie un exemplaire annoté à la main, en même temps que le texte authentique imprimé pour la première fois, me mettant ainsi sous les yeux des exemples frappants de la légèreté française. Mais ce qui démontre l'intérêt de la réclamation de M. Brière, c'est que, maintenant que le public a été abusé par une traduction, on fait passer le véritable original pour fabriqué. Personne ne songe à en examiner la vraisemblance intrinsèque; ce sont des preuves matérielles, c'est la production du texte autographe que l'on exige; une dame respectable, en même temps que l'éditeur, est accusée de déloyauté. L'éditeur s'adresse donc à moi comme à la seule personne en mesure de se prononcer à cet égard; car, pour ce qui est de l'autographe primitif, il est encore incertain s'il a été envoyé au duc de Gotha ou au prince Henri de Prusse.

Ici, je dois faire immédiatement observer qu'il est impossible que ce manuscrit soit jamais parvenu à Gotha, par la raison que, dans les relations particulièrement littéraires et très suivies que j'entretiens dans cette Cour, il n'en est rien venu à ma connaissance. S'il me faut exprimer une opinion, le

manuscrit en question a été envoyé à Pétersbourg, à S. M. l'impératrice Catherine, et c'est là qu'a dû être prise la copie sur laquelle j'ai fait ma traduction : cette filiation a pour moi le plus grand caractère de probabilité.

A cet éditeur vraiment bien intentionné je fis la réponse suivante :

« Très honoré monsieur, vous m'avez fait un très grand plaisir par votre envoi et par la confiance que vous mettez en moi; car quoique j'aie traduit avec charme et même avec passion, il y a bien des années, l'admirable dialogue de Diderot, je ne pus y consacrer que très peu de temps, et depuis je n'ai jamais fait de nouvelle comparaison de mon travail avec l'original.

« Vous m'en avez donné l'occasion, et je n'hésite pas le moins du monde à exprimer ma conviction que *le Neveu de Rameau* publié par vous est conforme à la copie que j'ai eue sous les yeux. J'en ai jugé ainsi dès ma première lecture, et ma certitude est devenue complète depuis que, confrontant, après un si long intervalle, le texte français avec ma traduction, j'ai trouvé plusieurs passages qui me fournissent les moyens de rendre mon travail bien meilleur, s'il m'est donné plus tard de le remanier.

« Cette déclaration me paraît suffire à votre dessein, que je vous aiderai de tout mon pouvoir à remplir, car la découverte et la publication de l'ori-

ginal me rendent à moi-même un service signalé. — Weimar, le 16 octobre 1823. »

Par ce qui précède, on voit le tort considérable et parfois irréparable que peut causer la publication de faux écrits, altérés en tout ou en partie; le jugement de la foule, qui a toujours besoin d'une haute et incorruptible direction, s'égare en présence de ces écrits qui, s'appropriant certaines parties originales, abaissent à leur niveau ce qu'il y a de meilleur, si bien qu'il devient impossible de séparer le médiocre de l'excellent, le faible du fort, l'absurde du sublime.

Quiconque a le goût de la littérature française et sait voir l'influence réciproque des littératures les unes sur les autres peut avec nous sentir le prix de l'heureuse découverte d'un tel joyau, qui était déjà apprécié, mais qui mérite de l'être encore plus généralement.

Il me reste maintenant à m'expliquer brièvement sur les notes que je crus devoir joindre à ma traduction.

C'est à ma première connaissance avec les œuvres de Diderot, au moment même de leur publication, que je dois certainement rapporter le grand intérêt que m'inspira tout de suite le contenu de ce dialogue. Les ouvrages de Diderot faisaient pour une bonne part la valeur de la correspondance souvent citée et encore aujourd'hui très précieuse par laquelle

M. de Grimm savait entretenir un lien entre *son* Paris et le reste du monde. Dès qu'ils furent composés ou même pendant que l'auteur les composait, *la Religieuse* et *Jacques le Fataliste* arrivaient par suites non interrompues à Gotha, où les fragments de ces ouvrages importants étaient aussitôt recopiés et répandus dans le cercle auquel j'avais le bonheur d'appartenir.

Nos journaux emploient le même artifice que Grimm pour entraîner leurs lecteurs de numéro en numéro, par l'attrait de la curiosité. Quant à nous, dans les entr'actes de ces précieuses publications, nous avions toujours assez à faire de méditer cette succession de morceaux hors ligne et d'en parler entre nous. Aussi nous les sommes-nous assimilés à un degré dont on n'a pas pu se faire une idée par la suite.

En ce qui me concerne, j'en retirai d'autant plus de profit et de plaisir que, dès mon enfance, ainsi que je l'ai raconté dans mes notes biographiques, je m'étais familiarisé avec la littérature française ; par cette raison, les personnages cités en bien ou en mal dans ce dialogue ne m'étaient pas inconnus et cette œuvre très complexe m'apparaissait en pleine clarté.

En ce qui concerne mes chers compatriotes et contemporains, je ne pouvais pas supposer que cette époque leur fût présente à l'esprit comme à moi. Le règne de Louis XV avait déjà complètement passé

à l'arrière-plan; la Révolution avait amené un éta de choses tout nouveau et des points de vue qui ne l'étaient pas moins; on n'avait plus l'idée de ces impertinences de la vie oisive, insouciante et fantasque des soixante premières années du siècle.

C'est pourquoi je songeai à restituer *ce disparu* pour le lecteur allemand, qui aime à voir éclairer les allusions d'œuvres littéraires très anciennes par des notes. Seulement ce travail fut momentanément peine perdue, car les années de guerre absorbaient tout l'intérêt et, même en dehors de cette considération, un pareil ouvrage ne pouvait prétendre à se faire apprécier du premier coup.

L'éditeur enfin renonça à l'impression de l'original, ce qui fut la cause des confusions postérieures.

Quant aux jeunes gens qui ont été nommés plus haut, ils avaient pris naturellement connaissance de mes notes, en même temps qu'ils travaillaient à leur retraduction. Ils paraissent avoir étudié ces notes à loisir et c'est ainsi qu'ils décidèrent d'en présenter la traduction comme une œuvre à part, afin de la présenter au public français sous une forme plus avantageuse. L'ouvrage parut donc en 1823 et avec ce titre : « Des hommes célèbres de France au XVIIIe siècle, et de l'état de la littérature et des arts à la même époque, par M. Gœthe; traduit de l'allemand, par MM. de Saur et de Saint-Geniès. »

Ce livre, qui fut assez bien accueilli, peut être

réellement considéré comme une bonne compilation. En tête, une courte préface donne une idée générale de mes essais poétiques et littéraires ainsi qu'une esquisse rapide de ma vie. Les traducteurs ont d'ailleurs bouleversé l'ordre de mes notes, que j'avais rangées selon l'ordre alphabétique, et leur but est évident : ils voulaient justifier le titre de leur publication. Ils mettent Voltaire en tête, puis Diderot et d'autres personnages intéressants, et çà et là, mes idées sur l'art de la traduction, le goût et la musique.

Leur traduction elle-même est très libre, tantôt abrégée, tantôt paraphrastique, mais, en dépit de tout cela, conforme au sens de l'original qu'ils ont suffisamment pénétré. Aussi peut-on lire avec agrément leur texte ainsi coordonné et mis en œuvre.

En revanche, ils ont repris leur liberté dans des notes nouvelles de leur façon, où tantôt ils fortifient mes vues, tantôt les contredisent. Çà et là ils approuvent, ils précisent, ils rectifient, et je reconnais volontiers la valeur de leurs éclaircissements et de leurs études plus approfondies. En somme, ce livre, tel qu'il est, est une contribution très utile à l'histoire de la littérature française vers le milieu du siècle dernier. Il faut au surplus remarquer qu'ils ont été ravis de la sympathie témoignée par un étranger à la littérature de leur pays. On retrouve avec un intérêt particulier, dans une lecture rapide de ce

livre, les lettres adressées par Voltaire à Palissot pour le châtier de sa pièce, *les Philosophes ;* on voit dans cette correspondance un admirable exemple de la façon dont on peut accommoder la gaieté et la grâce avec une juste sévérité et même avec la causticité. Mais cette manière n'a peut-être jamais réussi qu'à Voltaire et peut-être aussi ne va-t-elle à aucun peuple aussi bien qu'à la nation française.

LE

NEVEU DE RAMEAU

SATIRE

LE

NEVEU DE RAMEAU

Vertumnis, quotquot sunt, natus iniquis.
HORAT., lib. II, *sat.* 7.

QU'IL fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller, sur les cinq heures du soir, me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie; j'abandonne mon esprit à tout son libertinage; je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit, dans l'allée de Foi, nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé; quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins. Si le temps est trop froid ou trop pluvieux, je me réfugie

au café de la Régence. Là je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit du monde, et le café de la Régence est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux à ce jeu; c'est chez Rey que font assaut Légal le profond, Philidor le subtil, le solide Mayot; qu'on voit les coups les plus surprenants et qu'on entend les plus mauvais propos; car si l'on peut être homme d'esprit et grand joueur d'échecs comme Légal, on peut être aussi un grand joueur d'échecs et un sot comme Foubert et Mayot. Un après-dîner, j'étais là, regardant beaucoup, parlant peu et écoutant le moins que je pouvais, lorsque je fus abordé par un des plus bizarres personnages de ce pays, où Dieu n'en a pas laissé manquer. C'est un composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison; il faut que les notions de l'honnête et du déshonnête soient bien étrangement brouillées dans sa tête; car il montre ce que la Nature lui a donné de bonnes qualités sans ostentation, et ce qu'il en a reçu de mauvaises sans pudeur. Au reste, il est doué d'une organisation forte, d'une chaleur d'imagination singulière, et d'une vigueur de poumons peu commune. Si vous le rencontrez jamais et que son originalité ne vous arrête pas, ou vous mettrez vos doigts dans vos oreilles, ou vous vous enfuirez. Dieux, quels terribles poumons! Rien ne dissemble

plus de lui que lui-même. Quelquefois il est maigre et hâve comme un malade au dernier degré de la consomption; on compterait ses dents à travers ses joues, on dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trappe. Le mois suivant, il est gras et replet comme s'il n'avait pas quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Bernardins. Aujourd'hui en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tête basse, il se dérobe, on serait tenté de l'appeler pour lui donner l'aumône; demain poudré, chaussé, frisé, bien vêtu, il marche la tête haute, il se montre, et vous le prendriez à peu près pour un honnête homme: il vit au jour la journée, triste ou gai, selon les circonstances. Son premier soin le matin, quand il est levé, est de savoir où il dînera; après dîner, il pense où il ira souper. La nuit amène aussi son inquiétude: ou il regagne à pied un petit grenier qu'il habite, à moins que l'hôtesse, ennuyée d'attendre son loyer, ne lui en ait redemandé la clef; ou il se rabat dans une taverne du faubourg, où il attend le jour entre un morceau de pain et un pot de bière. Quand il n'a pas six sous dans sa poche, ce qui lui arrive quelquefois, il a recours, soit à un fiacre de ses amis, soit au cocher d'un grand sei-

gneur, qui lui donne un lit sur de la paille à côté de ses chevaux. Le matin, il a encore une partie de son matelas dans ses cheveux. Si la saison est douce, il arpente toute la nuit le Cours ou les Champs-Élysées. Il reparaît avec le jour à la ville, habillé de la veille pour le lendemain, et du lendemain quelquefois pour le reste de la semaine. Je n'estime pas ces originaux-là; d'autres en font leurs connaissances familières, même leurs amis. Ils m'arrêtent une fois l'an, quand je les rencontre, parce que leur caractère tranche avec celui des autres, et qu'ils rompent cette fastidieuse uniformité que notre éducation, nos conventions de société, nos bienséances d'usage, ont introduite. S'il en paraît un dans une compagnie, c'est un grain de levain qui fermente, et qui restitue à chacun une portion de son individualité naturelle. Il secoue, il agite, il fait approuver ou blâmer; il fait sortir la vérité, il fait connaître les gens de bien, il démasque les coquins; c'est alors que l'homme de bon sens écoute et démêle son monde.

Je connaissais celui-ci de longue main. Il fréquentait dans une maison dont son talent lui avait ouvert la porte. Il y avait une fille unique; il jurait au père et à la mère qu'il épouserait leur fille. Ceux-ci haussaient les épaules, lui riaient au nez, lui disaient

qu'il était fou; et je vis le moment que la chose était faite. Il m'empruntait quelques écus que je lui donnais. Il s'était introduit, je ne sais comment, dans quelques maisons honnêtes, où il avait son couvert, mais à la condition qu'il ne parlerait pas sans en avoir obtenu la permission. Il se taisait et mangeait de rage; il était excellent à voir dans cette contrainte. S'il lui prenait envie de manquer au traité, et qu'il ouvrît la bouche, au premier mot tous les convives s'écriaient : Oh, Rameau! Alors la fureur étincelait dans ses yeux, et il se remettait à manger avec plus de rage. Vous étiez curieux de savoir le nom de l'homme, et vous le savez. C'est le neveu de ce musicien célèbre qui nous a délivrés du plain-chant de Lulli que nous psalmodiions depuis plus de cent ans, qui a tant écrit de visions inintelligibles et de vérités apocalyptiques sur la théorie de la musique, où ni lui ni personne n'entendit jamais rien, et de qui nous avons un certain nombre d'opéras où il y a de l'harmonie, des bouts de chants, des idées décousues, du fracas, des vols, des triomphes, des lances, des gloires, des murmures, des victoires à perte d'haleine, des airs de danse qui dureront éternellement; qui, après avoir enterré le *Florentin*, sera enterré par les virtuoses italiens, ce qu'il pressentait et [qui] le rendait

sombre, triste, hargneux; car personne n'a autant d'humeur, pas même une jolie femme qui se lève avec un bouton sur le nez, qu'un auteur menacé de survivre à sa réputation, témoin Marivaux et Crébillon le fils.

Il m'aborde. — Ah! ah! vous voilà, monsieur le Philosophe! Et que faites-vous ici parmi ce tas de fainéants? Est-ce que vous perdez aussi votre temps à pousser le bois [1]?

MOI. — Non; mais quand je n'ai rien de mieux à faire, je m'amuse à regarder un instant ceux qui le poussent bien.

LUI. — En ce cas, vous vous amusez rarement: excepté Légal et Philidor, le reste n'y entend rien.

MOI. — Et M. de Bissy donc?

LUI. — Celui-là est en joueur d'échecs ce que mademoiselle Clairon est en acteur : ils savent de ces jeux l'un et l'autre tout ce qu'on en peut apprendre.

MOI. — Vous êtes difficile, et je vois que vous ne faites grâce qu'aux hommes sublimes.

LUI. — Oui, aux échecs, aux dames, en poésie, en éloquence, en musique, et autres fadaises comme cela. A quoi bon la médiocrité dans ces genres?

1. C'est ainsi qu'on appelle par mépris jouer aux échecs ou aux dames.

MOI. — A peu de chose, j'en conviens. Mais c'est qu'il faut qu'il y ait un grand nombre d'hommes qui s'y appliquent, pour faire sortir l'homme de génie : il est un dans la multitude. Mais laissons cela. Il y a une éternité que je ne vous ai vu. Je ne pense guère à vous quand je ne vous vois pas, mais vous me plaisez toujours à revoir. Qu'avez-vous fait?

LUI. — Ce que vous, moi et tous les autres font : du bien, du mal et rien. Et puis j'ai eu faim, et j'ai mangé quand l'occasion s'en est présentée: après avoir mangé, j'ai eu soif, et j'ai bu quelquefois. Cependant la barbe me venait, et quand elle a été venue je l'ai fait raser.

MOI. — Vous avez mal fait; c'est la seule chose qui vous manque pour être un sage.

LUI. — Oui-dà. J'ai le front grand et ridé, l'œil ardent, le nez saillant, les joues larges, le sourcil noir et fourni, la bouche bien fendue, la lèvre rebordée et la face carrée. Si ce vaste menton était couvert d'une longue barbe, savez-vous que cela figurerait très bien en bronze ou en marbre?

MOI. — A côté d'un César, d'un Marc-Aurèle, d'un Socrate.

LUI. — Non. Je serais mieux entre Diogène et

Phryné. Je suis effronté comme l'un, et je fréquente volontiers chez les autres.

MOI. — Vous portez-vous toujours bien ?

LUI. — Oui, ordinairement, mais pas merveilleusement aujourd'hui.

MOI. — Comment ! vous voilà avec un ventre de Silène et un visage...

LUI. — Un visage que l'on prendrait pour son antagoniste. C'est que l'humeur qui fait sécher mon cher oncle, engraisse apparemment son cher neveu.

MOI. — A propos de cet oncle, le voyez-vous quelquefois ?

LUI. — Oui, passer dans la rue.

MOI. — Est-ce qu'il ne vous fait aucun bien ?

LUI. — S'il en fait à quelqu'un, c'est sans s'en douter. C'est un philosophe dans son espèce; il ne pense qu'à lui, le reste de l'univers lui est comme d'un clou à soufflet. Sa fille et sa femme n'ont qu'à mourir quand elles voudront; pourvu que les cloches de la paroisse qui sonneront pour elles continuent de résonner la *douzième* et la *dix-septième*, tout sera bien. Cela est heureux pour lui, et c'est ce que je prise particulièrement dans les gens de génie. Ils ne sont bons qu'à une chose; passé cela, rien; ils ne savent ce que c'est d'être citoyens, pères, mères, parents, amis. Entre nous, il faut leur res-

sembler de tout point, mais ne pas désirer que la graine en soit commune. Il faut des hommes; mais pour des hommes de génie, point; non, ma foi, il n'en faut point. Ce sont eux qui changent la face du globe; et dans les plus petites choses la sottise est si commune et si puissante, qu'on ne la réforme pas sans charivari. Il s'établit partie de ce qu'ils ont imaginé, partie reste comme il était; de là deux évangiles, un habit d'Arlequin. La sagesse du moine de Rabelais est la vraie sagesse pour son repos et pour celui des autres. Faire son devoir tellement quellement, toujours dire du bien de Monsieur le Prieur, et laisser aller le monde à sa fantaisie. Il va bien, puisque la multitude en est contente. Si je savais l'histoire, je vous montrerais que le mal est toujours venu ici-bas par quelques hommes de génie; mais je ne sais pas l'histoire, parce que je ne sais rien. Le diable m'emporte si j'ai jamais rien appris et si, pour n'avoir rien appris, je m'en trouve plus mal. J'étais un jour à la table d'un ministre du roi de France, qui a de l'esprit comme quatre; eh bien! il nous démontra, clair comme un et un font deux, que rien n'était plus utile aux peuples que le mensonge, rien de plus nuisible que la vérité. Je ne me rappelle pas bien ses preuves; mais il s'ensuivait évidemment que les gens de génie sont détestables,

et que si un enfant apportait en naissant, sur son front, la caractéristique de ce dangereux présent de la nature, il faudrait ou l'étouffer ou le jeter aux cagnards.

MOI. — Cependant ces personnages-là, si ennemis du génie, prétendent tous en avoir.

LUI. — Je crois bien qu'ils le pensent au dedans d'eux-mêmes, mais je ne crois pas qu'ils osassent l'avouer.

MOI. — C'est par modestie. Vous conçûtes donc là une terrible haine contre le génie?

LUI. — A n'en jamais revenir.

MOI. — Mais j'ai vu un temps que vous vous désespériez de n'être qu'un homme commun. Vous ne serez jamais heureux si le pour et le contre vous affligent également : il faudrait prendre son parti, et y demeurer attaché. Tout en convenant avec vous que les hommes de génie sont communément singuliers, ou, comme dit le proverbe, qu'*il n'y a point de grands esprits sans un grain de folie*, on n'en reviendra pas; on méprisera les siècles qui n'en auront pas produit. Ils feront l'honneur des peuples chez lesquels ils auront existé; tôt ou tard on leur élève des statues, et on les regarde comme les bienfaiteurs du genre humain. N'en déplaise à ce ministre sublime que vous m'avez cité, je crois que, si le

mensonge peut servir un moment, il est nécessairement nuisible à la longue; et qu'au contraire la vérité sert nécessairement à la longue, bien qu'il puisse arriver qu'elle nuise dans le moment. D'où je serais tenté de conclure que l'homme de génie qui décrie une erreur générale, ou qui accrédite une grande vérité, est toujours un être digne de notre vénération. Il peut arriver que cet être soit la victime du préjugé et des lois; mais il y a deux sortes de lois : les unes d'une équité, d'une généralité absolues; d'autres bizarres, qui ne doivent leur sanction qu'à l'aveuglement ou à la nécessité des circonstances. Celles-ci ne couvrent le coupable qui les enfreint que d'une ignominie passagère, ignominie que le temps reverse sur les juges et sur les nations, pour y rester à jamais. De Socrate ou du magistrat qui lui fit boire la cigüe, quel est aujourd'hui le déshonoré?

LUI. — Le voilà bien avancé! En a-t-il été moins condamné? en a-t-il moins été mis à mort? en a-t-il moins été un citoyen turbulent? par le mépris d'une mauvaise loi, en a-t-il moins encouragé les fous au mépris des bonnes? en a-t-il moins été un particulier audacieux et bizarre? Vous n'étiez pas éloigné tout à l'heure d'un aveu peu favorable aux hommes de génie.

MOI. — Écoutez-moi, cher homme. Une société ne devrait pas avoir de mauvaises lois; et si elle n'en avait que de bonnes, elle ne serait jamais dans le cas de persécuter un homme de génie. Je ne vous ai pas dit que le génie fût indivisiblement attaché à la méchanceté, ni la méchanceté au génie. Un sot sera plus souvent un méchant qu'un homme d'esprit. Quand un homme de génie serait communément d'un commerce dur, difficile, épineux, insupportable; quand même ce serait un méchant, qu'en concluriez-vous ?

LUI. — Qu'il est bon à noyer.

MOI. — Doucement, cher homme! Çà, dites-moi, je ne prendrai point votre oncle pour exemple. C'est un homme dur, c'est un brutal; il est sans humanité, il est avare, il est mauvais père, mauvais époux, mauvais oncle; mais il n'est pas assez décidé que ce soit un homme de génie, qu'il ait poussé son art fort loin, et qu'il soit question de ses ouvrages dans dix ans. Mais Racine ? celui-là certes avait du génie, et ne passait pas pour un trop bon homme. Mais Voltaire ?...

LUI. — Ne me pressez pas, car je suis conséquent.

MOI. — Lequel des deux préféreriez-vous : ou qu'il eût été un bon homme, identifié avec son

comptoir comme Briasson, ou avec son aune comme Barbier, faisant régulièrement tous les ans un enfant légitime à sa femme, bon mari, bon père, bon oncle, bon voisin, honnête commerçant, mais rien de plus; ou qu'il eût été fourbe, traître, ambitieux, envieux, méchant, mais auteur d'*Andromaque*, de *Britannicus*, d'*Iphigénie*, de *Phèdre*, d'*Athalie?*

LUI. — Pour lui, ma foi, peut-être que de ces deux hommes il eût mieux valu qu'il eût été le premier.

MOI. — Cela est même infiniment plus vrai que vous ne le sentez.

LUI. — Oh! vous voilà, vous autres! Si nous disons quelque chose de bien, c'est comme des fous ou des inspirés, par hasard. Il n'y a que vous autres qui vous entendiez. Oui, monsieur le Philosophe, je m'entends et je m'entends aussi bien que vous vous entendez.

MOI. — Voyons. Eh bien! pourquoi pour lui?

LUI. — C'est que toutes ces belles choses-là qu'il a faites ne lui ont pas rendu vingt mille francs, et que s'il eût été un bon marchand en soie de la rue Saint-Denis ou Saint-Honoré, un bon épicier en gros, un apothicaire bien achalandé, il eût amassé une fortune immense, et qu'en l'amassant il n'y aurait eu sorte de plaisirs dont il n'eût joui; qu'il aurait

donné de temps en temps la pistole à un pauvre diable de bouffon comme moi qui l'aurait fait rire, et qui lui aurait procuré dans l'occasion une jeune fille qui l'aurait désennuyé de l'éternelle cohabitation avec sa femme; que nous aurions fait d'excellents repas chez lui, joué gros jeu, bu d'excellents vins, d'excellentes liqueurs, d'excellent café, fait des parties de campagne; et vous voyez que je m'entendais. Vous riez?... mais laissez-moi dire : il eût été mieux pour ses entours.

MOI. — Sans contredit; pourvu qu'il n'eût pas employé d'une façon déshonnête l'opulence qu'il aurait acquise par un commerce légitime; qu'il eût éloigné de sa maison tous ces joueurs, tous ces parasites, tous ces fades complaisants, tous ces fainéants, tous ces pervers inutiles, et qu'il eût fait assommer à coups de bâton, par ses garçons de boutique, l'homme officieux qui soulage par la variété les maris du dégoût d'une cohabitation habituelle avec leurs femmes.

LUI. — Assommer, monsieur, assommer! on n'assomme personne dans une ville bien policée. C'est un état honnête; beaucoup de gens, même titrés, s'en mêlent. Et à quoi diable voulez-vous donc qu'on emploie son argent, si ce n'est à avoir bonne table, bonne compagnie, bons vins, belles femmes, plaisirs

de toutes les couleurs, amusements de toutes les espèces? J'aimerais autant être gueux que de posséder une grande fortune sans aucune de ces jouissances. Mais revenons à Racine. Cet homme n'a été bon que pour des inconnus, et que pour les temps où il n'était plus.

MOI. — D'accord; mais pesez le mal et le bien. Dans mille ans d'ici, il fera verser des larmes; il sera l'admiration des hommes dans toutes les contrées de la terre; il inspirera l'humanité, la commisération, la tendresse. On demandera qui il était, de quel pays, et on l'enviera à la France. Il a fait souffrir quelques êtres qui ne sont plus, auxquels nous ne prenons presque aucun intérêt; nous n'avons rien à redouter ni de ses vices ni de ses défauts. Il eût été mieux sans doute qu'il eût reçu de la Nature la vertu d'un homme de bien, avec les talents d'un grand homme. C'est un arbre qui a fait sécher quelques arbres plantés dans son voisinage, qui a étouffé les plantes qui croissaient à ses pieds; mais il a porté sa cime jusque dans la nue, ses branches se sont étendues au loin; il a prêté son ombre à ceux qui venaient, qui viennent et qui viendront se reposer autour de son tronc majestueux; il a produit des fruits d'un goût exquis, et qui se renouvellent sans cesse. Il serait à souhaiter que Voltaire eût

encore la douceur de Duclos, l'ingénuité de l'abbé Trublet, la droiture de l'abbé d'Olivet: mais puisque cela ne se peut, regardons la chose du côté vraiment intéressant; oublions pour un moment le point que nous occupons dans l'espace et dans la durée, et étendons notre vue sur les siècles à venir, les régions les plus éloignées, et les peuples à naître. Songeons au bien de notre espèce; si nous ne sommes pas assez généreux, pardonnons au moins à la nature d'avoir été plus sage que nous. Si vous jetez de l'eau froide sur la tête de Greuze, vous éteindrez peut-être son talent avec sa vanité. Si vous rendez Voltaire moins sensible à la critique, il ne saura plus descendre dans l'âme de Mérope, il ne vous touchera plus.

LUI. — Mais si la Nature était aussi puissante que sage, pourquoi ne les a-t-elle pas faits aussi bons qu'elle les a faits grands?

MOI. — Mais ne voyez-vous pas qu'avec un pareil raisonnement vous renversez l'ordre général? et que si tout ici-bas était excellent, il n'y aurait rien d'excellent?

LUI. — Vous avez raison; le point important est que vous et moi nous soyons, et que nous soyons vous et moi : que tout aille d'ailleurs comme il pourra. Le meilleur ordre des choses, à mon avis,

est celui où j'en devais être; et foin du plus parfait des mondes, si je n'en suis pas! J'aime mieux être, et même être impertinent raisonneur, que de n'être pas.

MOI. — Il n'y a personne qui ne pense comme vous, et qui ne fasse le procès à l'ordre qui est, sans s'apercevoir qu'il renonce à sa propre existence.

LUI. — Il est vrai.

MOI. — Acceptons donc les choses comme elles sont. Voyons ce qu'elles nous coûtent et ce qu'elles nous rendent, et laissons là le tout, que nous ne connaissons pas assez pour le louer ou le blâmer, et qui n'est peut-être ni bien ni mal, s'il est nécessaire, comme beaucoup d'honnêtes gens l'imaginent.

LUI. — Je n'entends pas grand'chose à tout ce que vous me débitez là. C'est apparemment de la philosophie; je vous préviens que je ne m'en mêle pas. Tout ce que je sais, c'est que je voudrais bien être un autre, au hasard d'être un homme de génie, un grand homme; oui, il faut que j'en convienne, il y a là quelque chose qui me le dit. Je n'en ai jamais entendu louer un seul, que son éloge ne m'ait secrètement fait enrager. Je suis envieux. Lorsque j'apprends de leur vie privée quelque trait qui les dégrade, je l'écoute avec plaisir; cela nous rapproche,

j'en supporte plus aisément ma médiocrité. Je me dis : Certes, tu n'aurais jamais fait *Mahomet*, mais ni l'éloge de Maupeou. J'ai donc été, je suis donc fâché d'être médiocre. Oui, oui, je suis médiocre et fâché. Je n'ai jamais entendu jouer l'ouverture des *Indes galantes*, jamais entendu chanter *Profonds abymes du Ténare*, *Nuit*, *éternelle nuit*, sans me dire avec douleur : Voilà ce que tu ne feras jamais. J'étais donc jaloux de mon oncle; et s'il y avait eu à sa mort quelques belles pièces de clavecin dans son portefeuille, je n'aurais pas balancé à rester moi et à être lui.

MOI. — S'il n'y a que cela qui vous chagrine, cela n'en vaut pas trop la peine.

LUI. — Ce n'est rien, ce sont des moments qui passent. (Puis il se remettait à chanter l'ouverture des *Indes galantes* et l'air *Profonds abymes*, et il ajoutait :)

Le quelque chose qui est là et qui me parle me dit : Rameau, tu voudrais bien avoir fait ces deux morceaux-là; si tu avais fait ces deux morceaux-là, tu en ferais bien deux autres, et quand tu en aurais fait un certain nombre, on te jouerait, on te chanterait partout. Quand tu marcherais, tu aurais la tête droite; ta conscience te rendrait témoignage à toi-même de ton propre mérite; les autres te désigne-

raient du doigt; on dirait: C'est lui qui a fait les jolies gavottes (et il chantait les gavottes. Puis, avec l'air d'un homme touché qui nage dans la joie et qui en a les yeux humides, il ajoutait, en se frottant les mains :) Tu aurais une bonne maison (il en mesurait l'étendue avec ses bras), un bon lit (et il s'y étendait nonchalamment), de bons vins (qu'il goûtait en faisant claquer sa langue contre son palais), un bon équipage (et il levait le pied pour y monter), de jolies femmes (à qui il prenait déjà la gorge, et qu'il regardait voluptueusement); cent faquins te viendraient encenser tous les jours (et il croyait les voir autour de lui: il voyait *Palissot*, *Poinsinet*, les *Fréron* père et fils, *la Porte;* il les entendait, il se rengorgeait, les approuvait, leur souriait, les dédaignait, les méprisait, les chassait, les rappelait; puis il continuait:) Et c'est ainsi que l'on te dirait le matin que tu es un grand homme; tu lirais dans l'histoire des *Trois Siècles* que tu es un grand homme, tu serais convaincu le soir que tu es grand homme, et le grand homme *Rameau le neveu* s'endormirait au doux murmure de l'éloge qui retentirait dans son oreille; même en dormant, il aurait l'air satisfait: sa poitrine se dilaterait, s'élèverait, s'abaisserait avec aisance; il ronflerait comme un grand homme... (Et, en parlant ainsi, il se laissait aller mollement sur

une banquette; il fermait les yeux, et il imitait le sommeil heureux qn'il imaginait. Après avoir goûté quelques instants la douceur de ce repos, il se réveillait, étendait les bras, bâillait, se frottait les yeux, et cherchait encore autour de lui ses adulateurs insipides.)

MOI. — Vous croyez donc que l'homme heureux a son sommeil ?

LUI. — Si je le crois! Moi, pauvre hère, lorsque le soir j'ai regagné mon grenier et que je me suis fourré dans mon grabat, je suis ratatiné sous ma couverture, j'ai la poitrine étroite et la respiration gênée; c'est une espèce de plainte faible qu'on entend à peine; au lieu qu'un financier fait retentir son appartement, et étonne toute sa rue. Mais ce qui m'afflige aujourd'hui, ce n'est pas de ronfler et de dormir mesquinement comme un misérable.

MOI. — Cela est pourtant triste.

LUI. — Ce qui m'est arrivé l'est bien davantage !

MOI. — Qu'est-ce donc ?

LUI. — Vous avez toujours pris quelque intérêt à moi, parce que je suis un bon diable, que vous méprisez dans le fond, mais qui vous amuse...

MOI. — C'est la vérité.

LUI. — Et je vais vous le dire. (Avant que de commencer, il pousse un profond soupir et porte ses

deux mains à son front : ensuite il reprend un air tranquille, et me dit :)

— Vous savez que je suis un ignorant, un sot, un fou, un impertinent, un paresseux, ce que nos Bourguignons appellent un fieffé truand, un escroc, un gourmand.

MOI. — Quel panégyrique !

LUI. — Il est vrai de tout point, il n'y a pas un mot à rabattre ; point de contestation là-dessus, s'il vous plaît. Personne ne me connaît mieux que moi, et je ne dis pas tout.

MOI. — Je ne veux point vous fâcher, et je conviendrai de tout.

LUI. — Eh bien ! je vivais avec des gens qui m'avaient pris en gré, précisément parce que j'étais doué à un rare degré de toutes ces qualités.

MOI. — Cela est singulier : jusqu'à présent j'avais cru, ou qu'on se les cachait à soi-même, ou qu'on se les pardonnait, et qu'on les méprisait dans les autres.

LUI. — Se les cacher ! Est-ce qu'on le peut ! Soyez sûr que quand Palissot est seul et qu'il revient sur lui-même, il se dit bien d'autres choses : soyez sûr qu'en tête-à-tête avec son collègue, ils s'avouent franchement qu'ils ne sont que deux insignes marouffles. Les mépriser dans les autres ! Mes

gens étaient plus équitables, et mon caractère me réussissait merveilleusement auprès d'eux ; j'étais comme un coq en pâte : on me fêtait, on ne me perdait pas un moment sans me regretter ; j'étais leur petit Rameau, leur joli Rameau, leur Rameau le fou, l'impertinent, l'ignorant, le paresseux, le gourmand, le bouffon, la grosse bête. Il n'y avait pas une de ces épithètes qui ne me valût un sourire, une caresse, un petit coup sur l'épaule, un soufflet, un coup de pied ; à table, un bon morceau qu'on me jetait sur mon assiette ; hors de table, une liberté que je prenais sans conséquence ; car, moi, je suis sans conséquence : on fait de moi, devant moi, avec moi, tout ce qu'on veut, sans que je m'en formalise. Et les petits présents qui me pleuvaient ! Le grand chien que je suis, j'ai tout perdu ! J'ai tout perdu pour avoir eu le sens commun une fois, une seule fois en ma vie ! Ah ! si cela m'arrive jamais !

MOI. — De quoi s'agissait-il donc ?

LUI. — Rameau, Rameau, vous avait-on pris pour cela ? La sottise d'avoir eu un peu de goût, un peu d'esprit, un peu de raison. Rameau, mon ami, cela vous apprendra à rester ce que Dieu vous fit, et ce que vos protecteurs vous voulaient. Aussi l'on vous a pris par les épaules, on vous a conduit à la porte,

on vous a dit: Faquin, tirez, ne reparaissez plus! Cela veut avoir du sens, de la raison, je crois! Tirez! Nous avons de ces qualités-là de reste... Vous vous en êtes allé en vous mordant les doigts: c'est votre langue maudite qu'il fallait mordre auparavant. Pour ne vous en être pas avisé, vous voilà sur le pavé, sans le sou, et ne sachant où donner de la tête. Vous étiez nourri à bouche que veux-tu, et vous retournerez au regrat; bien logé, et vous serez trop heureux si l'on vous rend votre grenier; bien couché, et la paille vous attend entre le cocher de M. de Soubise et l'ami Robbé; au lieu d'un sommeil doux et tranquille comme vous l'aviez, vous entendrez d'une oreille le hennissement et le piétinement des chevaux, de l'autre le bruit mille fois plus insupportable de vers secs, durs et barbares. Malheureux, malavisé, possédé d'un million de diables!

MOI. — Mais n'y aurait-il pas moyen de se rapatrier? la faute que vous avez commise est-elle si impardonnable? A votre place, j'irais retrouver mes gens; vous leur êtes plus nécessaire que vous ne croyez.

LUI. — Oh! je suis sûr qu'à présent qu'ils ne m'ont pas pour les faire rire, ils s'ennuient comme des chiens.

MOI. — J'irais donc les retrouver; je ne leur laisserais pas le temps de se passer de moi, de se tourner vers quelque amusement honnête; car qui sait ce qui peut arriver?

LUI. — Ce n'est pas là ce que je crains; cela n'arrivera pas.

MOI. — Quelque sublime que vous soyez, un autre peut vous remplacer.

LUI. — Difficilement.

MOI. — D'accord. Cependant j'irais avec ce visage défait, ces yeux égarés, ce cou débraillé, ces cheveux ébouriffés, dans l'état vraiment tragique où vous voilà. Je me jetterais aux pieds de la divinité, et, sans me relever, je lui dirais, d'une voix basse et sanglotante : « Pardon, madame! pardon! je suis un indigne, un infâme. Ce fut un malheureux instant, car vous savez que je ne suis pas sujet à avoir du sens commun, et je vous promets de n'en avoir de ma vie. »

(Ce qu'il y a de plaisant, c'est que, tandis que je lui tenais ce discours, il en exécutait la pantomime; il s'était prosterné, il avait collé son visage contre la terre, il paraissait tenir entre ses deux mains le bout d'une pantoufle, il pleurait, il sanglotait, il disait : « Oui, ma petite reine, oui, je le promets, je n'en aurai de ma vie, de ma vie... » Puis se re-

levant brusquement, il ajouta, d'un ton sérieux et réfléchi :)

LUI. — Oui, vous avez raison; je vois que c'est le mieux. Elle est bonne; M. Viellard dit qu'elle est si bonne! Moi je sais un peu qu'elle l'est : mais cependant aller s'humilier devant une guenon, crier miséricorde aux pieds d'une misérable petite histrionne que les sifflets du parterre ne cessent de poursuivre! Moi Rameau, fils de M. Rameau, apothicaire de Dijon, qui est un homme de bien, et qui n'a jamais fléchi le genou devant qui que ce soit! moi Rameau, le neveu de celui qu'on appelle le grand Rameau, qu'on voit se promener droit et les bras en l'air dans le Palais-Royal, depuis que M. Carmontelle l'a dessiné courbé et les mains sous les basques de son habit! moi qui ai composé des pièces de clavecin que personne ne joue, mais qui seront peut-être les seules qui passeront à la postérité qui les jouera, moi, moi enfin, j'irais!... Tenez, monsieur, cela ne se peut (et mettant sa main droite sur sa poitrine, il ajoutait :) je me sens là quelque chose qui s'élève, et qui me dit: Rameau, tu n'en feras rien. Il faut qu'il y ait une certaine dignité attachée à la nature de l'homme, que rien ne peut étouffer. Cela se réveille à propos de bottes, oui, à propos de bottes; car il y a d'autres jours où il ne

m'en coûterait rien pour être vil tant qu'on voudrait; ces jours-là, pour un liard, je baiserais le cul à la petite Hus.

MOI. — Eh mais, l'ami, elle est blanche, jolie, jeune, douce, potelée, et c'est un acte d'humilité auquel un plus délicat que vous pourrait quelquefois s'abaisser.

LUI. — Entendons-nous; c'est qu'il y a baiser le cul au simple, et baiser le cul au figuré. Demandez au gros Bergier qui baise le cul de madame de La Marck au simple et au figuré; et, ma foi, le simple et le figuré me déplaisent également là.

MOI. — Si l'expédient que je vous suggère ne vous convient pas, ayez donc le courage d'être gueux.

LUI. — Il est dur d'être gueux, tandis qu'il y a tant de sots opulents aux dépens desquels on peut vivre. Et puis le mépris de soi, il est insupportable.

MOI. — Est-ce que vous connaissez ce sentiment-là?

LUI. — Si je le connais! Combien de fois, je me suis dit: Comment, Rameau, il y a dix mille bonnes tables à Paris, à quinze ou vingt couverts chacune; et de ces couverts-là il n'y en a pas un pour toi! Il y a des bourses pleines d'or qui se versent de droite et de gauche, et il n'en tombe pas une pièce sur toi! Mille petits beaux esprits sans talents, sans mé-

rite, mille petites créatures sans charmes, mille plats intrigants sont bien vêtus, et tu irais tout nu! et tu serais imbécile à ce point! Est-ce que tu ne saurais pas flatter comme un autre? est-ce que tu ne saurais pas mentir, jurer, parjurer, promettre, tenir ou manquer comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas te mettre à quatre pattes comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas favoriser l'intrigue de madame, et porter le billet doux de monsieur comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas encourager ce jeune homme à parler à mademoiselle, et persuader à mademoiselle de l'écouter, comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas faire entendre à la fille d'un de nos bourgeois qu'elle est mal mise; que de belles boucles d'oreilles, un peu de rouge, des dentelles, ou une robe à la Polonaise, lui siéraient à ravir? que ces petits pieds là ne sont pas faits pour marcher dans la rue? qu'il y a un beau monsieur, jeune et riche, qui a un habit galonné d'or, un superbe équipage, six grands laquais, qui l'a vue en passant, qui la trouve charmante, et que depuis ce jour-là il en a perdu le boire et le manger, qu'il n'en dort plus, et qu'il en mourra? — Mais mon papa? — Bon, bon, votre papa! il s'en fâchera d'abord un peu. — Et maman, qui me recommande tant d'être honnête fille, qui me dit qu'il n'y a rien dans ce monde que l'hon-

neur ? — Vieux propos qui ne signifient rien. — Et mon confesseur ? — Vous ne le verrez plus ; ou si vous persistez dans la fantaisie d'aller lui faire l'histoire de vos amusements, il vous en coûtera quelques livres de sucre et de café. — C'est un homme sévère, qui m'a déjà refusé l'absolution pour la chanson : *Viens dans ma cellule*. — C'est que vous n'aviez rien à lui donner ; mais quand vous lui apparaîtrez en dentelles... — J'aurai donc des dentelles ? — Sans doute, et de toutes les sortes..., en belles boucles de diamants... — J'aurai donc de belles boucles de diamants ? — Oui. — Comme celles de cette marquise qui vient quelquefois prendre des gants dans notre boutique ? — Précisément..., dans un bel équipage avec des chevaux gris pommelé, deux grands laquais, un petit nègre, et le coureur en avant ; du rouge, des mouches, la queue portée. — Au bal ? — Au bal, à l'Opéra, à la Comédie... Déjà le cœur lui tressaillait de joie ; tu joues avec un papier entre tes doigts. — Qu'est cela ? — Ce n'est rien. — Il me semble que si. — C'est un billet. — Et pour qui ? — Pour vous, si vous étiez un peu curieuse. — Curieuse ? je le suis beaucoup ; voyons (elle lit). Une entrevue ! cela ne se peut. — En allant à la messe. — Maman m'accompagne toujours ; mais s'il venait ici un peu matin, je me lève

la première, et je suis au comptoir avant qu'on soit levé... Il vient, il plaît; un beau jour à la brune, la petite disparaît, et l'on me compte mes deux mille écus... Hé quoi! tu possèdes ce talent-là, et tu manques de pain! N'as-tu pas de honte, malheureux?... Je me rappelais un tas de coquins qui ne m'allaient pas à la cheville, et qui regorgeaient de richesses. J'étais en surtout de bouracan, et ils étaient couverts de velours; ils s'appuyaient sur la canne à pomme d'or et en bec de corbin, et ils avaient l'Aristote ou le Platon au doigt. Qu'était-ce pourtant? de misérables croque-notes; aujourd'hui ce sont des espèces de seigneurs. Alors je me sentais du courage, l'âme élevée, l'esprit subtil et capable de tout; mais ces heureuses dispositions apparemment ne duraient pas, car jusqu'à présent je n'ai pu faire un certain chemin. Quoi qu'il en soit, voilà le texte de mes fréquents soliloques, que vous pouvez paraphraser à votre fantaisie, pourvu que vous en concluiez que je connais le mépris de soi-même, ou ce tourment de la conscience qui naît de l'inutilité des dons que le ciel nous a départis; c'est le plus cruel de tous. Il vaudrait presque autant que l'homme ne fût pas né.

(Je l'écoutais; et, à mesure qu'il faisait la scène du proxénète et de la jeune fille qu'il séduisait,

l'âme agitée de deux mouvements opposés je ne savais si je m'abandonnerais à l'envie de rire, ou au transport de l'indignation. Je souffrais; vingt fois un éclat de rire empêcha ma colère d'éclater, vingt fois la colère qui s'élevait au fond de mon cœur se termina par un éclat de rire. J'étais confondu de tant de sagacité et de tant de bassesse, d'idées si justes et alternativement si fausses, d'une perversité si générale de sentiments, d'une turpitude si complète et d'une franchise si peu commune. Il s'aperçut du conflit qui se passait en moi :) — Qu'avez-vous? me dit-il.

MOI. — Rien.

LUI. — Vous me paraissez troublé!

MOI. — Je le suis aussi.

LUI. — Mais enfin que me conseillez-vous?

MOI. — De changer de propos. Ah! malheureux, dans quel état d'abjection vous êtes né ou tombé!

LUI. — J'en conviens. Mais cependant que mon état ne vous touche pas trop; mon projet, en m'ouvrant à vous, n'était point de vous affliger. Je me suis fait chez ces gens quelque épargne; songez que je n'avais besoin de rien, mais de rien absolument, et que l'on m'accordait tant pour mes menus plaisirs.

(Alors il recommença à se frapper le front avec

un de ses poings, à se mordre la lèvre, et rouler au plafond ses yeux égarés, ajoutant :) Mais c'est une affaire faite. J'ai mis quelque chose de côté; le temps s'est écoulé, et c'est toujours autant d'amassé.

MOI. — Vous voulez dire de perdu?

LUI. — Non, non, d'amassé. On s'enrichit à chaque instant : un jour de moins à vivre ou un écu de plus, c'est tout un. Le point important est d'aller librement, aisément, agréablement, copieusement tous les soirs à la garde-robe. *O stercus pretiosum!* voilà le grand résultat de la vie dans tous les états. Au dernier moment tous sont également riches, et Samuel Bernard qui, à force de vols, de pillages, de banqueroutes, laisse vingt-sept millions en or, et Rameau qui ne laissera rien, Rameau à qui la charité fournira la serpillière dont on l'enveloppera. Le mort n'entend pas sonner les cloches : c'est en vain que cent prêtres s'égosillent pour lui, qu'il est précédé et suivi d'une longue file de torches ardentes; son âme ne marche pas à côté du maître des cérémonies. Pourrir sous du marbre ou pourrir sous de la terre, c'est toujours pourrir. Avoir autour de son cercueil les Enfants rouges et les Enfants bleus, ou n'avoir personne, qu'est-ce que cela fait? Et puis vous voyez bien ce poignet, il était roide comme un diable,

ces dix doigts, c'étaient autant de bâtons fichés dans un métacarpe de bois, et ces tendons, c'étaient de vieilles cordes à boyau, plus sèches, plus roides, plus inflexibles que celles qui ont servi à la roue d'un tourneur; mais je vous les ai tant tourmentées, tant brisées, tant rompues! Tu ne veux pas aller? et moi, mordieu! je dis que tu iras, et cela sera...

(Et tout en disant cela, de la main droite il s'était saisi les doigts et le poignet de la main gauche, et il les renversait en dessus, en dessous; l'extrémité des doigts touchait au bras, les jointures en craquaient; je craignais que les os n'en demeurassent disloqués.)

MOI. — Prenez garde, lui dis-je, vous allez vous estropier.

LUI. — Ne craignez rien, ils y sont faits : depuis dix ans je leur en ai bien donné d'une autre façon! Malgré qu'ils en eussent, il a bien fallu que les bougres s'y accoutumassent et qu'ils apprissent à se placer sur les touches et à voltiger sur les cordes : aussi à présent cela va, oui, cela va.

(En même temps il se met dans l'attitude d'un joueur de violon; il fredonne de la voix un *allegro* de Locatelli, son bras droit imite le mouvement de l'archet, sa main gauche et ses doigts semblent se

promener sur la longueur du manche : s'il fait un faux ton, il s'arrête, il remonte ou baisse la corde; il la pince de l'ongle, pour s'assurer si elle est juste; il reprend le morceau où il l'a laissé; il bat la mesure du pied, il se démène de la tête, des pieds, des mains, des bras, du corps, comme vous avez vu quelquefois, au Concert spirituel, Ferrari ou Chiabran ou quelque autre virtuose dans les mêmes convulsions, m'offrant l'image du même supplice, et me causant à peu près la même peine; car n'est-ce pas une chose pénible à voir que le tourment dans celui qui s'occupe à me peindre le plaisir? Tirez entre cet homme et moi un rideau qui me le cache, s'il faut qu'il me montre un patient appliqué à la question. Au milieu de ces agitations et de ces cris, s'il se présentait une tenue, un de ces endroits harmonieux où l'archet se meut lentement sur plusieurs cordes à la fois, son visage prenait l'air de l'extase, sa voix s'adoucissait, il s'écoutait avec ravissement; il est sûr que les accords résonnaient dans ses oreilles et dans les miennes. Puis, remettant son instrument sous son bras gauche de la même main dont il le tenait, et laissant tomber sa main droite avec son archet :) Eh bien! me disait-il, qu'en pensez-vous?

MOI. — A merveille!

LUI. — Cela va, ce me semble; cela résonne à peu près comme les autres...

(Et aussitôt il s'accroupit comme un musicien qui se met au clavecin.)

— Je vous demande grâce pour vous et pour moi, lui dis-je.

LUI. — Non, non; puisque je vous tiens, vous m'entendrez. Je ne veux point d'un suffrage qu'on m'accorde sans savoir pourquoi. Vous me louerez d'un ton plus assuré, et cela me vaudra quelque écolier.

MOI. — Je suis si peu répandu! et vous allez vous fatiguer en pure perte.

LUI. — Je ne me fatigue jamais.

(Comme je vis que je voudrais inutilement avoir pitié de mon homme, car la sonate sur le violon l'avait mis tout en eau, je pris le parti de le laisser faire. Le voilà donc assis au clavecin, les jambes fléchies, la tête élevée vers le plafond, où l'on eût dit qu'il voyait une partition notée, chantant, préludant, exécutant une pièce d'Alberti ou de Galuppi, je ne sais lequel des deux. Sa voix allait comme le vent, et ses doigts voltigeaient sur les touches, tantôt laissant le dessus pour prendre la basse, tantôt quittant la partie d'accompagnement pour revenir au dessus. Les passions se succédaient sur

son visage; on y distinguait la tendresse, la colère, le plaisir, la douleur; on sentait les *piano*, les *forte*; et je suis sûr qu'un plus habile que moi aurait reconnu le morceau au mouvement, au caractère, à ses mines, et à quelques traits de chant qui lui échappaient par intervalle. Mais ce qu'il y avait de bizarre, c'est que de temps en temps il tâtonnait, se reprenait comme s'il eût manqué, et se dépitait de n'avoir plus la même pièce dans les doigts.) Enfin vous voyez, reprit-il en se redressant et essuyant les gouttes de sueur qui descendaient le long de ses joues, que nous savons aussi placer un *triton*, une *quinte* superflue, et que l'enchaînement des *dominantes* nous est familier. Ces passages enharmoniques dont le cher oncle a fait tant de bruit, ce n'est pas la mer à boire, nous nous en tirons.

MOI. — Vous vous êtes donné bien de la peine pour me montrer que vous étiez fort habile; j'étais homme à vous croire sur votre parole.

LUI. — Fort habile, oh! non. Pour mon métier, je le sais à peu près et c'est plus qu'il ne faut : car, dans ce pays-ci, est-ce qu'on est obligé de savoir ce qu'on montre?

MOI. — Pas plus que de savoir ce qu'on apprend.

LUI. — Cela est juste, morbleu! et très juste. Là,

monsieur le Philosophe, la main sur la conscience, parlez net : il y eut un temps où vous n'étiez pas cossu comme aujourd'hui ?

MOI. — Je ne le suis pas encore trop.

LUI. — Mais vous n'iriez plus au Luxembourg en été, vous vous en souvenez ?...

MOI. — Laissons cela : oui, je m'en souviens.

LUI. — En redingote de peluche grise...

MOI. — Oui, oui.

LUI. — Éreintée par un des côtés, avec la manchette déchirée, et les bas de laine noire et recousus par derrière avec du fil blanc.

MOI. — Eh! oui, oui ; tout comme il vous plaira.

LUI. — Que faisiez-vous alors dans l'allée des Soupirs ?

MOI. — Une assez triste figure.

LUI. — Au sortir de là, vous trottiez sur le pavé.

MOI. — D'accord.

LUI. — Vous donniez des leçons de mathématiques.

MOI. — Sans en savoir un mot. N'est-ce pas là que vous en vouliez venir ?

LUI. — Justement.

MOI. — J'apprenais en montrant aux autres, et j'ai fait quelques bons écoliers.

LUI. — Cela se peut; mais il n'en est pas de la musique comme de l'algèbre ou de la géométrie. Aujourd'hui que vous êtes un gros monsieur...

MOI. — Pas si gros.

LUI. — Que vous avez du foin dans vos bottes...

MOI. — Très peu.

LUI. — Vous donnez des maîtres à votre fille.

MOI. — Pas encore; c'est sa mère qui se mêle de son éducation, car il faut avoir la paix chez soi.

LUI. — La paix chez soi? morbleu! on ne l'a que quand on est le serviteur ou le maître, et c'est le maître qu'il faut être... J'ai eu une femme... Dieu veuille avoir son âme! mais quand il lui arrivait quelquefois de se rebéquer, je m'élevais sur mes ergots, je déployais mon tonnerre, je disais comme Dieu : « Que la lumière se fasse! » et la lumière était faite. Aussi, en quatre années de temps, nous n'avons pas eu dix fois un mot l'un plus haut que l'autre. Quel âge a votre enfant?

MOI. — Cela ne fait rien à l'affaire.

LUI. — Quel âge a votre enfant?

MOI. — Hé que diable! laissons là mon enfant et son âge, et revenons aux maîtres qu'elle aura.

LUI. — Pardieu! je ne sache rien de si têtu qu'un philosophe. En vous suppliant très humble-

ment, ne pourrait-on savoir de Monseigneur le Philosophe quel âge à peu près peut avoir Mademoiselle sa fille?

MOI. — Supposez-lui huit ans.

LUI. — Huit ans! Il y a quatre ans que cela devrait avoir les doigts sur les touches.

MOI. — Mais peut-être ne me soucié-je pas trop de faire entrer dans le plan de son éducation une étude qui occupe si longtemps et qui sert si peu.

LUI. — Et que lui apprendrez-vous donc, s'il vous plaît?

MOI. — A raisonner juste, si je puis; chose si peu commune parmi les hommes, et plus rare encore parmi les femmes.

LUI. — Eh! laissez-la déraisonner tant qu'elle voudra, pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette.

MOI. — Puisque la nature a été assez ingrate envers elle pour lui donner une organisation délicate avec une âme sensible, et l'exposer aux mêmes peines de la vie que si elle avait une organisation forte et un cœur de bronze, je lui apprendrai, si je puis, à les supporter avec courage.

LUI. — Eh! laissez-la pleurer, souffrir, minauder, avoir des nerfs agacés comme les autres, pourvu

qu'elle soit jolie, amusante et coquette. Quoi! point de danse?

MOI. — Pas plus qu'il n'en faut pour faire une révérence, avoir un maintien décent, se bien présenter, et savoir marcher.

LUI. — Point de chant?

MOI. — Pas plus qu'il n'en faut pour bien prononcer.

LUI. — Point de musique?

MOI. — S'il y avait un bon maître d'harmonie, je la lui confierais volontiers deux heures par jour pendant un ou deux ans, pas davantage.

LUI. — Et à la place des choses essentielles que vous supprimez?...

MOI. — Je mets de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géographie, un peu de dessin, et beaucoup de morale.

LUI. — Combien il me serait facile de vous prouver l'inutilité de toutes ces connaissances-là dans un monde tel que le nôtre! que dis-je, l'inutilité? peut-être le danger! Mais je m'en tiendrai pour ce moment à une question : Ne lui faudra-t-il pas un ou deux maîtres?

MOI. — Sans doute.

LUI. — Ah! nous y revoilà. Et ces maîtres, vous espérez qu'ils sauront la grammaire, la fable, l'his-

toire, la géographie, la morale, dont ils lui donneront des leçons? Chansons, mon cher maître, chansons! s'ils possédaient ces choses assez pour les montrer, ils ne les montreraient pas.

MOI. — Et pourquoi?

LUI. — C'est qu'ils auraient passé leur vie à les étudier. Il faut être profond dans l'art ou dans la science pour en bien posséder les éléments. Les ouvrages classiques ne peuvent être bien faits que par ceux qui ont blanchi sous le harnois; c'est le milieu et la fin qui éclaircissent les ténèbres du commencement. Demandez à votre ami monsieur d'Alembert, le coryphée de la science mathématique, s'il serait trop bon pour en faire des éléments. Ce n'est qu'après trente ou quarante ans d'exercice que mon oncle a entrevu les premières lueurs de la théorie musicale.

MOI. — O fou, archi-fou! m'écriai-je, comment se fait-il que dans ta mauvaise tête il se trouve des idées si justes, pêle-mêle avec tant d'extravagances?

LUI. — Qui diable sait cela? C'est le hasard qui vous les jette, et elles demeurent. Tant y a que quand on ne sait pas tout on ne sait rien de bien; on ignore où une chose va, d'où une autre vient, où celle-ci et celle-là veulent être placées, laquelle

doit passer la première, où sera mieux la seconde. Montre-t-on bien sans la méthode? et la méthode, d'où naît-elle? Tenez, mon cher philosophe, j'ai dans la tête que la physique sera toujours une pauvre science, une goutte d'eau prise avec la pointe d'une aiguille dans le vaste Océan, un grain détaché de la chaîne des Alpes. Et les raisons des phénomènes? En vérité, il vaudrait autant ignorer que de savoir si peu et si mal. Et c'était précisément où j'en étais, lorsque je me fis maître d'accompagnement. A quoi rêvez-vous?

MOI. — Je rêve que tout ce que vous venez de dire est plus spécieux que solide; mais laissons cela. Vous avez montré, dites-vous, l'accompagnement et la composition?

LUI. — Oui.

MOI. — Et vous n'en saviez rien du tout?

LUI. — Non, ma foi; et c'est pour cela qu'il y en avait de pires que moi, ceux qui croyaient savoir quelque chose. Au moins je ne gâtais ni le jugement ni les mains des enfants. En passant de moi à un bon maître, comme ils n'avaient rien appris, du moins ils n'avaient rien à désapprendre, et c'était toujours autant d'argent et de temps épargnés.

MOI. — Comment faisiez-vous?

LUI. — Comme ils font tous. J'arrivais, je me

jetais dans ma chaise. « Que le temps est mauvais! que le pavé est fatigant! » Je bavardais quelques nouvelles : « Mlle Lemierre devait faire un rôle de Vestale dans l'opéra nouveau, mais elle est grosse pour la seconde fois; on ne sait qui la doublera. Mlle Arnould vient de quitter son petit comte; on dit qu'elle est en négociation avec Bertin. Le petit comte a pourtant trouvé la porcelaine de M. de Montamy. Il y avait au dernier concert des amateurs une italienne qui a chanté comme un ange. C'est un rare corps que ce Préville! il faut le voir dans le *Mercure galant;* l'endroit de l'énigme est impayable. Cette pauvre Dumesnil ne sait plus ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait... Allons, mademoiselle, prenez votre livre... » Tandis que mademoiselle, qui ne se presse pas, cherche son livre qu'elle a égaré, qu'on appelle une femme de chambre, qu'on gronde, je continue : « La Clairon est vraiment incompréhensible. On parle d'un mariage fort saugrenu; c'est celui de mademoiselle... comment l'appelez-vous? une petite créature qu'il entretenait, à qui il a fait deux ou trois enfants, qui avait été entretenue par tant d'autres. — Allons, Rameau, vous radotez; cela ne se peut. — Je ne radote point; on dit que la chose est faite. Le bruit court que Voltaire est mort; tant mieux. — Et

pourquoi tant mieux ? — C'est qu'il va nous donner quelque bonne folie ; c'est son usage que de mourir une quinzaine auparavant... » Que vous dirai-je encore ? Je disais quelques polissonneries que je rapportais des maisons où j'avais été, car nous sommes tous grands colporteurs. Je faisais le fou, on m'écoutait, on riait, on s'écriait : « Il est toujours charmant. » Cependant le livre de mademoiselle s'était enfin retrouvé sous un fauteuil, où il avait été traîné, mâchonné, déchiré par un jeune doguin ou par un petit chat. Elle se mettait à son clavecin ; d'abord elle y faisait du bruit toute seule, ensuite je m'approchais, après avoir fait à la mère un signe d'approbation. La mère : « Cela ne va pas mal ; on n'aurait qu'à vouloir, mais on ne veut pas ; on aime mieux perdre son temps à jaser, à chiffonner, à courir, à je ne sais quoi. Vous n'êtes pas sitôt parti, que le livre est fermé pour ne le rouvrir qu'à votre retour : aussi vous ne la grondez jamais ! » Cependant, comme il fallait faire quelque chose, je lui prenais les mains, que je lui plaçais autrement ; je me dépitais, je criais : « *Sol, sol, sol,* mademoiselle ; c'est un *sol.* » La mère : « Mademoiselle, est-ce que vous n'avez point d'oreille ? Moi qui ne suis pas au clavecin, et qui ne vois pas sur votre livre, je sens qu'il faut un *sol.* Vous donnez une peine infinie à mon-

sieur ; je ne conçois pas sa patience ; vous ne retenez rien de ce qu'il vous dit, vous n'avancez point... » Alors je rabattais un peu les coups, et, hochant de la tête, je disais : « Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi ; cela pourrait aller mieux si mademoiselle voulait, si elle étudiait un peu, mais cela ne va pas mal. » La mère : « A votre place, je la tiendrais un an sur la même pièce. — Oh ! pour cela, elle n'en sortira pas qu'elle ne soit au-dessus de toute difficulté, et cela ne sera pas si long que madame le croit. — Monsieur Rameau, vous la flattez ; vous êtes trop bon. Voilà de la leçon la seule chose qu'elle retiendra et qu'elle saura bien me répéter dans l'occasion... » L'heure se passait, mon écolière me présentait le petit cachet avec la grâce du bras et la révérence qu'elle avait apprise du maître à danser : je le mettais dans ma poche, pendant que la mère disait : « Fort bien, mademoiselle ; si Javillier était là, il vous applaudirait... » Je bavardais encore un moment par bienséance ; je disparaissais ensuite, et voilà ce qu'on appelait alors une leçon d'accompagnement.

MOI. — Et aujourd'hui c'est donc autre chose ?

LUI. — Vertudieu ! je le crois. J'arrive, je suis grave ; je me hâte d'ôter mon manchon, j'ouvre le clavecin, j'essaye les touches. Je suis toujours



St Elme Gautier A. Quantin Imp. Edit.

pressé ; si l'on me fait attendre un moment, je crie comme si l'on me volait un écu. Dans une heure d'ici, il faut que je sois là, dans deux heures chez madame la duchesse une telle ; je suis attendu à dîner chez une belle marquise, et, au sortir de là, c'est un concert chez M. le baron de Bagge, rue Neuve-des-Petits-Champs.

MOI. — Et cependant vous n'êtes attendu nulle part ?

LUI. — Il est vrai.

MOI. — Et pourquoi employer toutes ces petites viles ruses-là !

LUI. — Viles ! et pourquoi, s'il vous plaît ? Elles sont d'usage dans mon état ; je ne m'avilis point en faisant comme tout le monde. Ce n'est pas moi qui les ai inventées, et je serais bizarre et maladroit de ne pas m'y conformer. Vraiment, je sais bien que si vous allez appliquer à cela certains principes généraux de je ne sais quelle morale qu'ils ont tous à la bouche et qu'aucun d'eux ne pratique, il se trouvera que ce qui est blanc est noir, et que ce qui est noir sera blanc. Mais, monsieur le Philosophe, il y a une conscience générale, comme il y a une grammaire générale ; et puis il y a des exceptions dans chaque langue, que vous appelez, je crois, vous autres savants, des... aidez-moi donc, des...

MOI. — Idiotismes.

LUI. — Tout juste. Eh bien! chaque état a ses exceptions de la conscience générale, auxquelles je donnerais volontiers les noms d'*idiotismes* de métier.

MOI. — J'entends. Fontenelle parle bien, écrit bien, quoique son style fourmille d'*idiotismes* français.

LUI. — Et le souverain, le ministre, le financier, le magistrat, le militaire, l'homme de lettres, l'avocat, le procureur, le commerçant, le banquier, l'artisan, le maître à chanter, le maître à danser, sont de fort honnêtes gens, quoique leur conduite s'écarte en plusieurs points de la conscience générale, et soit remplie d'idiotismes moraux. Plus l'institution des choses est ancienne, plus il y a d'idiotismes; plus les temps sont malheureux, plus les idiotismes se multiplient. Tant vaut l'homme, tant vaut le métier, et réciproquement, à la fin, tant vaut le métier, tant vaut l'homme. On fait donc valoir le métier tant qu'on peut.

MOI. — Ce que je conçois clairement à tout cet entortillage, c'est qu'il y a peu de métiers honnêtement exercés, ou peu d'honnêtes gens dans leurs métiers.

LUI. — Bon! il n'y en a point; mais en revanche

il y a peu de fripons hors de leur boutique : et tout irait assez bien sans un certain nombre de gens qu'on appelle assidus, exacts, remplissant rigoureusement leurs devoirs stricts, ou, ce qui revient au même, toujours dans leur boutique, et faisant leur métier depuis le matin jusqu'au soir, et ne faisant que cela. Aussi sont-ils les seuls qui deviennent opulents et qui soient estimés.

MOI. — A force d'idiotismes!

LUI. — C'est cela; je vois que vous m'avez compris. Or donc, un idiotisme de presque tous les états, car il y en a de communs à tous les pays, à tous les temps, comme il y a des sottises communes; un idiotisme commun est de se procurer le plus de pratiques que l'on peut; une sottise commune est de croire que le plus habile est celui qui en a le plus. Voilà deux exceptions à la conscience générale, auxquelles il faut se plier. C'est une espèce de crédit; ce n'est rien en soi, mais cela vaut par l'opinion. On a dit que *bonne renommée valait mieux que ceinture dorée :* cependant qui a bonne renommée n'a pas ceinture dorée, et je vois aujourd'hui que qui a ceinture dorée ne manque guère de renommée. Il faut, autant qu'il est possible, avoir le renom et la ceinture; et c'est mon objet lorsque je me fais valoir par ce que vous qualifiez d'adresses viles,

d'indignes petites ruses. Je donne ma leçon, et je la donne bien : voilà la règle générale; je fais croire que j'en ai plus à donner que la journée n'a d'heures : voilà l'idiotisme.

MOI. — Et la leçon, vous la donnez bien?

LUI. — Oui, pas mal, passablement. La basse fondamentale du cher oncle a bien simplifié tout cela. Autrefois je volais l'argent de mon écolier, oui, je le volais, cela est sûr; aujourd'hui je le gagne, du moins comme les autres.

MOI. — Et le voliez-vous sans remords?

LUI. — Oh! sans remords. On dit que *si un voleur vole l'autre, le Diable s'en rit.* Les parents regorgeaient d'une fortune acquise Dieu sait comment : c'étaient des gens de cour, des financiers, de gros commerçants, des banquiers, des gens d'affaires : je je les aidais à restituer, moi et une foule d'autres qu'ils employaient comme moi. Dans la Nature, toutes les espèces se dévorent; toutes les conditions se dévorent dans la société. Nous faisons justice les uns des autres, sans que la loi s'en mêle. La Deschamps autrefois, aujourd'hui la Guimard, venge le prince du financier; et c'est la marchande de modes, le bijoutier, le tapissier, la lingère, l'escroc, la femme de chambre, le cuisinier, le bourrelier, qui vengent le financier de la Deschamps. Au milieu de

tout cela il n'y a que l'imbécile ou l'oisif qui soit lésé sans avoir vexé personne, et c'est fort bien fait. D'où vous voyez que ces exceptions à la conscience générale, ou ces idiotismes moraux dont on fait tant de bruit sous la dénomination de *tour du bâton*, ne sont rien, et qu'à tout prendre il n'y a que le coup d'œil qu'il faut avoir juste.

MOI. — J'admire le vôtre.

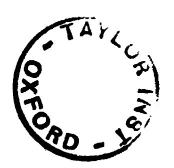
LUI. — Et puis la misère ! la voix de la conscience et de l'honneur est bien faible, lorsque les boyaux crient. Suffit que si je deviens jamais riche, il faudra bien que je restitue, et que je suis bien résolu à restituer de toutes les manières possibles, par la table, par le jeu, par le vin, par les femmes.

MOI. — Mais j'ai peur que vous ne deveniez jamais riche.

LUI. — Moi, j'en ai le soupçon.

MOI. — Mais s'il en arrivait autrement, que feriez-vous ?

LUI. — Je ferais comme tous les gueux revêtus ; je serais le plus insolent maroufle qu'on eût encore vu. C'est alors que je me rappellerais tout ce qu'ils m'ont fait souffrir, et je leur rendrais bien les avanies qu'ils m'ont faites. J'aime à commander, et je commanderai. J'aime qu'on me loue, et on me louera. J'aurai à mes gages toute la troupe Ville-



morienne, et je leur dirai, comme on me l'a dit : « Allons faquins, qu'on m'amuse, » et l'on m'amusera; « qu'on me déchire les honnêtes gens, » et on les déchirera, si on en trouve encore. Et puis nous aurons des filles; nous nous tutoierons quand nous serons ivres; nous nous enivrerons, nous ferons des contes, nous aurons toutes sortes de travers et de vices; cela sera délicieux. Nous prouverons que Voltaire est sans génie; que Buffon, toujours guindé sur ses échasses, n'est qu'un déclamateur ampoulé; que Montesquieu n'est qu'un bel esprit : nous relèguerons d'Alembert dans ses mathématiques; nous en donnerons sur dos et ventre à tous ces petits Catons comme vous, qui nous méprisent par envie, dont la modestie est le maintien de l'orgueil, et dont la sobriété est la loi du besoin. Et de la musique ! c'est alors que nous en ferons.

MOI. — Au digne emploi que vous feriez de la richesse, je vois combien c'est grand dommage que vous soyez gueux. Vous vivriez là d'une manière bien honorable pour l'espèce humaine, bien utile à vos concitoyens, bien glorieuse pour vous.

LUI. — Mais je crois que vous vous moquez de moi. Monsieur le Philosophe, vous ne savez pas à qui vous vous jouez; vous ne vous doutez pas que dans ce moment je représente la partie la plus im-

portante de la Ville et de la Cour. Nos opulents dans tous les états ou se sont dit à eux-mêmes ou ne se sont pas dit les mêmes choses que je vous ai confiées; mais le fait est que la vie que je mènerais à leur place est exactement la leur. Voilà où vous en êtes, vous autres; vous croyez que le même bonheur est fait pour tous. Quelle étrange vision! Le vôtre suppose un certain tour d'esprit romanesque que nous n'avons pas, une âme singulière, un goût particulier. Vous décorez cette bizarrerie du nom de vertu, vous l'appelez Philosophie; mais la vertu, la philosophie sont-elles faites pour tout le monde? En a qui peut, en conserve qui peut. Imaginez l'univers sage et philosophe; convenez qu'il serait diablement triste. Tenez, vive la philosophie, vive la sagesse de Salomon! boire de bons vins, se gorger de mets délicats, se rouler sur de jolies femmes, se reposer dans des lits bien mollets : excepté cela, le reste n'est que vanité.

MOI. — Quoi! défendre sa patrie!

LUI. — Vanité; il n'y a plus de patrie : je ne vois, d'un pôle à l'autre, que des tyrans et des esclaves.

MOI. — Servir ses amis?

LUI. — Vanité; est-ce qu'on a des amis? Quand on en aurait, faudrait-il en faire des ingrats? Regardez-y bien, et vous verrez que c'est presque

toujours là ce qu'on recueille des services rendus. La reconnaissance est un fardeau, et tout fardeau est fait pour être secoué.

MOI. — Avoir un état dans la société, et en remplir les devoirs?

LUI. — Vanité. Qu'importe qu'on ait un état ou non, pourvu qu'on soit riche, puisqu'on ne prend un état que pour le devenir? Remplir ses devoirs, à quoi cela mène-t-il? à la jalousie, au trouble, à la persécution. Est-ce ainsi qu'on s'avance? Faire sa cour, morbleu! voir les grands, étudier leurs goûts, se prêter à leurs fantaisies, servir leurs vices, approuver leurs injustices, voilà le secret.

MOI. — Veiller à l'éducation de ses enfants?

LUI. — Vanité. C'est l'affaire d'un précepteur.

MOI. — Mais si ce précepteur, pénétré de vos principes, néglige ses devoirs, qui est-ce qui en sera châtié?

LUI. — Ma foi, ça ne sera pas moi, mais peut-être un jour le mari de ma fille ou la femme de mon fils.

MOI. — Mais si l'un et l'autre se précipitent dans la débauche et les vices?

LUI. — Cela est de leur état.

MOI. — S'ils se déshonorent?

LUI. — Quoi qu'on fasse, on ne peut se déshonnorer quand on est riche.

MOI. — S'ils se ruinent?

LUI. — Tant pis pour eux.

MOI. — Je vois que, si vous vous dispenseriez de veiller à la conduite de votre femme, de vos enfants, de vos domestiques, vous pourriez aisément négliger vos affaires.

LUI. — Pardonnez-moi; il est quelquefois difficile de trouver de l'argent, et il est prudent de s'y prendre de loin.

MOI. — Vous donnerez peu de soin à votre femme?

LUI. — Aucun, s'il vous plaît. Le meilleur procédé, je crois, qu'on puisse avoir pour sa chère moitié, c'est de faire ce qui lui convient. A votre avis, la société ne serait-elle pas fort amusante, si chacun y était à sa chose?

MOI. — Pourquoi pas? la soirée n'est jamais plus belle pour moi que quand je suis content de ma matinée.

LUI. — Et pour moi aussi.

MOI. — Ce qui rend les gens du monde si délicats sur leurs amusements, c'est leur profonde oisiveté.

LUI. — Ne croyez pas cela; ils s'agitent beaucoup.

MOI. — Comme ils ne se lassent jamais, ils ne se délassent jamais.

LUI. — Ne croyez pas cela, ils sont sans cesse excédés.

MOI. — Le plaisir est toujours une affaire pour eux, et jamais un besoin.

LUI. — Tant mieux; le besoin est toujours une peine.

MOI. — Ils usent tout. Leur âme s'hébète, l'ennui s'en empare. Celui qui leur ôterait la vie au milieu de leur abondance accablante les servirait : c'est qu'ils ne connaissent du bonheur que la partie qui s'émousse le plus vite. Je ne méprise pas les plaisirs des sens, j'ai un palais aussi, et il est flatté d'un mets délicat ou d'un vin délicieux; j'ai un cœur et des yeux, et j'aime à voir une jolie femme, j'aime à sentir sous ma main la fermeté et la rondeur de sa gorge, à presser ses lèvres des miennes, à puiser la volupté dans ses regards et à en expirer entre ses bras. Quelquefois avec mes amis une partie de débauche, même un peu tumultueuse, ne me déplaît pas. Mais je ne vous le dissimulerai pas, il m'est infiniment plus doux encore d'avoir secouru le malheureux, d'avoir terminé une affaire épineuse, donné un conseil salutaire, fait une lecture agréable, une promenade avec un homme ou une femme chère à mon cœur, passé quelques heures instructives avec mes enfants, écrit une bonne page, rempli les devoirs

de mon état, dit à celle que j'aime quelques choses tendres et douces qui amènent ses bras autour de mon cou. Je connais telle action que je voudrais avoir faite pour tout ce que je possède. C'est un sublime ouvrage que *Mahomet* : j'aimerais mieux avoir réhabilité la mémoire des Calas. — Une personne de ma connaissance s'était réfugiée à Carthagène ; c'était un cadet de famille, dans un pays où la coutume transfère tout le bien aux aînés. Là il apprend que son aîné, enfant gâté, après avoir dépouillé son père et sa mère, trop faciles, de tout ce qu'ils possédaient, les avaient expulsés de leur château, et que les bons vieillards languissaient indigents dans une petite ville de la province. Que fait alors ce cadet, qui, traité durement par ses parents, était allé tenter la fortune au loin ? Il leur envoie des secours ; il se hâte d'arranger ses affaires, il revient opulent, il ramène son père et sa mère dans leur domicile, il marie ses sœurs. Ah ! mon cher Rameau, cet homme regardait cet intervalle comme le plus heureux de sa vie, c'est les larmes aux yeux qu'il m'en parlait : et moi je sens en vous faisant ce récit mon cœur se troubler de joie, et le plaisir me couper la parole.

LUI. — Vous êtes des êtres bien singuliers !

MOI. — Vous êtes des êtres bien à plaindre si

vous n'imaginez pas qu'on s'est élevé au-dessus du sort, et qu'il est impossible d'être malheureux à l'abri de deux belles actions telles que celles-ci.

LUI. — Voilà une espèce de félicité avec laquelle j'aurais de la peine à me familiariser, car on la rencontre rarement. Mais, à votre compte, il faudrait donc être d'honnêtes gens ?

MOI. — Pour être heureux, assurément.

LUI. — Cependant, je vois une infinité d'honnêtes gens qui ne sont pas heureux, et une infinité de gens qui sont heureux sans être honnêtes.

MOI. — Il vous semble.

LUI. — Et n'est-ce pas pour avoir eu du sens commun et de la franchise un moment que je ne sais où aller souper ce soir ?

MOI. — Oh non! c'est pour n'en avoir pas toujours eu; c'est pour n'avoir pas senti de bonne heure qu'il fallait d'abord se faire une ressource indépendante de la servitude.

LUI. — Indépendante ou non, celle que je me suis faite est au moins la plus aisée.

MOI. — Et la moins sûre, et la moins honnête.

LUI. — Mais la plus conforme à mon caractère de fainéant, de sot, de vaurien.

MOI. — D'accord.

LUI. — Et puisque je puis faire mon bonheur

par des vices qui me sont naturels, que j'ai acquis sans travail, que je conserve sans effort, qui cadrent avec les mœurs de ma nation, qui sont du goût de ceux qui me protègent, et plus analogues à leurs petits besoins particuliers que des vertus qui les gêneraient en les accusant depuis le matin jusqu'au soir, il serait bien singulier que j'allasse me tourmenter comme une âme damnée pour me bistourner et me faire autre que je ne suis, pour me donner un caractère étranger au mien, des qualités très estimables, j'y consens pour ne pas disputer, mais qui me coûteraient beaucoup à acquérir, à pratiquer, ne me mèneraient à rien, peut-être à pis que rien, par la satire continuelle des riches auprès desquels les gueux comme moi ont à chercher leur vie. On loue la vertu, mais on la hait, mais on la fuit, mais elle gèle de froid, et dans ce monde il faut avoir les pieds chauds. Et puis cela me donnerait de l'humeur infailliblement; car pourquoi voyons-nous si fréquemment les dévôts si durs, si fâcheux, si insociables? C'est qu'ils se sont imposé une tâche qui ne leur est pas naturelle; ils souffrent, et quand on souffre, on fait souffrir les autres : ce n'est pas là mon compte, ni celui de mes protecteurs; il faut que je sois gai, souple, plaisant, bouffon, drôle. La vertu se fait respecter, et le respect est incommode; la vertu se

fait admirer, et l'admiration n'est pas amusante. J'ai affaire à des gens qui s'ennuient, et il faut que je les fasse rire. Or, c'est le ridicule et la folie qui font rire. Il faut donc que je sois ridicule et fou, et quand la Nature ne m'aurait pas fait tel, le plus court serait de le paraître. Heureusement je n'ai pas besoin d'être hypocrite ; il y en a déjà tant de toutes les couleurs, sans compter ceux qui le sont avec eux-mêmes ! Ce chevalier de la Morlière qui retape son chapeau sur son oreille, qui porte la tête au vent, qui vous regarde le passant par-dessus l'épaule, qui fait battre une longue épée sur sa cuisse, qui a l'insulte toute prête pour celui qui n'en porte point, et qui semble adresser un défi à tout venant, que fait-il ? tout ce qu'il peut pour se persuader qu'il est un homme de cœur ; mais il est lâche. Offrez-lui une croquignole sur le bout du nez, et il la recevra en douceur. Voulez-vous lui faire baisser le ton ? élevez-le, montrez-lui votre canne, ou appliquez votre pied entre ses fesses. Tout étonné de se trouver un lâche, il vous demandera qui est-ce qui vous l'a appris, d'où vous le savez. Lui-même l'ignorait le moment précédent ; une longue et habituelle singerie de bravoure lui en avait imposé, il avait tant fait les mines, qu'il croyait la chose. Et cette femme qui se mortifie, qui visite les

prisons, qui assiste à toutes les assemblées de charité, qui marche les yeux baissés, qui n'oserait regarder un homme en face, sans cesse en garde contre la séduction de ses sens; tout cela empêche-t-il que son cœur ne brûle, que des soupirs ne lui échappent, que son tempérament ne s'allume, que les désirs ne l'obsèdent, et que son imagination ne lui retrace, la nuit, les scènes du *Portier des Chartreux*, les postures de l'Arétin? Alors que devient-elle? qu'en pense sa femme de chambre, lorsqu'elle se lève en chemise et qu'elle vole au secours de sa maîtresse qui se meurt? Justine, allez vous recoucher; ce n'est pas vous que votre maîtresse appelle dans son délire. Et l'ami Rameau, s'il se mettait un jour à marquer du mépris pour la fortune, les femmes, la bonne chère, l'oisiveté, à catoniser, que serait-il? un hypocrite. Il faut que Rameau soit ce qu'il est, un brigand heureux avec des brigands opulents, et non un fanfaron de vertu ou même un homme vertueux, mangeant sa croûte de pain seul ou à côté des gueux. Et pour le trancher net, je ne m'accommode point de votre félicité, ni du bonheur de quelques visionnaires comme vous.

MOI. — Je vois, mon cher, que vous ignorez ce que c'est, et que vous n'êtes pas même fait pour l'apprendre.

LUI. — Tant mieux, mordieu! tant mieux : cela me ferait crever de faim, d'ennui, et de remords peut-être.

MOI. — D'après cela, le seul conseil que j'aie à vous donner, c'est de rentrer bien vite dans la maison d'où vous vous êtes imprudemment fait chasser.

LUI. — Et de faire ce que vous ne désapprouvez pas au simple, et ce qui me répugne un peu au figuré?

MOI. — Quelle singularité!

LUI. — Il n'y a rien de singulier à cela. Je veux bien être abject, mais je veux que ce soit sans contrainte. Je veux bien descendre de ma dignité... Vous riez?

MOI. — Oui, votre dignité me fait rire.

LUI. — Chacun a la sienne. Je veux bien oublier la mienne, mais à ma discrétion, et non à l'ordre d'autrui. Faut-il qu'on puisse me dire : Rampe, et que je sois obligé de ramper? C'est l'allure du ver, c'est la mienne; nous la suivons l'un et l'autre quand on nous laisse aller, mais nous nous redressons quand on nous marche sur la queue : on m'a marché sur la queue et je me redresserai. Et puis vous n'avez pas d'idée de la pétaudière dont il s'agit. Imaginez un mélancolique et maussade personnage, dévoré de vapeurs, enveloppé dans deux ou trois

tours de robe de chambre; qui se déplaît à lui-même, à qui tout déplaît; qu'on fait à peine sourire en se disloquant le corps et l'esprit en cent manières diverses; qui considère froidement les grimaces plaisantes de mon visage et celles de mon jugement, qui sont plus plaisantes encore; car, entre nous, ce père Noël, ce vilain bénédictin si renommé pour les grimaces, malgré ses succès à la Cour, n'est, sans me vanter ni lui non plus, en comparaison de moi, qu'un polichinelle de bois. J'ai beau me tourmenter pour atteindre au sublime des Petites-Maisons, rien n'y fait. Rira-t-il? ne rira-t-il pas? voilà ce que je suis forcé de me dire au milieu de mes contorsions; et vous pouvez juger combien cette incertitude nuit au talent. Mon hypocondre, la tête renfoncée dans un bonnet de nuit qui lui couvre les yeux, a l'air d'une pagode immobile à laquelle on aurait attaché un fil au menton, d'où il descendrait jusque sous son fauteuil. On attend que le fil se tire, et il ne se tire point : ou s'il arrive que la mâchoire s'entr'ouvre, c'est pour articuler un mot désolant, un mot qui vous apprend que vous n'avez point été aperçu, et que toutes vos singeries sont perdues. Ce mot est la réponse à une question que vous lui aurez faite il y a quatre jours; ce mot dit, le ressort mastoïde se détend, et la mâchoire se referme.

(Puis il se mit à contrefaire son homme. Il s'était placé dans une chaise, la tête fixe, le chapeau jusque sur les paupières, les yeux à demi clos, les bras pendants, remuant sa mâchoire comme un automate, et disant : « Oui, vous avez raison, mademoiselle, il faut mettre de la finesse là. ») — C'est que cela décide, que cela décide toujours et sans appel, le soir, le matin, à la toilette, à dîner, au café, au jeu, au théâtre, à souper, au lit et, Dieu me le pardonne, je crois, entre les bras de sa maîtresse. Je ne suis pas à portée d'entendre ces dernières décisions-ci, mais je suis diablement las des autres... Triste, obscur et tranché comme le destin, tel est notre patron. Vis-à-vis, c'est une bégueule qui joue l'importance, à qui l'on se résoudrait à dire qu'elle est jolie, parce qu'elle l'est encore, quoiqu'elle ait sur le visage quelques gales par-ci par-là, et qu'elle coure après le volume de madame Bouvillon. J'aime les chairs quand elles sont belles; mais aussi trop est trop, et le mouvement est si essentiel à la matière! *Item*, elle est plus méchante, plus fière et plus bête qu'une oie. *Item*, elle veut avoir de l'esprit; *item*. il faut lui persuader qu'on lui en croit comme à personne. *Item*, cela ne sait rien, et cela décide aussi. *Item*, il faut applaudir à ces décisions des pieds et des mains, sauter d'aise, se transir d'ad-

miration : « Que cela est beau, délicat, bien dit, finement vu, singulièrement senti ! Où les femmes prennent-elles cela? Sans étude, par la seule force de l'instinct, par la seule lumière naturelle ! cela tient du prodige. Et puis, qu'on vienne nous dire que l'expérience, l'étude, la réflexion, l'éducation, y font quelque chose !... » et autres pareilles sottises, et pleurer de joie ; dix fois la journée se courber, un genou fléchi en devant, l'autre jambe tirée en arrière, les bras étendus vers la déesse, chercher son désir dans ses yeux, rester suspendu à sa lèvre, attendre son ordre, et partir comme un éclair. Qui est-ce qui veut s'assujettir à un rôle pareil, si ce n'est le misérable qui trouve là, deux ou trois fois la semaine, de quoi calmer la tribulation de ses intestins? Que penser des autres tels que le Palissot, le Fréron, le Poinsinet, le Baculard, qui ont quelque chose, et dont les bassesses ne peuvent s'excuser par le borborygme d'un estomac qui souffre?

MOI. — Je ne vous aurais jamais cru si difficile.

LUI. — Je ne le suis pas. Au commencement je voyais faire les autres, et je faisais comme eux, même un peu mieux, parce que je suis plus franchement impudent, meilleur comédien, plus affamé, fourni de meilleurs poumons. Je descends apparemment en droite ligne du fameux Stentor...

(Et, pour me donner une juste idée de la force de ce viscère, il se mit à tousser d'une violence à ébranler les vitres du café, et à suspendre l'attention des joueurs d'échecs.)

MOI. — Mais à quoi bon ce talent ?

LUI. — Vous ne le devinez pas ?

MOI. — Non, je suis un peu borné.

LUI. — Supposez la dispute engagée et la victoire incertaine ; je me lève, et, déployant mon tonnerre, je dis : « Cela est comme mademoiselle l'assure... c'est là ce qui s'appelle juger ! Je le donne en cent à tous nos beaux esprits. L'expression est de génie. » Mais il ne faut pas toujours approuver de la même manière ; on serait monotone, on aurait l'air faux, on deviendrait insipide. On ne se sauve de là que par du jugement, de la fécondité ; il faut savoir préparer et placer ces tons majeurs et péremptoires, saisir l'occasion et le moment. Lors, par exemple, qu'il y a partage entre les sentiments, que la dispute s'est élevée à son dernier degré de violence, qu'on ne s'entend plus, que tous parlent à la fois, il faut être placé à l'écart, dans l'angle de l'appartement le plus éloigné du champ de bataille, avoir préparé son explosion par un long silence, et tomber subitement comme une *comminge* au milieu des contendants : personne n'a cet art comme moi. Mais où je

suis surprenant, c'est dans l'opposé : j'ai des petits tons que j'accompagne d'un sourire, une variété infinie de mines approbatives; là, le nez, la bouche, le front, les yeux, entrent en jeu; j'ai une souplesse de reins, une manière de contourner l'épine du dos, de hausser ou de baisser les épaules, d'étendre les doigts, d'incliner la tête, de fermer les yeux, et d'être stupéfait comme si j'avais entendu descendre du ciel une voix angélique et divine; c'est là ce qui flatte. Je ne sais si vous saisissez bien toute l'énergie de cette dernière attitude-là; je ne l'ai point inventée, mais personne ne m'a surpassé dans l'exécution. Voyez, voyez.

MOI. — Il est vrai que cela est unique.

LUI. — Croyez-vous qu'il y ait cervelle de femme un peu vaine qui tienne à cela?

MOI. — Non; il faut convenir que vous avez porté le talent de faire le fou et de s'avilir aussi loin qu'il est possible.

LUI. — Ils auront beau faire, tous tant qu'ils sont, ils n'en viendront jamais là : le meilleur d'entre eux, Palissot, par exemple, ne sera jamais qu'un bon écolier. Mais si ce rôle amuse d'abord, et si l'on goûte quelque plaisir à se moquer en dedans de la bêtise de ceux qu'on enivre, à la longue cela ne pique plus, et puis après un certain nombre de décou-

vertes on est obligé de se répéter : l'esprit et l'art ont leurs limites; il n'y a que Dieu et quelques génies rares pour qui la carrière s'étend à mesure qu'ils y avancent. *Bouret* en est un peut-être : il y a de celui-ci des traits qui m'en donnent à moi, oui, à moi-même, la plus sublime idée. Le *petit chien*, le *livre de la félicité*, les *flambeaux* sur la route de Versailles, sont de ces choses qui me confondent et m'humilient; ce serait capable de dégoûter du métier.

MOI. — Que voulez-vous dire avec votre petit chien ?

LUI. — D'où venez-vous donc ? Quoi! sérieusement, vous ignorez comment cet homme rare s'y prit pour détacher de lui et attacher au Garde des Sceaux un petit chien qui plaisait à celui-ci ?

MOI. — Je l'ignore, je le confesse.

LUI. — Tant mieux. C'est une des plus belles choses qu'on ait imaginées; toute l'Europe en a été émerveillée, et il n'y a pas un courtisan dont elle n'ait excité l'envie. Vous qui ne manquez pas de sagacité, voyons comment vous vous y seriez pris a sa place. Songez que Bouret était aimé de son chien; songez que le vêtement bizarre du ministre effrayait le petit animal; songez qu'il n'avait que huit jours pour vaincre les difficultés. Il faut connaître toutes

les conditions du problème pour bien sentir le mérite de la solution. Eh bien?

MOI. — Eh bien ! il faut que je vous avoue que dans ce genre les choses les plus faciles m'embarrassent.

LUI. — Écoutez (me dit-il en me frappant un petit coup sur l'épaule, car il est familier), écoutez et admirez. Il se fait faire un masque qui ressemble au Garde des Sceaux; il emprunte d'un valet de chambre la volumineuse simarre; il se couvre le visage du masque, il endosse la simarre. Il appelle son chien, il le caresse, il lui donne la gimblette; puis tout à coup changeant de décoration, ce n'est plus le Garde des Sceaux, c'est Bouret qui appelle son chien et qui le fouette. En moins de deux ou trois jours de cet exercice continué du matin au soir, le chien sait fuir Bouret le Fermier-Général et courir à Bouret le Garde des Sceaux. Mais je suis trop bon; vous êtes un profane qui ne méritez pas d'être instruit des miracles qui s'opèrent à côté de vous.

MOI. — Malgré cela, je vous prie, *le livre, les flambeaux?*

LUI. — Non, non. Adressez-vous aux pavés, qui vous diront ces choses-là, et profitez de la circonstance qui nous a rapprochés, pour apprendre des choses que personne ne sait que moi.

MOI. — Vous avez raison.

LUI. — Emprunter la robe et la perruque, j'avais oublié la perruque, du garde des sceaux ! se faire un masque qui lui ressemble ! le masque surtout me tourne la tête. Aussi cet homme jouit-il de la plus haute considération ; aussi possède-t-il des millions. Il y a des croix de Saint-Louis qui n'ont pas de pain : aussi pourquoi courir après la croix, au hasard de se faire échiner, et ne pas se tourner vers un état sans péril, qui ne manque jamais sa récompense ? Voilà ce qui s'appelle aller au grand. Ces modèles-là sont décourageants ; on a pitié de soi, et l'on s'ennuie. Le masque ! le masque ! Je donnerais un de mes doigts pour avoir trouvé le masque.

MOI. — Mais avec cet enthousiasme pour les belles choses, et cette facilité de génie que vous possédez, est-ce que vous n'avez rien inventé ?

LUI. — Pardonnez-moi ; par exemple, l'attitude admirative du dos dont je vous ai parlé, je la regarde comme mienne, quoiqu'elle puisse peut-être m'être contestée par des envieux. Je crois bien qu'on l'a employée auparavant ; mais qui est-ce qui a senti combien elle était commode pour rire en dessous de l'impertinent qu'on admirait ? J'ai plus de cent façons d'entamer la séduction d'une jeune fille à côté de la mère, sans que celle-ci s'en aperçoive, et même

de la rendre complice. A peine entrais-je dans la carrière, que je dédaignai toutes les manières vulgaires de glisser un billet doux; j'ai dix moyens de me le faire arracher, et parmi ces moyens j'ose me flatter qu'il y en a de nouveaux. Je possède surtout le talent d'encourager un jeune homme timide; j'en ai fait réussir qui n'avaient ni esprit ni figure. Si cela était écrit, je crois qu'on m'accorderait quelque génie.

MOI. — Vous ferait un honneur singulier.

LUI. — Je n'en doute pas.

MOI. — A votre place, je jetterais ces choses-là sur le papier. Ce serait dommage qu'elles se perdissent.

LUI. — Il est vrai; mais vous ne soupçonnez pas combien je fais peu de cas de la méthode et des préceptes. Celui qui a besoin d'un protocole n'ira jamais loin; les génies lisent peu, pratiquent beaucoup, et se font d'eux-mêmes. Voyez César, Turenne, Vauban, la marquise de Tencin, son frère le cardinal, et le secrétaire de celui-ci, l'abbé Trublet. Et Bouret? Qui est-ce qui a donné des leçons à Bouret? Personne; c'est la nature qui forme ces hommes rares-là. Croyez-vous que l'histoire du chien et du masque soit écrite quelque part.

MOI. — Mais à vos heures perdues, lorsque l'angoisse de votre estomac vide, ou la fatigue de votre estomac surchargé éloigne le sommeil...

LUI. — J'y penserai. Il vaut mieux écrire de grandes choses que d'en exécuter de petites. Alors l'âme s'élève, l'imagination s'échauffe, s'enflamme et s'étend, au lieu qu'elle se retrécit à s'étonner, auprès de la petite Hus, des applaudissements que ce sot public s'obstine à prodiguer à cette minaudière de Dangeville qui joue si platement, qui marche presque courbée en deux sur la scène, qui a l'affectation de regarder sans cesse dans les yeux de celui à qui elle parle et de jouer en dessous, et qui prend elle-même ses grimaces pour de la finesse, son petit trotter pour de la grâce ; à cette emphatique Clairon, qui est plus maigre, plus apprêtée, plus étudiée, plus empesée qu'on ne saurait dire. Cet imbécile parterre les claque à tout rompre, et ne s'aperçoit pas que nous sommes un peloton d'agréments : il est vrai que le peloton grossit un peu, mais qu'importe ? que nous avons la plus belle peau, les plus beaux yeux, le plus joli bec ; peu d'entrailles à la vérité, une démarche qui n'est pas légère, mais qui n'est pas non plus aussi gauche qu'on le dit. Pour le sentiment en revanche, il n'en est aucune à qui nous ne damions le pion.

MOI. — Comment dites-vous tout cela ? est-ce ironie ou vérité ?

LUI. — Le mal est que ce diable de sentiment est

tout en dedans, et qu'il n'en transpire pas une lueur au dehors ; mais moi qui vous parle, je sais et je sais bien qu'elle en a. Si ce n'est pas cela précisément, c'est quelque chose comme cela. Il faut voir, quand l'humeur nous prend, comme nous traitons les valets, comme les femmes de chambre sont souffletées, comme nous menons à grands coups de pied les Parties casuelles pour peu qu'elles s'écartent du respect qui nous est dû. C'est un petit diable, vous dis-je, tout plein de sentiment et de dignité... Oh ça, vous ne savez où vous en êtes, n'est-ce pas?

MOI. — J'avoue que je ne saurais démêler si c'est de bonne foi ou méchamment que vous parlez. Je suis un bon homme; ayez la bonté d'en user avec moi plus rondement, et de laisser là votre art.

LUI. — Cela, c'est ce que nous débitons à la petite Hus de la Dangeville et de la Clairon, mêlé par-ci par-là de quelques mots qui vous donnent l'éveil. Je consens que vous me preniez pour un vaurien, mais non pour un sot; et il n'y aurait qu'un sot ou un homme perdu d'amour qui pût dire sérieusement tant d'impertinences.

MOI. — Mais comment se résout-on à les dire?

LUI. — Cela ne se fait pas tout d'un coup; mais petit à petit on y vient. *Ingenii largitor venter.*

MOI. — Il faut être pressé d'une cruelle faim.

LUI. — Cela se peut. Cependant quelque fortes qu'elles vous paraissent, croyez que ceux à qui elles s'adressent sont plutôt accoutumés à les entendre que nous à les hasarder.

MOI. — Est-ce qu'il y a là quelqu'un qui ait le courage d'être de votre avis?

LUI. — Qu'appelez-vous quelqu'un? C'est le sentiment et le langage de toute la société.

MOI. — Ceux d'entre vous qui ne sont pas de grands vauriens doivent être de grands sots.

LUI. — Des sots, là? Je vous jure qu'il n'y en a qu'un, c'est celui qui nous fête pour lui en imposer.

MOI. — Mais comment s'en laisse-t-on si grossièrement imposer? Car enfin la supériorité des talents de la Dangeville et de la Clairon est décidée.

LUI. — On avale à pleine gorgée le mensonge qui nous flatte, et l'on boit goutte à goutte une vérité qui nous est amère. Et puis nous avons l'air si pénétré, si vrai!

MOI. — Il faut cependant que vous ayez péché une fois contre les principes de l'art, et qu'il vous soit échappé par mégarde quelques-unes de ces vérités amères qui blessent; car, en dépit du rôle misérable, abject, vil, abominable que vous faites, je crois qu'au fond vous avez l'âme délicate.

LUI. — Moi? point du tout. Que le Diable m'em-

porte si je sais au fond ce que je suis! En général, j'ai l'esprit rond comme une boule, et le caractère franc comme l'osier. Jamais faux, pour peu que j'aie d'intérêt d'être vrai; jamais vrai, pour peu que j'aie d'intérêt d'être faux. Je dis les choses comme elles me viennent; sensées, tant mieux; impertinentes, on n'y prend pas garde. J'use en plein de mon franc-parler. Je n'ai pensé de ma vie, ni avant que de dire, ni en disant, ni après avoir dit; aussi je n'offense personne.

MOI. — Mais cela vous est pourtant arrivé avec les honnêtes gens chez qui vous viviez, et qui avaient pour vous tant de bontés.

LUI. — Que voulez-vous? c'est un malheur, un mauvais moment comme il y en a dans la vie; point de félicité continue : j'étais trop bien, cela ne pouvait durer. Nous avons, comme vous savez, la compagnie la plus nombreuse et la mieux choisie. C'est une école d'humanité, le renouvellement de l'antique hospitalité : tous les poètes qui tombent, nous les ramassons; nous eûmes Palissot après sa *Zarès*, Bret après *le Faux généreux;* tous les musiciens décriés, tous les auteurs qu'on ne lit point, toutes les actrices sifflées, tous les acteurs hués, un tas de pauvres honteux, plats parasites à la tête desquels j'ai l'honneur d'être, brave chef d'une troupe timide.

C'est moi qui les exhorte à manger la première fois qu'ils viennent, c'est moi qui demande à boire pour eux : ils tiennent si peu de place ! Quelques jeunes gens déguenillés qui ne savent où donner de la tête, mais qui ont de la figure ; d'autres scélérats qui cajolent le Patron et qui l'endorment, afin de glaner après lui sur la Patronne. Nous paraissons gais, mais au fond nous avons tous de l'humeur et grand appétit. Des loups ne sont pas plus affamés, des tigres ne sont pas plus cruels : nous dévorons comme des loups lorsque la terre a été longtemps couverte de neige, nous déchirons comme des tigres tout ce qui réussit. Quelquefois les cohues *Bertin*, *Montsauge* et *Villemorien* se réunissent : c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la ménagerie. Jamais on ne vit tant de bêtes tristes, acariâtres, malfaisantes et courroucées. On n'entend que les noms de Buffon, de Duclos, de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire, de d'Alembert, de Diderot. Et Dieu sait de quelles épithètes ils sont accompagnés ! Nul n'aura de l'esprit s'il n'est aussi sot que nous. C'est là que le plan de la comédie des *Philosophes* a été conçu : la scène du colporteur, c'est moi qui l'ai fournie, d'après *la Théologie en quenouille :* vous n'êtes pas épargné là plus qu'un autre.

MOI. — Tant mieux! peut-être me fait-on plus

d'honneur que je n'en mérite. Je serais humilié si ceux qui disent du mal de tant d'habiles et honnêtes gens s'avisaient de dire du bien de moi.

LUI. — Nous sommes beaucoup, et il faut que chacun paye son écot; après le sacrifice des grands animaux, nous immolons les autres.

MOI. — Insulter la science et la vertu pour vivre, voilà du pain bien cher!

LUI. — Je vous l'ai déjà dit, nous sommes sans conséquence; nous injurions tout le monde et nous n'affligeons personne. Nous avons quelquefois le pesant abbé d'Olivet, le gros abbé le Blanc, l'hypocrite Batteux. Le gros abbé n'est méchant qu'avant dîner; son café pris, il se jette dans un fauteuil, les pieds appuyés contre la tablette de la cheminée et s'endort comme un vieux perroquet sur son bâton. Si le vacarme devient violent, il bâille, étend ses bras, il frotte ses yeux et dit : « Eh bien, qu'est-ce? qu'est-ce? — Il s'agit de savoir si Piron a plus d'esprit que Voltaire. — Entendons-nous : c'est de l'esprit que vous dites? il ne s'agit pas de goût? car du goût, votre Piron ne s'en doute pas. — Ne s'en doute pas! — Non... » Et puis nous voilà embarqués dans une dissertation sur le goût. Alors le Patron fait signe de la main qu'on l'écoute, car c'est surtout de goût qu'il se pique. « Le goût, dit-

il... le goût est une chose... » Ma foi, je ne sais quelle chose il disait que c'était, ni lui non plus.

Nous avons quelquefois l'ami Robbé; il nous régale de ses contes cyniques, des miracles des convulsionnaires, dont il a été le témoin oculaire, et de quelques chants de son poème sur un sujet qu'il connaît à fond. Je hais ses vers, mais j'aime à l'entendre réciter; il a l'air d'un énergumène. Tous s'écrient autour de lui : « Voilà ce qu'on appelle un poète!... » Entre nous cette poésie-là n'est qu'un charivari de toutes sortes de bruits confus, le ramage barbare des habitants de la tour de Babel.

Il nous vient aussi un certain niais, qui a l'air plat et bête, mais qui a de l'esprit comme un démon, et qui est plus malin qu'un vieux singe. C'est une de ces figures qui appellent la plaisanterie et les nasardes, et que Dieu fit pour la correction des gens qui jugent à la mine et à qui leur miroir aurait dû apprendre qu'il est aussi aisé d'être un homme d'esprit et d'avoir l'air d'un sot, que de cacher un sot sous une physionomie spirituelle. C'est une lâcheté bien commune que celle d'immoler un bon homme à l'amusement des autres; on ne manque jamais de s'adresser à celui-ci. C'est un piège que nous tendons aux nouveaux venus, et je n'en ai presque pas vu un seul qui n'y donnât...

(J'étais quelquefois surpris de la justesse des observations de ce fou sur les hommes et sur les caractères, et je le lui témoignai.) C'est, me répondit-il, qu'on tire parti de la mauvaise compagnie comme du libertinage; on est dédommagé de la perte de son innocence par celle de ses préjugés : dans la société des méchants, où le vice se montre à masque levé, on apprend à les connaître. Et puis j'ai un peu lu.

MOI. — Qu'avez-vous lu?

LUI. — J'ai lu et je lis et relis sans cesse Théophraste, La Bruyère et Molière.

MOI. — Ce sont d'excellents livres.

LUI. — Ils sont bien meilleurs qu'on ne pense; mais qui est-ce qui sait les lire?

MOI. — Tout le monde, selon la mesure de son esprit.

LUI. — Presque personne. Pourriez-vous me dire ce qu'on y cherche?

MOI. — L'amusement et l'instruction.

LUI. — Mais quelle instruction? car c'est là le point.

MOI. — La connaissance de ses devoirs, l'amour de la vertu, la haine du vice.

LUI. — Moi j'y recueille tout ce qu'il faut faire et tout ce qu'il ne faut pas dire. Ainsi quand je lis

l'Avare, je me dis : sois avare si tu veux, mais garde-toi de parler comme l'Avare. Quand je lis le *Tartuffe*, je me dis : sois hypocrite si tu veux, mais ne parle pas comme l'Hypocrite. Garde des vices qui te sont utiles, mais n'en aie ni le ton ni les apparences, qui te rendraient ridicule. Pour te garantir de ce ton, de ces apparences, il faut les connaître ; or ces auteurs en ont fait des peintures excellentes. Je suis moi, et je reste ce que je suis; mais j'agis et je parle comme il convient. Je ne suis pas de ces gens qui méprisent les moralistes; il y a beaucoup à profiter, surtout en ceux qui ont mis la morale en action. Le vice ne blesse les hommes que par intervalle; les caractères du vice les blessent du matin au soir. Peut-être vaudrait-il mieux être un insolent que d'en avoir la physionomie; l'insolent de caractère n'insulte que de temps en temps, l'insolent de physionomie insulte toujours. Au reste, n'allez pas imaginer que je sois le seul lecteur de mon espèce; je n'ai d'autre mérite ici que d'avoir fait par système, par justesse d'esprit, par une vue raisonnable et vraie, ce que la plupart des autres font par instinct. De là vient que leurs lectures ne les rendent pas meilleurs que moi, mais qu'ils restent ridicules en dépit d'eux; au lieu que je ne le suis que quand je veux, et que je les laisse alors loin derrière moi; car le

même art qui m'apprend à me sauver du ridicule en certaines occasions, m'apprend aussi dans d'autres à l'attraper heureusement. Je me rappelle alors tout ce que les autres ont dit, tout ce que j'ai lu, et j'y ajoute tout ce qui sort de mon fonds, qui est en ce genre d'une fécondité surprenante.

MOI. — Vous avez bien fait de me révéler ces mystères, sans quoi je vous aurais cru en contradiction.

LUI. — Je n'y suis point; car pour une fois où il faut éviter le ridicule, heureusement il y en a cent où il faut s'en donner. Il n'y a point de meilleur rôle auprès des grands que celui de fou. Longtemps il y a eu le fou du roi en titre, en aucun il n'y a eu en titre le sage du roi. Moi, je suis le fou de Bertin et de beaucoup d'autres, le vôtre peut-être dans ce moment, ou peut-être vous le mien : celui qui serait sage n'aurait point de fou; celui donc qui a un fou n'est pas sage ; s'il n'est pas sage il est fou, et peut-être, fût-il roi, le fou de son fou. Au reste, souvenez-vous que, dans un sujet aussi variable que les mœurs, il n'y a rien d'absolument, d'essentiellement, de généralement vrai ou faux; sinon qu'il faut être ce que l'intérêt veut qu'on soit, bon ou mauvais, sage ou fou, décent ou ridicule, honnête ou vicieux. Si par hasard la vertu avait conduit à la fortune, ou

j'aurais été vertueux, ou j'aurais simulé la vertu comme un autre; on m'a voulu ridicule, et je me le suis fait; pour vicieux, Nature seule en avait fait les frais. Quand je dis vicieux, c'est pour parler votre langue; car si nous venions à nous expliquer, il pourrait arriver que vous appelassiez vice ce que j'appelle vertu, et vertu ce que j'appelle vice.

Nous avons aussi les auteurs de l'Opéra-Comique, leurs acteurs et leurs actrices, et plus souvent leurs entrepreneurs, Corbie, Moette, tous gens de ressources et d'un mérite supérieur.

Eh! j'oubliais les grands critiques de la littérature, *l'Avant-Coureur, les Petites Affiches, l'Année littéraire, l'Observateur littéraire, le Censeur hebdomadaire,* toute la clique des feuillistes.

MOI. — *L'Année littéraire! l'Observateur littéraire!* Cela ne se peut; ils se détestent.

LUI. — Il est vrai; mais tous les gueux se réconcilient à la gamelle. Ce maudit *Observateur littéraire,* que le Diable l'eût emporté lui et ses feuilles! C'est ce chien de petit prêtre avare, puant et usurier, qui est la cause de mon désastre. Il parut sur notre horizon hier pour la première fois; il arriva à l'heure qui nous chasse tous de nos repaires, l'heure du dîner. Quand il fait mauvais temps, heureux celui d'entre nous qui a la pièce de vingt-

quatre sous dans sa poche! Tel s'est moqué de son confrère qui était arrivé le matin crotté jusqu'à l'échine et mouillé jusqu'aux os, qui le soir rentre chez lui dans le même état. Il y en eut un, je ne sais plus lequel, qui eut, il y a quelques mois, un démêlé violent avec le Savoyard qui s'est établi à notre porte; ils étaient en compte courant : le créancier voulait que son débiteur se liquidât, et celui-ci n'était pas en fonds. On sert, on fait les honneurs de la table à l'abbé, on le place au haut bout. J'entre; je l'aperçois. « Comment, l'Abbé, lui dis-je, vous présidez? voilà qui est fort bien pour aujourd'hui; mais demain vous descendrez, s'il vous plaît, d'une assiette, après-demain d'une autre assiette, et ainsi d'assiette en assiette, soit à droite, soit à gauche, jusqu'à ce que de la place que j'ai occupée une fois avant vous, Fréron une fois après moi, Dorat une fois après Fréron, Palissot une fois après Dorat, vous deveniez stationnaire auprès de moi, pauvre plat bougre comme vous, qui *siedo sempre come un maestoso cazzo fra duoi coglioni*. » L'abbé, qui est bon diable, et qui prend tout bien, se mit à rire; Mademoiselle, pénétrée de mon observation et de la justesse de ma comparaison, se mit à rire; tous ceux qui siégeaient à droite ou à gauche de l'abbé, et qu'il avait reculés d'un cran, se mirent à rire;

tout le monde rit, excepté Monsieur, qui se fâche, et me tient des propos qui n'auraient rien signifié si nous avions été seuls. « Rameau, vous êtes un impertinent. — Je le sais bien, et c'est à cette condition que vous m'avez reçu. — Un faquin. — Comme un autre. — Un gueux. — Est-ce que je serais ici sans cela? — Je vous ferai chasser. — Après dîner, je m'en irai de moi-même. — Je vous le conseille... » On dîna; je n'en perdis pas un coup de dent. Après avoir bien mangé, bu largement, car après tout il n'en aurait été ni plus ni moins, messer Gaster est un personnage contre lequel je n'ai jamais boudé, je pris mon parti, et je me disposais à m'en aller; j'avais engagé ma parole en présence de tant de monde, qu'il fallait bien la tenir. Je fus un temps considérable à rôder dans l'appartement, cherchant ma canne et mon chapeau où ils n'étaient pas, et comptant toujours que le Patron se répandrait dans un nouveau torrent d'injures, que quelqu'un s'interposerait, et que nous finirions par nous raccommoder à force de nous fâcher. Je tournais, je tournais, car moi je n'avais rien sur le cœur; mais le Patron, lui, plus sombre et plus noir que l'Apollon d'Homère lorsqu'il décoche ses traits sur l'armée des Grecs, son bonnet une fois plus renfoncé que de coutume, se

promenait en long et en large, le poing sous le menton. Mademoiselle s'approche de moi : « Mais, mademoiselle, qu'est-ce qu'il y a donc d'extraordinaire; ai-je été différent aujourd'hui de moi-même? — Je veux qu'il sorte. — Je sortirai... Je ne lui ai point manqué. — Pardonnez-moi ; on invite monsieur l'abbé, et... — C'est lui qui s'est manqué à lui-même en invitant l'abbé, en me recevant, et avec moi tant d'autres belîtres tels que moi. — Allons, mon petit Rameau, il faut demander pardon à monsieur l'abbé. — Je n'ai que faire de son pardon. — Allons, allons, tout cela s'apaisera... » On me prend par la main; on m'entraîne vers le fauteuil de l'abbé; j'étends les bras, je contemple l'abbé avec une espèce d'admiration, car qui est-ce qui a jamais demandé pardon à l'abbé? « L'Abbé, lui dis-je, l'Abbé, tout ceci est bien ridicule, n'est-il pas vrai? » Et puis je me mets à rire, et l'abbé aussi. Me voilà donc excusé de ce côté-là; mais il fallait aborder l'autre, et ce que j'avais à lui dire était une autre paire de manches. Je ne sais plus trop comment je lui tournai mon excuse. « Monsieur, voilà ce fou... — Il y a trop longtemps qu'il me fait souffrir; je n'en veux plus entendre parler. — Il est fâché. — Oui, je suis très fâché. — Cela ne lui arrivera plus. — Qu'au premier faquin... » Je ne sais s'il était dans un de

ces jours d'humeur où Mademoiselle craint d'en approcher, et n'ose le toucher qu'avec ses mitaines de velours, ou s'il entendit mal ce que je disais, ou si je dis mal; ce fut pis qu'auparavant. Que diable! est-ce qu'il ne me connaît pas? est-ce qu'il ne sait pas que je suis comme les enfants, et qu'il y a des circonstances où je laisse tout aller sous moi? Et puis je crois, Dieu me pardonne, que je n'aurais pas un moment de relâche; on userait un pantin d'acier à tirer la ficelle du matin au soir, et du soir au matin. Il faut que je les désennuie, c'est la condition; mais il faut que je m'amuse quelquefois. Au milieu de cet imbroglio il me passa par la tête une pensée funeste, une pensée qui me donna de la morgue, une pensée qui m'inspira de la fierté et de l'insolence : c'est qu'on ne pouvait se passer de moi, que j'étais un homme essentiel.

MOI. — Oui, je crois que vous leur êtes très utile, mais qu'ils vous le sont encore davantage. Vous ne retrouverez pas, quand vous voudrez, une aussi bonne maison; mais eux, pour un fou qui leur manque, ils en retrouveront cent.

LUI. — Cent fous comme moi! monsieur le Philosophe, ils ne sont pas si communs. Oui, des plats fous. On est plus difficile en sottise qu'en talent ou en vertu. Je suis rare dans mon espèce, oui, très

rare. A présent qu'ils ne m'ont plus, que font-ils? ils s'ennuient comme des chiens. Je suis un sac inépuisable d'impertinences. J'avais à chaque instant une boutade qui les faisait rire aux larmes : j'étais pour eux les Petites-Maisons entières.

MOI. — Aussi vous aviez la table, le lit, l'habit, veste et culottes, les souliers, et la pistole par mois.

LUI. — Voilà le beau côté, voilà le bénéfice; mais des charges, vous n'en dites mot. D'abord, s'il était bruit d'une pièce nouvelle, quelque temps qu'il fît, il fallait fureter dans tous les greniers de Paris, jusqu'à ce que j'en eusse trouvé l'auteur; que je me procurasse la lecture de l'ouvrage, et que j'insinuasse adroitement qu'il y avait un rôle qui serait supérieurement rendu par quelqu'un de ma connaissance. « Et par qui, s'il vous plaît? — Par qui? belle question! ce sont les grâces, la gentillesse, la finesse. — Vous voulez dire mademoiselle Dangeville? Par hasard la connaîtriez-vous? — Oui, un peu; mais ce n'est pas elle. — Et qui donc? » Je nommais tout bas... — Elle! — Oui, elle, répétais-je un peu honteux, car j'ai quelquefois de la pudeur; et à ce nom il fallait voir comme la physionomie du poète s'allongeait, et d'autres fois comme on m'éclatait au nez. Cependant, bon gré,

mal gré qu'il en eût, il fallait que j'amenasse mon homme à dîner; et lui, qui craignait de s'engager, rechignait, remerciait. Il fallait voir comme j'étais traité quand je ne réussissais pas dans ma négociation! j'étais un butor, un sot, un balourd; je n'étais bon à rien; je ne valais pas le verre d'eau qu'on me donnait à boire. C'était bien pis lorsqu'on jouait, et qu'il fallait aller intrépidement, au milieu des huées d'un public qui juge bien, quoi qu'on en dise, faire entendre mes claquements de mains isolés, attacher les regards sur moi, quelquefois dérober les sifflets à l'actrice, et ouïr chuchoter à côté de soi : « C'est un des valets déguisés de celui qui couche. Ce maraud-là se taira-t-il?... » On ignore ce qui peut déterminer à cela; on croit que c'est ineptie, tandis que c'est un motif qui excuse tout.

MOI. — Jusqu'à l'infraction des lois civiles.

LUI. — A la fin cependant j'étais connu, et l'on disait : « Oh! c'est Rameau. » Ma ressource était de jeter quelques mots ironiques qui sauvassent du ridicule mon applaudissement solitaire, qu'on interprétait à contresens. Convenez qu'il faut un puissant intérêt pour braver ainsi le public assemblé, et que chacune de ces corvées valait mieux qu'un petit écu.

MOI. — Que ne vous faisiez-vous prêter main-forte?

LUI. — Cela m'arrivait aussi, et je glanais un

peu là-dessus. Avant que de se rendre au lieu du supplice, il fallait se charger la mémoire des endroits brillants où il importait de donner le ton. S'il m'arrivait de les oublier ou de me méprendre, j'en avais le tremblement à mon retour; c'était un vacarme dont vous n'avez pas d'idée. Et puis à la maison une meute de chiens à soigner : il est vrai que je m'étais sottement imposé cette tâche; des chats dont j'avais la surintendance. J'étais trop heureux si *Micou* me favorisait d'un coup de griffe qui déchirât ma manchette ou ma main. *Criquette* est sujette à la colique; c'est moi qui lui frotte le ventre. Autrefois Mademoiselle avait des vapeurs, ce sont aujourd'hui les nerfs. Je ne parle pas d'autres indispositions légères dont on ne se gêne point devant moi. Pour ceci, passe, je n'ai jamais prétendu contraindre. J'ai lu, je ne sais où, qu'un prince surnommé le Grand restait quelquefois appuyé sur le dossier de la chaise percée de sa maîtresse. On en use à son aise avec ses familiers, et j'en étais ces jours-là plus que personne. Je suis apôtre de la familiarité et de l'aisance; je les prêchais là d'exemple, sans qu'on s'en formalisât; il n'y avait qu'à me laisser aller. Je vous ai ébauché le Patron. Mademoiselle commence à devenir pesante, il faut entendre les bons contes qu'ils en font.

MOI. — Vous n'êtes pas de ces gens-là?

LUI. — Pourquoi non?

MOI. — C'est qu'il est au moins indécent de donner des ridicules à ses bienfaiteurs.

LUI. — Mais n'est-ce pas pis encore de s'autoriser de ses bienfaits pour avilir son protégé?

MOI. — Mais si le protégé n'était pas vil par lui-même, rien ne donnerait au protecteur cette autorité.

LUI. — Mais si les personnages n'étaient pas ridicules par eux-mêmes, on n'en ferait pas de bons contes. Et puis est-ce ma faute s'ils s'encanaillent? est-ce ma faute, lorsqu'ils sont encanaillés, si on les trahit, si on les bafoue? Quand on se résout à vivre avec des gens comme nous, et qu'on a le sens commun, il y a je ne sais combien de noirceurs auxquelles il faut s'attendre. Quand on nous prend, ne nous connaît-on pas pour ce que nous sommes, pour des âmes intéressées, viles et perfides? Si l'on nous connaît, tout est bien. Il y a un pacte tacite qu'on nous fera du bien, et que tôt ou tard nous rendrons le mal pour le bien qu'on nous aura fait. Ce pacte ne subsiste-t-il pas entre l'homme et son singe et son perroquet? Le Brun jette les hauts cris que Palissot, son convive et son ami, ait fait des couplets contre lui. Palissot a dû faire les couplets, et c'est le Brun

qui a tort. Poinsinet jette les hauts cris que Palissot ait mis sur son compte les couplets qu'il avait faits contre le Brun : Palissot a dû mettre sur le compte de Poinsinet les couplets qu'il avait faits contre le Brun, et c'est Poinsinet qui a tort. Le petit abbé Rey jette les hauts cris de ce que son ami Palissot lui a soufflé sa maîtresse, auprès de laquelle il l'avait introduit : c'est qu'il ne fallait point introduire un Palissot chez sa maîtresse, ou se résoudre à la perdre; Palissot a fait son devoir, et c'est l'abbé Rey qui a tort. Le libraire David jette les hauts cris de ce que son associé Palissot a couché ou voulu coucher avec sa femme, la femme du libraire David jette les hauts cris de ce que Palissot a laissé croire à qui l'a voulu qu'il avait couché avec elle; que Palissot ait couché ou non avec la femme du libraire, ce qui est difficile à décider, car la femme a dû nier ce qui était, et Palissot a pu laisser croire ce qui n'était pas, quoi qu'il en soit, Palissot a fait son rôle, et c'est David et sa femme qui ont tort. Qu'Helvétius jette les hauts cris que Palissot le traduise sur la scène comme un malhonnête homme, lui à qui il doit encore l'argent qu'il lui prêta pour se faire traiter de la mauvaise santé, se nourrir et se vêtir : a-t-il dû se promettre un autre procédé de la part d'un homme souillé de toutes sortes



d'infamies, qui par passe-temps fait abjurer la religion à son ami; qui s'empare du bien de ses associés, qui n'a ni foi, ni loi, ni sentiment; qui court à la fortune *per fas et nefas*, qui compte ses jours par ses scélératesses, et qui s'est traduit lui-même sur la scène comme un des plus dangereux coquins, impudence dont je ne crois pas qu'il y eût dans le passé un premier exemple, ni qu'il y en ait un second dans l'avenir? Non. Ce n'est donc pas Palissot, mais c'est Helvétius qui a tort. Si l'on mène un jeune provincial à la Ménagerie de Versailles, et qu'il s'avise par sottise de passer la main à travers les barreaux de la loge du tigre ou de la panthère, si le jeune homme laisse son bras dans la gueule de l'animal féroce, qui est-ce qui a tort? Tout cela est écrit dans le pacte tacite; tant pis pour celui qui l'ignore ou l'oublie. Combien je justifierais, par ce pacte universel et sacré, de gens qu'on accuse de méchanceté, tandis que c'est soi qu'on devrait accuser de sottise! Oui, grosse Comtesse, c'est vous qui avez tort, lorsque vous rassemblez autour de vous ce qu'on appelle parmi les gens de votre sorte des espèces, et que ces espèces vous font des vilenies, vous en font faire, et vous exposent au ressentiment des honnêtes gens. Les honnêtes gens font ce qu'ils doivent, les espèces aussi; et c'est vous qui avez tort de les accueillir.

Si *Bertinus* vivait doucement, paisiblement avec sa maîtresse; si par l'honnêteté de leurs caractères ils s'étaient fait des connaissances honnêtes; s'ils avaient appelé autour d'eux des hommes à talents, des gens connus dans la société par leur vertu; s'ils avaient réservé pour une petite société éclairée et choisie les heures de distraction qu'ils auraient dérobées à la douceur d'être ensemble, de s'aimer, de se le dire dans le silence de la retraite, croyez-vous qu'on en eût fait ni bons ni mauvais contes? Que leur est-il donc arrivé? ce qu'ils méritaient; ils ont été punis de leur imprudence, et c'est nous que la Providence avait destinés de toute éternité à faire justice des Bertins du jour, et ce sont nos pareils d'entre nos neveux qu'elle a destinés à faire justice des Montsauges et des Bertins à venir. Mais, tandis que nous exécutons ses justes décrets sur la sottise, vous qui nous peignez tels que nous sommes, vous exécutez ses justes décrets sur nous. Que penseriez-vous de nous si nous prétendions avec des mœurs honteuses jouir de la considération publique? Que nous sommes des insensés. Et ceux qui s'attendent à des procédés honnêtes de la part de gens nés vicieux, de caractères vils et bas, sont-ils sages? Tout a son vrai loyer dans ce monde. Il y a deux procureurs généraux, l'un à votre porte, qui châtie les délits contre

la société; la Nature est l'autre. Celle-ci connaît de tous les vices qui échappent aux Lois. Vous vous livrez à la débauche des femmes, vous serez hydropique; vous êtes crapuleux, vous serez poumonique; vous ouvrez votre porte à des marauds et vous vivez avec eux, vous serez trahi, persiflé, méprisé : le plus court est de se résigner à l'équité de ces jugements, et de se dire à soi-même : c'est bien fait, de secouer ses oreilles et de s'amender, ou de rester ce qu'on est, mais aux conditions susdites.

MOI. — Vous avez raison.

LUI. — Au demeurant, de ces mauvais contes, moi je n'en invente aucun, je m'en tiens au rôle de colporteur. Ils disent qu'il y a quelques jours, sur les cinq heures du matin, on entendit un vacarme enragé, toutes les sonnettes étaient en branle, c'étaient les cris interrompus et sourds d'un homme qui étouffe : A moi... moi... je suffoque... je meurs... Ces cris partaient de l'appartement du Patron. On arrive, on le secourt. Notre grosse créature dont la tête était égarée, qui n'y était plus, qui n'y voyait plus, comme il arrive dans ce moment, s'élevait sur ses deux mains et, du plus haut qu'elle pouvait, laissait retomber sur les Parties casuelles un poids de deux à trois cents livres, animé de toute la vitesse que donne la fureur du

plaisir. On eut beaucoup de peine à le dégager de là. Quelle diable de fantaisie à un petit marteau de se placer sous une lourde enclume?

MOI. — Vous êtes un polisson. Parlons d'autre chose. Depuis que nous causons, j'ai une question sur la lèvre.

LUI. — Pourquoi l'avoir arrêtée là si longtemps?

MOI. — C'est que j'ai craint qu'elle ne fût indiscrète.

LUI. — Après ce que je viens de vous révéler, j'ignore quel secret je puis avoir pour vous.

MOI. — Vous ne doutez pas du jugement que je porte de votre caractère?

LUI. — Nullement. Je suis à vos yeux un être très abject, très méprisable, et je le suis aussi quelquefois aux miens, mais rarement; je me félicite plus souvent de mes vices que je ne m'en blâme : vous êtes plus constant dans votre mépris.

MOI. — Il est vrai; mais pourquoi me montrer toute votre turpitude?

LUI. — D'abord, c'est que vous en connaissiez une bonne partie, et que je voyais plus à gagner qu'à perdre à vous avouer le reste.

MOI. — Comment cela, s'il vous plaît?

LUI. — S'il importe d'être sublime en quelques genres, c'est surtout en mal. On crache sur un petit

filou, mais on ne peut refuser une sorte de considération à un grand criminel; son courage vous étonne, son atrocité vous fait frémir. On prise en tout l'unité du caractère.

MOI. — Mais cette estimable unité de caractère vous ne l'avez pas encore; je vous trouve de temps en temps vacillant dans vos principes; il est incertain si vous tenez votre méchanceté de la Nature ou de l'étude, et si l'étude vous a porté aussi loin qu'il est possible.

LUI. — J'en conviens; mais j'ai fait de mon mieux. N'ai-je pas eu la modestie de reconnaître des êtres plus parfaits que moi? Ne vous ai-je pas parlé de *Bouret* avec l'admiration la plus profonde? *Bouret* est le premier homme du monde, dans mon esprit.

MOI. — Mais immédiatement après Bouret c'est vous?

LUI. — Non.

MOI. — C'est donc Palissot?

LUI. — C'est Palissot, mais ce n'est pas Palissot seul.

MOI. — Et qui peut être digne de partager le second rang avec lui?

LUI. — Le renégat d'Avignon.

MOI. — Je n'ai jamais entendu parler de ce re-

négat d'Avignon; mais ce doit être un homme bien étonnant.

LUI. — Aussi l'est-il.

MOI. — L'histoire des grands personnages m'a toujours intéressé.

LUI. — Je le crois bien. Celui-ci vivait chez un bon et honnête de ces descendants d'Abraham, promis au Père des Croyants en nombre égal à celui des étoiles.

MOI. — Chez un juif?

LUI. — Chez un juif. Il avait d'abord surpris la commisération, ensuite la bienveillance, enfin la confiance la plus entière; car voilà comme il arrive toujours : nous comptons tellement sur nos bienfaits, qu'il est rare que nous cachions notre secret à celui que nous avons comblé de nos bontés; le moyen qu'il n'y ait pas des ingrats, quand nous exposons l'homme à la tentation de l'être impunément? C'est une réflexion juste que notre juif ne fit pas. Il confia donc au renégat qu'il ne pouvait en conscience manger du cochon. Vous allez voir tout le parti qu'un esprit fécond sut tirer de cet aveu. Quelques mois se passèrent pendant lesquels notre renégat redoubla d'attachement; quand il crut son juif bien touché, bien captivé, bien convaincu par ses soins qu'il n'avait pas un meilleur ami dans toutes les tribus d'Israël...

Admirez la circonspection de cet homme! il ne se hâte pas, il laisse mûrir la poire avant que de secouer la branche : trop d'ardeur pouvait faire échouer son projet. C'est qu'ordinairement la grandeur de caractère résulte de la balance naturelle de plusieurs qualités opposées.

MOI. — Eh! laissez là vos réflexions et continuez votre histoire.

LUI. — Cela ne se peut; il y a des jours où il faut que je réfléchisse, c'est une maladie qu'il faut abandonner à son cours. Où en étais-je?

MOI. — A l'intimité bien établie entre le juif et le renégat.

LUI. — Alors la poire était mûre... Mais vous ne m'écoutez pas, à quoi rêvez-vous?

MOI. — Je rêve à l'inégalité de votre ton, tantôt haut, tantôt bas.

LUI. — Est-ce que le ton de l'homme vicieux peut être un?... Il arrive un soir chez son bon ami, l'air effaré, la voix entrecoupée, le visage pâle comme la mort, tremblant de tous ses membres. « Qu'avez-vous? — Nous sommes perdus. — Perdus! et comment? — Perdus! vous dis-je, perdus sans ressource. — Expliquez-vous. — Un moment, que je me remette de mon effroi. — Allons, remettez-vous, » lui dit le juif, au lieu de lui dire : Tu es un fieffé

fripon; je ne sais ce que tu as à m'apprendre, mais tu es un fieffé fripon, tu joues la terreur.

MOI. — Et pourquoi lui devrait-il parler ainsi?

LUI. — C'est qu'il était faux, et qu'il avait passé la mesure; cela est clair pour moi, et ne m'interrompez pas davantage. « Nous sommes perdus... perdus!... sans ressource!... » Est-ce que vous ne sentez pas l'affectation de ces *perdus* répétés? « Un traître nous a déférés à la Sainte Inquisition, vous comme juif, moi comme renégat, comme un infâme renégat... » Voyez comme le traître ne rougit pas de se servir d'expressions les plus odieuses. Il faut plus de courage qu'on ne pense pour s'appeler de son nom; vous ne savez pas ce qu'il en coûte pour en venir là.

MOI. — Non, certes. Mais cet infâme renégat...

LUI. — Est faux, mais c'est une fausseté bien adroite. Le juif s'effraye, il s'arrache la barbe, il voit les sbires à sa porte, il se voit affublé du *San-benito*, il voit son *auto-da-fé* préparé. « Mon ami, mon tendre ami, mon unique ami, quel parti prendre? — Quel parti? De se montrer, d'affecter la plus grande sécurité, de se conduire comme à l'ordinaire. La procédure de ce tribunal est secrète, mais lente; il faut user de ses délais pour tout vendre. J'irai louer, ou je ferai louer un bâtiment par

un tiers, oui par un tiers, ce sera le mieux; nous y déposerons votre fortune, car c'est à votre fortune principalement qu'ils en veulent; et nous irons, vous et moi, chercher sous un autre ciel la liberté de servir notre Dieu et de suivre en sûreté la loi d'Abraham et de notre conscience. Le point important, dans la circonstance périlleuse où nous nous trouvons, est de ne point faire d'imprudence... » Fait et dit. Le bâtiment est loué, et pourvu de vivres et de matelots; la fortune du juif est à bord; demain à la pointe du jour ils mettent à la voile, ils peuvent souper gaiement et dormir en sûreté, demain ils échappent à leurs persécuteurs. Pendant la nuit le renégat se lève, dépouille le juif de son portefeuille, de sa bourse et de ses bijoux, se rend à bord et le voilà parti. Et vous croyez que c'est là tout? bon! vous n'y êtes pas. Lorsqu'on me raconta cette histoire, moi je devinai ce que je vous ai tu pour essayer votre sagacité. Vous avez bien fait d'être un honnête homme, vous n'auriez été qu'un friponneau. Jusqu'ici le renégat n'est que cela, c'est un coquin méprisable à qui personne ne voudrait ressembler. Le sublime de la méchanceté, c'est d'avoir été lui-même le délateur de son bon ami l'israélite, dont la Sainte Inquisition s'empara à son réveil, et dont quelques jours après, on fit un beau feu de joie. Et

ce fut ainsi que le renégat devint tranquille possesseur de la fortune de ce descendant maudit de ceux qui ont crucifié Notre Seigneur.

MOI. — Je ne sais lequel des deux me fait le plus d'horreur, ou de la scélératesse de votre renégat, ou du ton dont vous en parlez.

LUI. — Et voilà ce que je vous disais : l'atrocité de l'action vous porte au delà du mépris, et c'est la raison de ma sincérité. J'ai voulu que vous connussiez jusqu'où j'excellais dans mon art, vous arracher l'aveu que j'étais au moins original dans mon avilissement, me placer dans votre tête sur la ligne des grands vauriens, et m'écrier ensuite : *Vivat Mascarillus Fourbum Imperator!* Allons, gai! monsieur le Philosophe, chorus! *Vivat Mascarillus Fourbum Imperator!*

(Et là-dessus il se mit à faire un chant en fugue tout à fait singulier; tantôt la mélodie était grave et pleine de majesté, tantôt légère et folâtre; dans un instant il imitait la basse, dans un autre une des parties du dessus, il m'indiquait de ses bras et de son cou allongé les endroits des tenues, et s'exécutait, se composait à lui-même un chant de triomphe, où l'on voyait qu'il s'entendait mieux en bonne musique qu'en bonnes mœurs.

Je ne savais, moi, si je devais rester ou fuir, rire

ou m'indigner; je restai, dans le dessein de tourner la conversation sur quelque sujet qui chassât de mon âme l'horreur dont elle était remplie. Je commençais à supporter avec peine la présence d'un homme qui discutait une action horrible, un exécrable forfait, comme un connaisseur en peinture ou en poésie examine les beautés d'un ouvrage de goût, ou comme un moraliste ou un historien relève et fait éclater les circonstances d'une action héroïque. Je devins sombre malgré moi; il s'en aperçut et me dit :)

— Qu'avez-vous ? Est-ce que vous vous trouvez mal ?

MOI. — Un peu, mais cela passera.

LUI. — Vous avez l'air soucieux d'un homme tracassé de quelque idée sombre.

MOI. — C'est cela...

(Après un moment de silence de sa part et de la mienne, pendant lequel il se promenait en sifflant et en chantant, pour le ramener à son talent je lui dis :) Que faites-vous, à présent ?

LUI. — Rien.

MOI. — Cela est très fatigant.

LUI. — J'étais déjà suffisamment bête; j'ai été entendre cette musique de Duni et de nos autres jeunes faiseurs, qui m'a achevé.

MOI. — Vous approuvez donc ce genre?

LUI. — Sans doute.

MOI. — Et vous trouvez de la beauté dans ces nouveaux chants?

LUI. — Si j'y en trouve! pardieu, je vous en réponds. Comme cela est déclamé! quelle vérité! quelle expression!

MOI. — Tout art d'imitation a son modèle dans la Nature. Quel est le modèle du musicien quand il fait un chant?

LUI. — Pourquoi ne pas prendre la chose de plus haut? Qu'est-ce qu'un chant?

MOI. — Je vous avouerai que cette question est au-dessus de mes forces. Voilà comme nous sommes tous : nous n'avons dans la mémoire que des mots que nous croyons entendre par l'usage fréquent et l'application même juste que nous en faisons, dans l'esprit que des notions vagues. Quand je prononce le mot chant, je n'ai pas des notions plus nettes que vous et la plupart de vos semblables, quand ils disent : réputation, blâme, honneur, vice, vertu, pudeur, décence, honte, ridicule.

LUI. — Le chant est une imitation, par les sons, d'une échelle inventée par l'art ou inspirée par la Nature, comme il vous plaira, ou par la voix ou par l'instrument, des bruits physiques ou des accents

de la passion, et vous voyez qu'en changeant la dedans les choses à changer, la définition conviendrait exactement à la peinture, à l'éloquence, à la sculpture et à la poésie. Maintenant, pour en venir à votre question, quel est le modèle du musicien ou du chant? C'est la déclamation, si le modèle est vivant et pensant; c'est le bruit, si le modèle est inanimé. Il faut considérer la déclamation comme une ligne et le chant comme une autre ligne qui serpenterait sur la première. Plus cette déclamation, type du chant, sera forte et vraie, plus le chant qui s'y conforme la coupera en un plus grand nombre de points, plus le chant sera vrai, et plus il sera beau; et c'est ce qu'ont très bien senti nos jeunes musiciens. Quand on entend : *Je suis un pauvre misérable,* on croit reconnaître la plainte d'un avare; s'il ne chantait pas, c'est sur les mêmes tons qu'il parlerait à la terre quand il lui confie son or, et qu'il lui dit : *O terre, reçois mon trésor.* Et cette petite fille qui sent palpiter son cœur, qui rougit, qui se trouble, et qui supplie monseigneur de la laisser partir, s'exprimerait-elle autrement? Il y a dans ces ouvrages toutes sortes de caractères, une variété infinie de déclamation : cela est sublime, c'est moi qui vous le dis. Allez, allez entendre le morceau où le jeune homme qui se sent mourir

s'écrie : *Mon cœur s'en va!* Écoutez le chant, écoutez la symphonie, et vous me direz après quelle différence il y a entre les vraies voix d'un moribond et le tour de ce chant ; vous verrez si la ligne de la mélodie ne coïncide pas tout entière avec la ligne de la déclamation. Je ne vous parle pas de la mesure, qui est encore une des conditions du chant ; je m'en tiens à l'expression, et il n'y a rien de plus évident que le passage suivant, que j'ai lu quelque part : *Musices seminarium accentus*, l'accent est la pépinière de la mélodie. Jugez de là de quelle difficulté et de quelle importance il est de savoir bien faire le récitatif. Il n'y a point de bel air dont on ne puisse faire un beau récitatif, et point de beau récitatif dont un habile homme ne puisse tirer un bel air. Je ne voudrais pas assurer que celui qui récite bien chantera bien ; mais je serais surpris que celui qui chante bien ne sût pas bien réciter. Et croyez tout ce que je vous dis là, car c'est le vrai.

MOI. — Je ne demanderais pas mieux que de vous en croire, si je n'étais arrêté par un petit inconvénient.

LUI. — Et cet inconvénient ?

MOI. — C'est que si cette musique est sublime, il faut que celle du divin Lulli, de Campra, de Destouches, de Mouret, et même, soit dit entre nous, celle du cher oncle, soit un peu plate.

LUI, s'approchant de mon oreille, me répondit : — Je ne voudrais pas être entendu, car il y a ici beaucoup de gens qui me connaissent : c'est qu'elle l'est aussi. Ce n'est pas que je me soucie du cher oncle, puisque cher il y a : c'est une pierre, il me verrait tirer la langue d'un pied qu'il ne me donnerait pas un verre d'eau. Mais il a beau faire, à l'octave, à la septième : *Hon, hon; hin, hin; tu, tu, tu, turelututu*, avec un charivari du diable; ceux qui commencent à s'y connaître, et qui ne prennent plus du tintamarre pour de la musique, ne s'accommoderont jamais de cela. On devrait défendre par une ordonnance de la Police à toute personne, de quelque qualité ou condition qu'elle fût, de faire chanter le *Stabat* de Pergolèse. Ce *Stabat*, il fallait le faire brûler par la main du bourreau! Ma foi, ces maudits bouffons, avec leur *Servante maîtresse*, leur *Tracollo*, nous en ont donné rudement dans le cul. Autrefois un *Tancrède*, une *Issé*, une *Europe galante*, *les Indes*, *Castor*, les *Talents lyriques*, allaient à quatre, cinq, six mois; on ne voyait pas la fin des représentations d'une *Armide*. A présent, tout cela vous tombe les uns sur les autres comme des capucins de cartes. Aussi Rebel et Francœur en jettent-ils feu et flamme. Ils disent que tout est perdu, qu'ils sont ruinés, et que si l'on tolère plus longtemps cette

canaille chantante de la Foire, la musique nationale est au diable, et que l'Académie royale du cul-de-sac n'a qu'à fermer boutique. Il y a bien quelque chose de vrai là dedans. Les vieilles perruques qui viennent là, depuis trente à quarante ans, tous les vendredis, au lieu de s'amuser comme ils ont fait par le passé, s'ennuient et bâillent sans trop savoir pourquoi; ils se le demandent et ne sauraient se répondre. Que ne s'adressent-ils à moi? La prédiction de Duni s'accomplira; et, du train que cela prend, je veux mourir si dans quatre à cinq ans, à dater du *Peintre amoureux de son modèle*, il y a un chat à fesser dans le célèbre impasse. Les bonnes gens! ils ont renoncé à leurs symphonies pour jouer des symphonies italiennes. Ils ont cru qu'ils feraient leurs oreilles à celle-ci, sans conséquence pour leur musique vocale; comme si la symphonie n'était pas au chant, à un peu de libertinage près inspiré par l'étendue de l'instrument et la mobilité des doigts, ce que le chant est à la déclamation réelle; comme si le violon n'était pas le singe du chanteur, qui deviendra un jour, lorsque le difficile prendra la place du beau, le singe du violon. Le premier qui joua Locatelli fut l'apôtre de la nouvelle musique. A d'autres, à d'autres! on nous accoutumera à l'imitation des accents de la passion ou des phénomènes de la

Nature par le chant et la voix, par l'instrument, car voilà toute l'étendue de l'objet de la musique; et nous conserverons notre goût pour les vols, les lances, les gloires, les triomphes, les victoires? Va-t'en voir s'ils viennent, Jean. Ils ont imaginé qu'ils pleureraient ou riraient à des scènes de tragédie ou de comédie musiquées; qu'on porterait à leurs oreilles les accents de la fureur, de la haine, de la jalousie, les vraies plaintes de l'amour, les ironies les plaisanteries du théâtre italien ou français, et qu'ils resteraient admirateurs de *Ragonde* et de *Platée*. Je t'en réponds, tarare, ponpon... Qu'ils éprouveraient sans cesse avec quelle facilité, quelle flexibilité, quelle mollesse l'harmonie, la prosodie, les ellipses, les inversions de la langue italienne se prêtaient à l'art, au mouvement, à l'expression, aux tours du chant et à la valeur mesurée des sons, et qu'ils continueraient d'ignorer combien la leur est roide, sourde, lourde, pesante, pédantesque et monotone. Eh! oui, oui; ils se sont persuadé qu'après avoir mêlé leurs larmes aux pleurs d'une mère qui se désole sur la mort de son fils, après avoir frémi de l'ordre d'un tyran qui ordonne un meurtre, ils ne s'ennuieraient pas de leur féerie, de leur insipide mythologie, de leurs petits madrigaux doucereux qui ne marquent pas moins le mauvais goût du

poète que la misère de l'art qui s'en accommode. Les bonnes gens! cela n'est pas et ne peut être; le vrai, le bon, le beau ont leurs droits : on les conteste, mais on finit par admirer. Ce qui n'est pas marqué à ce coin, on l'admire un temps, mais on finit par bâiller. Bâillez donc, messieurs, bâillez à votre aise, ne vous gênez pas. L'empire de la Nature et de ma Trinité, contre laquelle les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais, le vrai qui est le Père, et qui engendre le bon qui est le Fils, d'où procède le beau qui est le Saint-Esprit, s'établit tout doucement. Le dieu étranger se place humblement sur l'autel à côté de l'idole du pays; peu à peu il s'y affermit; un beau jour il pousse du coude son camarade, et patatras! voilà l'idole en bas. C'est comme cela qu'on dit que les Jésuites ont planté le christianisme à la Chine et aux Indes, et ces Jansénistes ont beau dire, cette méthode politique qui marche à son but sans bruit, sans effusion de sang, sans martyres, sans un toupet de cheveux arraché, me semble la meilleure.

MOI. — Il y a de la raison à peu près dans tout ce que vous venez de dire.

LUI. — De la raison! tant mieux. Je veux que le diable m'emporte si j'y tâche. Cela va comme je te pousse. Je suis comme les musiciens de l'impasse quand mon oncle parut. Si j'adresse, à la bonne

heure. C'est qu'un garçon charbonnier parlera toujours mieux de son métier que toute une académie et que tous les Duhamel du monde...

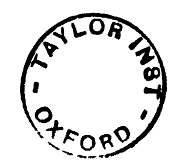
(Et puis le voilà qui se met à se promener, en murmurant dans son gosier quelques-uns des airs de *l'Isle des fous*, du *Peintre amoureux de son modèle*, du *Maréchal-ferrant*, de *la Plaideuse*; et de temps en temps il s'écriait, en levant les mains et les yeux au ciel :) Si cela est beau, mordieu! si cela est beau! Comment peut-on porter à sa tête une paire d'oreilles, et se faire une pareille question? (Il commençait à entrer en passion et à chanter tout bas, il élevait le ton à mesure qu'il se passionnait davantage; vinrent ensuite les gestes, les grimaces du visage et les contorsions du corps; et je dis : Bon! voilà la tête qui se perd, et quelque scène nouvelle qui se prépare... En effet, il part d'un éclat de voix : *Je suis un pauvre misérable... Monseigneur, monseigneur, laissez-moi partir... O terre, reçois mon or, conserve bien mon trésor, mon âme, mon âme, ma vie! O terre!... Le voilà le petit ami, le voilà le petit ami!... Aspettare e non venire... A Zerbina penserete... Sempre in contrasti con te si stà...* Il entassait et brouillait ensemble trente airs italiens, français, tragiques, comiques, de toutes sortes de caractères. Tantôt avec une voix de basse-taille il descendait





Sᵗ Elme Gautier. A. Quantin Imp. Edit.

jusqu'aux enfers, tantôt, s'égosillant et contrefaisant le fausset, il déchirait le haut des airs; imitant, de la démarche, du maintien, du geste, les différents personnages chantants; successivement furieux, radouci, impérieux, ricaneur. Ici c'est une jeune fille qui pleure, et il en rend toute la minauderie; là il est prêtre, il est roi, il est tyran, il menace, il commande, il s'emporte; il est esclave, il obéit; il s'apaise, il se désole, il se plaint, il rit; jamais hors de ton, de mesure, du sens des paroles et du caractère de l'air. Tous les pousse-bois avaient quitté leurs échiquiers et s'étaient rassemblés autour de lui; les fenêtres du café étaient occupées en dehors par les passants qui s'étaient arrêtés au bruit. On faisait des éclats de rire à entr'ouvrir le plafond. Lui n'apercevait rien; il continuait, saisi d'une aliénation d'esprit, d'un enthousiasme si voisin de la folie, qu'il est incertain qu'il en revienne, s'il ne faudra pas le jeter dans un fiacre et le mener droit aux Petites-Maisons. En chantant un lambeau des *Lamentations* de Jomelli, il répétait avec une précision, une vérité et une chaleur incroyables les plus beaux endroits de chaque morceau : ce beau récitatif obligé où le Prophète peint la désolation de Jérusalem, il l'arrosa d'un torrent de larmes qui en arrachèrent de tous les yeux. Tout y était, et la délicatesse du



chant, et la force de l'expression, et la douleur. Il insistait sur les endroits où le musicien s'était particulièrement montré un grand maître. S'il quittait la partie du chant, c'était pour prendre celle des instruments, qu'il laissait subitement pour revenir à la voix, entrelaçant l'une à l'autre de manière à conserver les liaisons et l'unité du tout, s'emparant de nos âmes, et les tenant suspendues dans la situation la plus singulière que j'aie jamais éprouvée. Admirais-je? oui, j'admirais. Étais-je touché de pitié? j'étais touché de pitié; mais une teinte de ridicule était fondue dans ces sentiments, et les dénaturait.

Mais vous vous seriez échappé en éclats de rire à la manière dont il contrefaisait les différents instruments; avec des joues renflées et bouffies et un son rauque et sombre, il rendait les cors et les bassons; il prenait un son éclatant et nasillard pour les hautbois, précipitant sa voix avec une rapidité incroyable pour les instruments à cordes dont il cherchait les sons les plus approchés; il sifflait les petites flûtes, il roucoulait les traversières, criant, chantant, se démenant comme un forcené, faisant à lui seul les danseurs, les danseuses, les chanteurs, les chanteuses, tout un orchestre, tout un théâtre lyrique, et se divisant en vingt rôles divers; courant, s'arrêtant avec l'air d'un énergumène, étincelant des yeux, écumant de

la bouche. Il faisait une chaleur à périr, et la sueur qui suivait les plis de son front et la longueur de ses joues se mêlait à la poudre de ses cheveux, ruisselait et sillonnait le haut de son habit. Que ne lui vis-je pas faire? Il pleurait, il riait, il soupirait, il regardait, ou attendri, ou tranquille, ou furieux : c'était une femme qui se pâme de douleur, c'était un malheureux livré à tout son désespoir; un temple qui s'élève; des oiseaux qui se taisent au soleil couchant; des eaux ou qui murmurent dans un lieu solitaire et frais, ou qui descendent en torrent du haut des montagnes; un orage, une tempête, la plainte de ceux qui vont périr, mêlée au sifflement des vents, au fracas du tonnerre; c'était la nuit avec ses ténèbres, c'était l'ombre et le silence, car le silence même se peint par des sons. Sa tête était tout à fait perdue. Épuisé de fatigue, tel qu'un homme qui sort d'un profond sommeil ou d'une longue distraction, il resta immobile, stupide, étonné; il tournait ses regards autour de lui comme un homme égaré qui cherche à reconnaître le lieu où il se trouve; il attendait le retour de ses forces et de ses esprits; il essuyait machinalement son visage. Semblable à celui qui verrait à son réveil son lit environné d'un grand nombre de personnes dans un entier oubli ou dans une profonde ignorance de

ce qu'il a fait, il s'écria dans le premier moment :) Eh bien! messieurs, qu'est-ce qu'il y a? D'où viennent vos ris et votre surprise? qu'est-ce qu'il y a?... (Ensuite il ajouta :) Voilà ce qu'on doit appeler de la musique et un musicien! Cependant, messieurs, il ne faut pas mépriser certains airs de Lulli. Qu'on fasse mieux la scène *J'attendrai* sans changer les paroles, j'en défie. Il ne faut pas mépriser quelques endroits de Campra, les airs de violon de mon oncle, ses gavottes, ses entrées de soldats, de prêtres, de sacrificateurs : *Pâles flambeaux, Jour plus affreux que les ténèbres.... Dieux du Tartare, dieux de l'oubli...* (Là il enflait sa voix, il soutenait ses sons; les voisins se mettaient aux fenêtres, nous mettions nos doigts dans nos oreilles. Il ajoutait :) C'est qu'ici il faut des poumons, un grand organe, un volume d'air. Mais, avant peu, serviteur à l'Assomption! le Carême et les Rois sont passés. Ils ne savent pas encore ce qu'il faut mettre en musique, ni par conséquent ce qui convient au musicien. La poésie lyrique est encore à naître ; mais ils y viendront à force d'entendre Pergolèse, le Saxon, Terradeglias, Traetta et les autres; à force de lire le Métastase, il faudra bien qu'ils y viennent.

MOI. — Quoi donc! est-ce que Quinault, la Motte, Fontenelle n'y ont rien entendu?

LUI. — Non, pour le nouveau style. Il n'y a pas six vers de suite, dans tous leurs charmants poëmes, qu'on puisse musiquer. Ce sont des sentences ingénieuses, des madrigaux légers, tendres et délicats. Mais pour savoir combien cela est vide de ressources pour notre art, le plus violent de tous sans en excepter celui de Démosthènes, faites-vous réciter ces morceaux : ils vous paraîtront froids, languissants, monotones. C'est qu'il n'y a rien là qui puisse servir de modèle au chant; j'aimerais autant avoir à musiquer les Maximes de la Rochefoucauld ou les Pensées de Pascal. C'est au cri animal de la passion à dicter la ligne qui nous convient; il faut que ses expressions soient pressées les unes sur les autres; il faut que la phrase soit courte, que le sens en soit coupé, suspendu; que le musicien puisse disposer du tout et de chacune de ses parties, en omettre un mot ou le répéter, y en ajouter un qui lui manque, la tourner et retourner comme un polype, sans la détruire; ce qui rend la poésie lyrique française beaucoup plus difficile que dans les langues à inversions, qui présentent d'elles-mêmes tous ces avantages... *Barbare, cruel, plonge ton poignard dans mon sein; me voilà prête à recevoir le coup fatal; frappe, ose... Ah! je languis, je meurs... un feu secret s'allume dans mes sens... Cruel Amour, que veux-tu de moi?*

Laisse-moi la douce paix dont j'ai joui... rends-moi la raison... Il faut que les passions soient fortes; la tendresse du musicien et du poète lyrique doit être extrême; l'air est presque toujours la péroraison de la scène. Il nous faut des exclamations, des interjections, des suspensions, des interruptions, des affirmations, des négations; nous appelons, nous invoquons, nous crions, nous gémissons, nous pleurons, nous rions franchement. Point d'esprit, point d'épigrammes, point de ces jolies pensées; cela est trop loin de la simple nature. Et n'allez pas croire que le jeu des acteurs de théâtre et leur déclamation puissent nous servir de modèle. Fi donc! il nous le faut plus énergique, moins maniéré, plus vrai; les discours simples, les voix communes de la passion nous sont d'autant plus nécessaires que la langue sera plus monotone, aura moin d'accent; le cri animal ou de l'homme passionné leur en donne.

(Tandis qu'il me parlait ainsi, la foule qui nous environnait, ou n'entendant rien, ou prenant peu d'intérêt à ce qu'il disait, parce qu'en général l'enfant comme l'homme, et l'homme comme l'enfant, aime mieux s'amuser que s'instruire, s'était retirée; chacun était à son jeu, et nous étions restés seuls dans notre coin. Assis sur une banquette, la tête appuyée contre le mur, les bras pendants, les yeux

à demi fermés, il me dit :) — Je ne sais ce que j'ai : quand je suis venu ici, j'étais frais et dispos, et me voilà roué, brisé, comme si j'avais fait dix lieues; cela m'a pris subitement.

MOI. — Voulez-vous vous rafraîchir ?

LUI. — Volontiers. Je me sens enroué, les forces me manquent, et je souffre un peu de la poitrine. Cela m'arrive presque tous les jours comme cela, sans que je sache pourquoi.

MOI. — Que voulez-vous?

LUI. — Ce qui vous plaira ; je ne suis pas difficile : l'indigence m'a appris à m'accommoder de tout.

(On nous servit de la bière, de la limonade ; il en remplit un grand verre qu'il vide deux ou trois fois; puis, comme un homme ranimé, il tousse fortement, il se démène, il reprend :)

— Mais à votre avis, Seigneur Philosophe, n'est-ce pas une bizarrerie bien étrange qu'un étranger, un Italien, un Duni, vienne nous apprendre à donner de l'accent à notre musique, à assujettir notre chant à tous les mouvements, à toutes les mesures, à tous les intervalles, à toutes les déclamations, sans blesser la prosodie? Ce n'était pas pourtant la mer à boire. Quiconque avait écouté un gueux lui demander l'aumône dans la rue, un homme dans le transport de

la colère, une femme jalouse et furieuse, un amant désespéré, un flatteur, oui, un flatteur, radoucissant son ton, traînant ses syllabes d'une voix mielleuse, en un mot une passion, n'importe laquelle, pourvu que par son énergie elle méritât de servir de modèle au musicien, aurait dû s'apercevoir de deux choses : l'une, que les syllabes longues ou brèves n'ont aucune durée fixe, pas même de rapport déterminé entre leurs durées ; que la passion dispose de la prosodie presque comme il lui plaît, qu'elle exécute les plus grands intervalles, et que celui qui s'écrie dans le fort de sa douleur : Ah ! malheureux que je suis ! monte la syllabe d'exclamation au ton le plus élevé et le plus aigu, et descend les autres aux tons les plus graves et les plus bas, faisant l'octave ou même un plus grand intervalle, et donnant à chaque son la quantité qui convient au tour de la mélodie, sans que l'oreille soit offensée, sans que ni la syllabe longue ni la syllabe brève aient conservé la longueur ou la brièveté du discours tranquille. Quel chemin nous avons fait depuis le temps où nous citions la parenthèse d'Armide : *le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être*, l'*Obéissons sans balancer*, des *Indes galantes*, comme des prodiges de déclamation musicale ! A présent ces prodiges-là me font hausser les épaules de pitié. Du train dont l'Art

s'avance, je ne sais où il aboutira. En attendant, buvons un coup.

(Il en but deux, trois, sans savoir ce qu'il faisait. Il allait se noyer comme il s'était épuisé, sans s'en apercevoir, si je n'avais déplacé la bouteille qu'il cherchait de distraction. Alors je lui dis :)

— Comment se fait-il qu'avec un tact aussi fin, une si grande sensibilité pour les beautés de l'art musical, vous soyez aussi aveugle sur les belles choses en morale, aussi insensible aux charmes de la vertu?

LUI. — C'est apparemment qu'il y a pour les unes un sens que je n'ai pas, une fibre qui ne m'a point été donnée, une fibre lâche qu'on a beau pincer et qui ne vibre pas; ou peut-être que j'ai toujours vécu avec de bons musiciens et de méchantes gens, d'où il est arrivé que mon oreille est devenue très fine et que mon cœur est devenu sourd. Et puis c'est qu'il y avait quelque chose de race : le sang de mon père et le sang de mon oncle est le même sang; mon sang est le même que celui de mon père : la molécule paternelle était dure et obtuse, et cette maudite molécule première s'est assimilé tout le reste.

MOI. — Aimez-vous votre enfant?

LUI. — Si je l'aime, le petit sauvage! j'en suis fou.

MOI. — Est-ce que vous ne vous occuperez pas sérieusement d'arrêter en lui l'effet de la maudite molécule paternelle?

LUI. — J'y travaillerais, je crois, bien inutilement. S'il est destiné à devenir un homme de bien, je n'y nuirai pas; mais si la molécule voulait qu'il fût un vaurien comme son père, les peines que j'aurais prises pour en faire un homme honnête lui seraient très nuisibles. L'éducation croisant sans cesse la pente de la molécule, il serait tiré comme par deux forces contraires, et marcherait tout de guingois dans le chemin de la vie, comme j'en vois une infinité, également gauches dans le bien et dans le mal. C'est ce que nous appelons des espèces, de toutes les épithètes la plus redoutable, parce qu'elle marque la médiocrité et le dernier degré du mépris. Un grand vaurien est un grand vaurien, mais n'est point une espèce. Avant que la molécule paternelle n'eût repris le dessus, et ne l'eût amené à la parfaite abjection où j'en suis, il lui faudrait un temps infini; il perdrait ses plus belles années. Je n'y fais rien à présent, je le laisse venir, je l'examine. Il est déjà gourmand, patelin, filou, paresseux, menteur; je crains bien qu'il ne chasse de race.

MOI. — Et vous en ferez un musicien, afin qu'il ne manque rien à la ressemblance?

LUI. — Un musicien! un musicien! Quelquefois je le regarde en grinçant les dents, et je dis : Si tu devais jamais savoir une note, je crois que je te tordrais le cou.

MOI. — Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

LUI. — Cela ne mène à rien.

MOI. — Cela mène à tout.

LUI. — Oui, quand on excelle; mais qui est-ce qui peut se promettre de son enfant qu'il excellera? Il y a dix mille à parier contre un qu'il ne sera qu'un misérable racleur de cordes comme moi. Savez-vous qu'il serait peut-être plus aisé de trouver un enfant propre à gouverner un royaume, à faire un grand roi, qu'un grand violon?

MOI. — Il me semble que les talents agréables, même médiocres, chez un peuple sans mœurs, perdu de débauche et de luxe, avancent rapidement un homme dans le chemin de la fortune. Moi qui vous parle, j'ai entendu la conversation qui suit entre une espèce de protecteur et une espèce de protégé. Celui-ci avait été adressé au premier comme à un homme obligeant qui pourrait le servir. « Monsieur, que savez-vous? — Je sais passablement les Mathématiques. — Eh bien, montrez les Mathématiques; après vous être crotté dix à douze ans sur le pavé de Paris, vous aurez trois à quatre cents livres de

rente. — J'ai étudié les lois et je suis versé dans le Droit. — Si Puffendorf et Grotius revenaient au monde, ils mourraient de faim contre une borne. — Je sais très bien l'histoire et la géographie. — S'il y avait des parents qui eussent à cœur la bonne éducation de leurs enfants, votre fortune serait faite, mais il n'y en a point. — Je suis assez bon musicien. — Eh! que ne disiez-vous cela d'abord? Et pour vous faire voir le parti qu'on peut tirer de ce dernier talent, j'ai une fille : venez tous les jours, depuis sept heures et demie du soir jusqu'à neuf, vous lui donnerez leçon, et je vous donnerai vingt-cinq louis par an; vous déjeunerez, dînerez, goûterez, souperez avec nous; le reste de votre journée vous appartiendra; vous en disposerez à votre profit. »

LUI. — Et cet homme, qu'est-il devenu?

MOI. — S'il eût été sage, il eût fait fortune, la seule chose qu'il paraît que vous ayez en vue.

LUI. — Sans doute. De l'or, de l'or; l'or est tout, et le reste, sans or, n'est rien. Aussi, au lieu de lui farcir la tête de belles maximes qu'il faudrait qu'il oubliât, sous peine de n'être qu'un gueux, lorsque je possède un louis, ce qui ne m'arrive pas souvent, je me plante devant lui, je tire le louis de ma poche, je le lui montre avec admiration, je lève les yeux au ciel, je baise le louis devant lui; et, pour lui

faire entendre mieux encore l'importance de la pièce sacrée, je lui bégaye de la voix, je lui désigne du doigt tout ce qu'on en peut acquérir : un beau fourreau, un beau toquet, un bon biscuit; ensuite je mets le louis dans ma poche, je me promène avec fierté, je relève la basque de ma veste, je frappe de la main sur mon gousset; et c'est ainsi que je lui fais concevoir que c'est du louis qui est là que naît l'assurance qu'il me voit.

MOI. — On ne peut rien de mieux; mais s'il arrivait que, profondément pénétré de la valeur du louis, un jour...

LUI. — Je vous entends. Il faut fermer les yeux là-dessus, il n'y a point de principe de morale qui n'ait son inconvénient. Au pis aller, c'est un mauvais quart d'heure et tout est fini.

MOI. — Même d'après des vues si courageuses et si sages, je persiste à croire qu'il serait bon d'en faire un musicien. Je ne connais pas de moyen d'approcher plus rapidement des grands, de servir leurs vices et de mettre à profit les siens.

LUI. — Il est vrai; mais j'ai des projets d'un succès plus prompt et plus sûr. Ah! si c'était aussi bien une fille! Mais, comme on ne fait pas ce qu'on veut, il faut prendre ce qui vient, en tirer le meilleur parti, et pour cela ne pas donner bêtement,

comme la plupart des pères qui ne feraient rien de pis quand ils auraient médité le malheur de leurs enfants, l'éducation de Lacédémone à un enfant destiné à vivre à Paris. Si elle est mauvaise, c'est la faute des mœurs de ma nation, et non la mienne; en répondra qui pourra. Je veux que mon fils soit heureux, ou, ce qui revient au même, honoré, riche et puissant. Je connais un peu les voies les plus faciles d'arriver à ce but, et je les lui enseignerai de bonne heure. Si vous me blâmez, vous autres sages, la multitude et le succès m'absoudront. Il aura de l'or, c'est moi qui vous le dis. S'il en a beaucoup, rien ne lui manquera, pas même votre estime et votre respect.

MOI. — Vous pourriez vous tromper.

LUI. — Ou il s'en passera, comme bien d'autres...

(Il y avait dans tout cela beaucoup de ces choses qu'on pense, d'après lesquelles on se conduit, mais qu'on ne dit pas. Voilà, en vérité, la différence la plus marquée entre mon homme et la plupart de nos entours : il avouait les vices qu'il avait, que les autres ont; mais il n'était pas hypocrite. Il n'était ni plus ni moins abominable qu'eux; il était seulement plus franc et plus conséquent, et quelquefois profond dans sa dépravation. Je tremblais de ce que son enfant deviendrait sous un pareil maître. Il est

certain que, d'après des idées d'institution aussi strictement calquées sur nos mœurs, il devait aller loin, à moins qu'il ne fût prématurément arrêté en chemin.)

LUI. — Oh! ne craignez rien : le point important, le point difficile auquel un bon père doit s'attacher, ce n'est pas de donner à son enfant des vices qui l'enrichissent, des ridicules qui le rendent précieux aux grands : tout le monde le fait, sinon de système comme moi, au moins d'exemple et de leçon; mais de lui marquer la juste mesure, l'art d'esquiver à la honte, au déshonneur et aux lois. Ce sont des dissonances dans l'harmonie sociale qu'il faut savoir placer, préparer et sauver. Rien de si plat qu'une suite d'accords parfaits; il faut quelque chose qui pique, qui sépare le faisceau et qui en éparpille les rayons.

MOI. — Fort bien; par cette comparaison vous me ramenez des mœurs à la musique, dont je m'étais écarté malgré moi, et je vous en remercie; car, à ne vous rien celer, je vous aime mieux musicien que moraliste.

LUI. — Je suis pourtant bien subalterne en musique, et bien supérieur en morale.

MOI. — J'en doute; mais quand cela serait, je suis un bon homme, et vos principes ne sont pas les miens.

LUI. — Tant pis pour vous. Ah! si j'avais vos talents!

MOI. — Laissons mes talents, et revenons aux vôtres.

LUI. — Si je savais m'énoncer comme vous!... Mais j'ai un diable de ramage saugrenu, moitié des gens du monde et de lettres, moitié de la halle.

MOI. — Je parle mal; je ne sais que dire la vérité, et cela ne prend pas toujours, comme vous savez.

LUI. — Mais ce n'est pas pour dire la vérité; au contraire, c'est pour bien dire le mensonge que j'ambitionne votre talent. Si je savais écrire, fagoter un livre, tourner une épître dédicatoire, bien enivrer un sot de son mérite, m'insinuer auprès des femmes!...

MOI. — Et tout cela vous le savez mille fois mieux que moi; je ne serais pas même digne d'être votre écolier.

LUI. — Combien de grandes qualités perdues, et dont vous ignorez le prix!

MOI. — Je recueille tout celui que j'y mets.

LUI. — Si cela était, vous n'auriez pas cet habit grossier, cette veste d'étamine, ces bas de laine, ces souliers épais et cette antique perruque.

MOI. — D'accord; il faut être bien maladroit quand on n'est pas riche, et que l'on se permet tout

pour le devenir ; mais c'est qu'il y a des gens comme moi qui ne regardent pas la richesse comme la chose du monde la plus précieuse : gens bizarres.

LUI. — Très bizarres. On ne naît point avec cette tournure d'esprit-là ; on se la donne, car elle n'est pas dans la nature...

MOI. — De l'homme?

LUI. — De l'homme : tout ce qui vit, sans l'en excepter, cherche son bien-être aux dépens de qui il appartiendra ; et je suis sûr que si je laissais venir le petit sauvage sans lui parler de rien, il voudrait être richement vêtu, splendidement nourri, chéri des hommes, aimé des femmes, et rassembler sur lui tous les bonheurs de la vie.

MOI. — Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute son imbécillité, et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau la violence des passions de l'homme de trente ans, il tordrait le cou à son père et coucherait avec sa mère.

LUI. — Cela prouve la nécessité d'une bonne éducation. Et qui est-ce qui la conteste? Et qu'est-ce qu'une bonne éducation, sinon celle qui conduit à toutes sortes de jouissances sans péril et sans inconvénient?

MOI. — Peu s'en faut que je ne sois de votre avis; mais gardons-nous de nous expliquer.

LUI. — Pourquoi?

MOI. — C'est que je crains que nous ne soyons d'accord qu'en apparence, et que si nous entrons une fois dans la discussion des périls et des inconvénients à éviter, nous ne nous entendions plus.

LUI. — Et qu'est-ce que cela fait?

MOI. — Laissons cela, vous dis-je; ce que je sais là-dessus, je ne vous l'apprendrais pas; et vous m'instruirez plus aisément de ce que j'ignore et que vous savez en musique. Cher Rameau, parlons musique, et dites-moi comment il est arrivé qu'avec la facilité de sentir, de retenir et de rendre les plus beaux endroits des grands maîtres, avec l'enthousiasme qu'ils vous inspirent et que vous transmettez aux autres, vous n'ayez rien fait qui vaille...

(Au lieu de me répondre, il se mit à hocher de la tête, et levant le doigt au ciel, il s'écria :) Et l'astre! l'astre! Quand la nature fit Leo, Vinci, Pergolèse, Duni, elle sourit; elle prit un air imposant et grave en formant mon cher oncle Rameau qu'on aura appelé pendant une dizaine d'années le grand Rameau, et dont bientôt on ne parlera plus. Quand elle fagota son neveu, elle fit la gri-

mace, et puis la grimace, et puis la grimace encore... (Et en disant ces mots il faisait toutes sortes de grimaces du visage : c'était le mépris, le dédain, l'ironie; et semblait pétrir entre ses doigts un morceau de pâte, et sourit aux formes ridicules qu'il lui donnait; cela fait, il jeta la pagode hétéroclite loin de lui et il dit :) C'est ainsi qu'elle me fit, et qu'elle me jeta à côté d'autres pagodes, les unes à gros ventres ratatinés, à cous courts, à gros yeux hors de la tête, apoplectiques; d'autres à cous obliques; il y en avait de sèches, à l'œil vif, au nez crochu. Toutes se mirent à crever de rire en me voyant; et moi de mettre mes deux poings sur mes côtés et de crever de rire en les voyant, car les sots et les fous s'amusent les uns des autres; ils se cherchent, ils s'attirent. Si en arrivant là je n'avais pas trouvé tout fait le proverbe qui dit que *l'argent des sots est le patrimoine des gens d'esprit,* on me le devrait. Je sentis que Nature avait mis ma légitime dans la bourse des pagodes, et j'inventai mille moyens de m'en ressaisir.

MOI. — Je sais ces moyens, vous m'en avez parlé, et je les ai fort admirés; mais, entre tant de ressources, pourquoi n'avoir pas tenté celle d'un bel ouvrage?

LUI. — Ce propos est celui d'un homme du

monde à l'abbé Le Blanc. L'abbé disait : « La marquise de Pompadour me prend sur la main, me porte jusque sur le seuil de l'Académie; là elle retire sa main, je tombe, et je me casse les deux jambes. » L'homme du monde lui répondait : « Eh bien! l'abbé, il faut se relever, et enfoncer la porte d'un coup de tête. » L'abbé lui répliquait : « C'est ce que j'ai tenté; et savez-vous ce qui m'en est revenu? une bosse au front... »

(Après cette historiette, mon homme se mit à marcher la tête baissée, l'air pensif et abattu; il soupirait, il pleurait, se désolait, levait au ciel les mains et les yeux, se frappait la tête du poing à se briser le front ou les doigts, et il ajoutait :) Il me semble qu'il y a pourtant là quelque chose; mais j'ai beau frapper, secouer, il n'en sort rien... (Puis il recommençait à secouer la tête et à se frapper le front de plus belle, et il disait :) Ou il n'y a personne, ou on ne veut pas répondre.

(Un instant après, il prenait un air fier, il relevait sa tête, il s'appliquait la main droite sur le cœur, il marchait, et disait :) Je sens, oui, je sens... (Il contrefaisait l'homme qui s'irrite, qui s'indigne, qui s'attendrit, qui commande, qui supplie, et prononçait sans préparation des discours de colère, de commisération, de haine, d'amour; il esquissait les

caractères des passions avec une finesse et une vérité surprenantes; puis il ajoutait:) C'est cela, je crois? voilà que cela vient; voilà ce que c'est que de trouver un accoucheur qui sait irriter, précipiter les douleurs, et faire sortir l'enfant. Seul, je prends la plume, je veux écrire; je me ronge les ongles, je m'use le front : serviteur, bonsoir, le dieu est absent! Je m'étais persuadé que j'avais du génie; au bout de ma ligne, je lis que je suis un sot, un sot, un sot. Mais le moyen de sentir, de s'élever, de penser, de peindre fortement, en fréquentant avec des gens tels que ceux qu'il faut voir pour vivre; au milieu des propos qu'on tient et de ceux qu'on entend, et de ce commérage: *Aujourd'hui le boulevard était charmant. Avez-vous entendu la petite Marmotte? elle joue à ravir. M. un tel avait le plus bel attelage gris pommelé qu'il soit possible d'imaginer. La belle madame celle-ci commence à passer; est-ce qu'à l'âge de quarante-cinq ans on porte une coiffure comme celle-là? La jeune une telle est couverte de diamants qui ne lui coûtent guère. — Vous voulez dire qui lui coûtent... cher? — Mais non. — Où l'avez-vous vue? — A l'*Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé. *La scène du désespoir a été jouée comme elle ne l'avait pas encore été. Le Polichinelle de la foire a du gosier, mais point de finesse, point*

d'âme. Madame une telle est accouchée de deux enfants à la fois; chaque père aura le sien... Et vous croyez que cela dit, redit et entendu tous les jours échauffe et conduit aux grandes choses?

MOI. — Non ; il vaudrait mieux se renfermer dans son grenier, boire de l'eau, manger du pain sec, et se chercher soi-même.

LUI. — Peut-être; mais je n'en ai pas le courage. Et puis sacrifier son bonheur à un succès incertain! Et le nom que je porte donc? Rameau! s'appeler Rameau, cela est gênant. Il n'en est pas des talents comme de la noblesse, qui se transmet, et dont l'illustration s'accroît en passant du grand-père au père, du père au fils, du fils à son petit-fils, sans que l'aïeul impose quelque mérite à son descendant; la vieille souche se ramifie en une énorme tige de sots, mais qu'importe? Il n'en est pas ainsi du talent. Pour n'obtenir que la renommée de son père, il faut être plus habile que lui; il faut avoir hérité de sa fibre... La fibre m'a manqué, mais le poignet s'est dégourdi; l'archet marche, et le pot bout : si ce n'est pas de la gloire, c'est du bouillon.

MOI. — A votre place, je ne me le tiendrais pas pour dit, j'essayerais.

LUI. — Et vous croyez que je n'ai pas essayé? Je n'avais pas quinze ans, lorsque je me dis pour

la première fois : Qu'as-tu, Rameau? Tu rêves, et à quoi rêves-tu? Que tu voudrais bien avoir fait ou faire quelque chose qui excitât l'admiration de l'univers... Eh oui, il n'y a qu'à souffler et remuer les doigts, il n'y a qu'à ourler le bec et ce sera une cane. Dans un âge plus avancé, j'ai répété le propos de mon enfance; aujourd'hui je le répète encore, et je reste autour de la statue de Memnon.

MOI. — Que voulez-vous dire avec votre statue de Memnon?

LUI. — Cela s'entend, ce me semble. Autour de la statue de Memnon, il y en avait une infinité d'autres, également frappées des rayons du soleil; mais la sienne était la seule qui résonnât. Un poète, c'est Voltaire, et puis qui encore? Voltaire; et le troisième? Voltaire; et le quatrième? Voltaire. Un musicien, c'est Rinaldo da Capua; c'est Hasse; c'est Pergolèse; c'est Alberti; c'est Tartini; c'est Locatelli; c'est Terradeglias; c'est mon oncle; c'est ce petit Duni, qui n'a ni mine, ni figure, mais qui sent, mordieu! qui a du chant et de l'expression. Le reste, auprès de ce petit nombre de Memnons, autant de paires d'oreilles fichées au bout d'un bâton : aussi sommes-nous gueux, si gueux, que c'est une bénédiction. Ah! monsieur le Philosophe, la misère est une terrible chose. Je la vois accroupie

la bouche béante, pour recevoir quelques gouttes d'eau glacée qui s'échappent du tonneau des Danaïdes. Je ne sais si elle aiguise l'esprit du philosophe, mais elle refroidit diablement la tête du poète; on ne chante pas bien sous ce tonneau. Trop heureux encore celui qui peut s'y placer! J'y étais, et je n'ai pas su m'y tenir. J'avais déjà fait cette sottise une fois, J'ai voyagé en Bohême, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Flandre, au diable au vert!

MOI. — Sous le tonneau percé?

LUI. — Sous le tonneau percé. C'était un juif opulent et dissipateur, qui aimait la musique et mes folies. Je musiquais comme il plaît à Dieu, je faisais le fou : je ne manquais de rien. Mon juif était un homme qui savait sa loi, et qui l'observait roide comme une barre, quelquefois avec l'ami, toujours avec l'étranger. Il se fit une mauvaise affaire qu'il faut que je vous raconte, car elle est plaisante.

Il y avait à Utrecht une courtisane charmante. Il fut tenté de la chrétienne; il lui dépêcha un grison, avec une lettre de change assez forte. La bizarre créature rejeta son offre. Le juif en fut désespéré. Le grison lui dit : « Pourquoi vous affliger ainsi? si vous voulez coucher avec une jolie femme, rien n'est plus aisé, et même de coucher avec une plus jolie que celle que vous poursuivez : c'est la

mienne, que je vous céderai au même prix. » Fait et dit ; le grison garde la lettre de change, et mon juif couche avec la femme du grison. L'échéance de la lettre de change arrive ; le juif la laisse protester, et s'inscrit en faux. Procès. Le juif disait : Jamais cet homme n'osera dire à quel prix il possède ma lettre, et je ne la payerai pas. A l'audience il interpelle le grison. « Cette lettre de change, de qui la tenez-vous ? — De vous. — Est-ce pour de l'argent prêté ? — Non. — Est-ce pour fourniture de marchandises ? — Non. — Est-ce pour services rendus ? — Non ; mais il ne s'agit point de cela : j'en suis possesseur, vous l'avez signée, et vous l'acquitterez. — Je ne l'ai point signée. — Je suis donc un faussaire ? — Vous ou un autre dont vous êtes l'agent. — Je suis un lâche, comme vous êtes un coquin. Croyez-moi, ne me poussez pas à bout, je dirai tout ; je me déshonorerai, mais je vous perdrai... » Le juif ne tint compte de la menace, et le grison révéla toute l'affaire à la séance qui suivit. Ils furent blâmés tous les deux, et le juif condamné à payer la lettre de change, dont la valeur fut appliquée au soulagement des pauvres. Alors je me séparai de lui ; je revins ici.

Quoi faire ? car il fallait périr de misère, ou faire quelque chose. Il me passa toutes sortes de projets

par la tête. Un jour, je partais le lendemain pour me jeter dans une troupe de province, également bon ou mauvais pour le théâtre ou pour l'orchestre. Le lendemain, je songeais à me faire peindre un de ces tableaux attachés à une perche qu'on plante dans un carrefour, et où j'aurais crié à tue-tête : « Voilà la ville où il est né, et le voilà qui prend congé de son père l'apothicaire; le voilà qui arrive dans la capitale, cherchant la demeure de son oncle. Le voilà aux genoux de son oncle, qui le chasse. Le voilà avec un juif, etc., etc. » Le jour suivant, je me levais bien résolu de m'associer aux chanteurs des rues. Ce n'est pas ce que j'aurais fait de plus mal; nous serions allés concerter sous les fenêtres de mon cher oncle, qui en serait crevé de rage. Je pris un autre parti...

(Là, il s'arrêta, passant successivement de l'attitude d'un homme qui tient un violon, serrant des cordes à tour de bras, à celle d'un pauvre diable exténué de fatigue, à qui les forces manquent, à qui les jambes flageolent, prêt à expirer, si on ne lui jette un morceau de pain; il désignait son extrême besoin par le geste d'un doigt dirigé vers sa bouche entr'ouverte; puis il ajouta :) Cela s'entend. On me jetait le lopin; nous nous le disputions à trois ou quatre affamés que nous étions... Et puis pensez

grandement, faites de belles choses au milieu d'une pareille détresse!

MOI. — Cela est difficile.

LUI. — De cascade en cascade, j'étais tombé là; j'y étais comme un coq en pâte. J'en suis sorti. Il faudra derechef scier le boyau, et revenir au geste du doigt vers la bouche béante. Rien de stable dans ce monde; aujourd'hui au sommet, demain au bas de la roue. De maudites circonstances nous mènent, et nous mènent fort mal...

(Puis, buvant un coup qui restait au fond de la bouteille, et s'adressant à son voisin :)

Monsieur, par charité, une petite prise. Vous avez là une belle boîte. Vous n'êtes pas musicien? — Non. — Tant mieux pour vous, car ce sont de pauvres bougres bien à plaindre. Le sort a voulu que je le fusse, moi, tandis qu'il y a à Montmartre peut-être, dans un moulin, un meunier, un valet de meunier, qui n'entendra jamais que bruit de cliquet, et qui aurait trouvé les plus beaux chants. Rameau, au moulin, au moulin! c'est là ta place.

MOI. — A quoi que ce soit que l'homme s'applique, la Nature l'y destinait.

LUI. — Elle fait d'étranges bévues. Pour moi, je ne vois pas de cette hauteur où tout se confond, l'homme qui émonde un arbre avec des ciseaux, la

chenille qui en ronge la feuille, et d'où l'on ne voit que deux insectes différents, chacun à son devoir. Perchez-vous sur l'épicycle de Mercure, et de là distribuez, si cela vous convient, et à l'imitation de Réaumur, lui, la classe des mouches en couturières, arpenteuses, faucheuses; vous, l'espèce des hommes en hommes menuisiers, charpentiers, couvreurs, danseurs, chanteurs, c'est votre affaire; je ne m'en mêle pas. Je suis dans ce monde, et j'y reste. Mais s'il est dans la nature d'avoir appétit, car c'est toujours à l'appétit que j'en reviens, à la sensation qui m'est toujours présente, je trouve qu'il n'est pas du bon ordre de n'avoir pas toujours de quoi manger. Quelle diable d'économie! des hommes qui regorgent de tout, tandis que d'autres, qui ont un estomac importun comme eux, une faim renaissante comme eux, n'ont pas de quoi mettre sous la dent. Le pis, c'est la posture contrainte où nous tient le besoin. L'homme nécessiteux ne marche pas comme un autre, il saute, il rampe, il se tortille, il se traîne, il passe sa vie à prendre et à exécuter des positions.

MOI. — Qu'est-ce que des positions?

LUI. — Allez le demander à Noverre. Le monde en offre bien plus que son art n'en peut imiter.

MOI. — Et vous voilà aussi, pour me servir de votre expression, ou de celle de Montaigne, perché

sur l'épicycle de Mercure, et considérant les différentes pantomimes de l'espèce humaine.

LUI. — Non, non, vous dis-je; je suis trop lourd pour m'élever si haut. J'abandonne aux grues le séjour des brouillards, je vais terre à terre. Je regarde autour de moi, et je prends mes positions, ou je m'amuse des positions que je vois prendre aux autres; je suis excellent pantomime, comme vous en allez juger.

(Puis il se met à sourire, à contrefaire l'homme admirateur, l'homme suppliant, l'homme complaisant; il a le pied droit en avant, le gauche en arrière, le dos courbé, la tête relevée, le regard comme attaché sur d'autres yeux, la bouche béante, les bras portés vers quelque objet; il attend un ordre, il le reçoit, il part comme un trait, il revient, il est exécuté, il en rend compte; il est attentif à tout, il ramasse ce qui tombe, il place un oreiller ou un tabouret sous des pieds; il tient une soucoupe, il approche une chaise; il ouvre une porte, il ferme une fenêtre, il tire des rideaux; il observe le maître et la maîtresse; il est immobile, les bras pendants, les jambes parallèles; il écoute, il cherche à lire sur des visages, et il ajoute :) Voilà ma pantomime, à peu près la même que celle des flatteurs, des courtisans, des valets et des gueux.

(Les folies de cet homme, les contes de l'abbé Galiani, les extravagances de Rabelais, m'ont quelquefois fait rêver profondément. Ce sont trois magasins où je me suis pourvu de masques ridicules que je place sur le visage des plus graves personnages, et je vois Pantalon dans un prélat, un satyre dans un président, un pourceau dans un cénobite, une autruche dans un ministre, une oie dans son premier commis.) — Mais à votre compte, dis-je à mon homme, il y a bien des gueux dans ce monde-ci, et je ne connais personne qui ne sache quelques pas de votre danse.

LUI. — Vous avez raison. Il n'y a dans tout un royaume qu'un homme qui marche, c'est le Souverain; tout le reste prend des positions.

MOI. — Le Souverain? Encore y a-t-il quelque chose à dire. Et croyez-vous qu'il ne se trouve pas de temps en temps à côté de lui un petit pied, un petit chignon, un petit nez qui lui fasse faire un peu de la pantomime? Quiconque a besoin d'un autre est indigent, et prend une position. Le roi prend une position devant sa maîtresse, et devant Dieu il fait son pas de pantomime. Le ministre fait le pas de courtisan, de flatteur, de valet et de gueux devant son roi. La foule des ambitieux danse vos positions, en cent manières plus viles les unes que les autres,

devant le ministre; l'abbé de condition, en rabat et en manteau long, au moins une fois la semaine, devant le dépositaire de la feuille des bénéfices. Ma foi, ce que vous appelez la pantomime des gueux est le grand branle de la terre : chacun a sa petite Hus et son Bertin.

LUI. — Cela me console.

(Mais tandis que je parlais, il contrefaisait à mourir de rire les positions des personnages que je nommais. Par exemple, pour le petit abbé, il tenait son chapeau sous le bras et son bréviaire de la main gauche; de la droite il relevait la queue de son manteau, il s'avançait la tête un peu penchée sur l'épaule, les yeux baissés, imitant si parfaitement l'hypocrite, que je crus voir l'auteur des *Réfutations* devant l'évêque d'Orléans. Aux flatteurs, aux ambitieux, il était ventre à terre; c'était Bouret au Contrôle général.)

MOI. — Cela est supérieurement exécuté : mais il y a pourtant un être dispensé de la pantomime : c'est le philosophe qui n'a rien, et qui ne demande rien.

LUI. — Et où est cet animal-là? S'il n'a rien, il souffre; s'il ne sollicite rien, il n'obtiendra rien et il souffrira toujours.

MOI. — Non : Diogène se moquait des besoins.

LUI. — Mais il faut être vêtu.

MOI. — Non; il allait tout nu.

LUI. — Quelquefois il faisait froid dans Athènes.

MOI. — Moins qu'ici.

LUI. — On y mangeait.

MOI. — Sans doute.

LUI. — Aux dépens de qui?

MOI. — De la Nature. A qui s'adresse le sauvage? à la terre, aux animaux, aux poissons, aux arbres, aux herbes, aux racines, aux ruisseaux.

LUI. — Mauvaise table.

MOI. — Elle est grande.

LUI. — Mais mal servie.

MOI. — C'est pourtant celle qu'on dessert pour couvrir les nôtres.

LUI. — Mais vous conviendrez que l'industrie de nos cuisiniers, pâtissiers, rôtisseurs, traiteurs, confiseurs, y met un peu du sien. Avec la diète austère de votre Diogène, il ne devait pas avoir des organes fort indociles.

MOI. — Vous vous trompez. L'habit du Cynique était autrefois notre habit monastique, avec la même vertu : les Cyniques étaient les Carmes et les Cordeliers d'Athènes.

LUI. — Je vous y prends! Diogène a donc aussi dansé la pantomime, si ce n'est devant Périclès, du moins devant Laïs ou Phryné?

MOI. — Vous vous trompez encore : les autres achetaient bien cher la courtisane qui se livrait à lui pour le plaisir.

LUI. — Mais s'il arrivait que la courtisane fût occupée, et le cynique pressé?

MOI. — Il rentrait dans son tonneau et se passait d'elle.

LUI. — Et vous me conseilleriez de l'imiter?

MOI. — Je veux mourir si cela ne vaudrait pas mieux que de ramper, de s'avilir et de se prostituer.

LUI. — Mais il me faut un bon lit, une bonne table, un vêtement chaud en hiver, un vêtement frais en été, du repos, de l'argent, et beaucoup d'autres choses, que je préfère de devoir à la bienveillance, plutôt que de les acquérir par le travail.

MOI. — C'est que vous êtes un fainéant, un gourmand, un lâche, une âme de boue.

LUI. — Je crois vous l'avoir dit.

MOI. — Les choses de la vie ont un prix sans doute; mais vous ignorez celui du sacrifice que vous faites pour les obtenir. Vous dansez, vous avez dansé et vous continuerez de danser la vile pantomime.

LUI. — Il est vrai; mais il m'en a peu coûté, et il ne m'en coûtera plus rien pour cela; et c'est par cette raison que je ferais mal de prendre une autre

allure qui me peinerait et que je ne garderais pas. Mais je vois à ce que vous me dites là que ma pauvre petite femme était une espèce de philosophe; elle avait du courage comme un lion. Quelquefois nous manquions de pain, et nous étions sans le sou; nous avions vendu presque toutes nos nippes. Je m'étais jeté sur le pied de notre lit; là je me creusais à chercher quelqu'un qui me prêtât un écu que je ne lui rendrais pas. Elle, gaie comme un pinson, se mettait à son clavecin, chantait et s'accompagnait; c'était un gosier de rossignol, je regrette que vous ne l'ayez pas entendue. Quand j'étais de quelque concert, je l'emmenais avec moi; chemin faisant je lui disais : « Allons, madame, faites-vous admirer, déployez votre talent et vos charmes, enlevez, renversez... » Nous arrivions, elle chantait, elle enlevait, elle renversait. Hélas! je l'ai perdue, la pauvre petite. Outre son talent, c'est qu'elle avait une bouche à recevoir à peine le petit doigt, des dents! une rangée de perles; des yeux, des pieds, une peau, des joues, des tétons! des jambes de cerf, des cuisses et des fesses à modeler. Elle aurait eu tôt ou tard le fermier général au moins. C'était une démarche, une croupe, ah! Dieu, quelle croupe!

(Puis le voilà qui se met à contrefaire la démarche de sa femme. Il allait à petits pas, il portait sa tête

au vent, il jouait de l'éventail, il se démenait de la croupe; c'était la charge de nos petites coquettes la plus plaisante et la plus ridicule.

Puis reprenant la suite de son discours, il ajoutait :) Je la promenais partout, aux Tuileries, au Palais-Royal, aux Boulevards. Il était impossible qu'elle me demeurât. Quand elle traversait la rue, le matin, en cheveux et en pet-en-l'air, vous vous seriez arrêté pour la voir, et vous l'auriez embrassée entre quatre doigts sans la serrer. Ceux qui la suivaient, qui la regardaient trotter avec ses petits pieds, et qui mesuraient cette large croupe dont les jupons légers dessinaient la forme, doublaient le pas; elle les laissait arriver, puis elle détournait prestement sur eux ses deux grands yeux noirs et brillants, qui les arrêtaient tout court; c'est que l'endroit de la médaille ne déparait pas le revers. Mais, hélas! je l'ai perdue, et toutes mes espérances de fortune se sont évanouies avec elle. Je ne l'avais prise que pour cela, je lui avais confié mes projets, et elle avait trop de sagacité pour n'en pas concevoir la certitude et trop de jugement pour ne les pas approuver...

(Et puis le voilà qui sanglote et qui pleure, en disant :) Non, non, je ne m'en consolerai jamais. Depuis, j'ai pris le rabat et la calotte.

MOI. — De douleur?

LUI. — Si vous voulez. Mais le vrai, pour avoir mon écuelle sur ma tête... Mais voyez un peu l'heure qu'il est, car il faut que j'aille à l'Opéra.

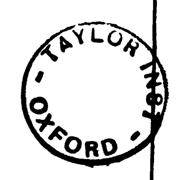
MOI. — Qu'est-ce qu'on donne?

LUI. — Le Dauvergne. Il y a d'assez belles choses dans sa musique; c'est dommage qu'il ne les ait pas dites le premier. Parmi ces morts, il y en a toujours qui désolent les vivants. Que voulez-vous? *quisque suos patimur manes.* Mais il est cinq heures et demie, j'entends la cloche qui sonne les vêpres de l'abbé de Cannaye et les miennes. Adieu. Monsieur le Philosophe, n'est-il pas vrai que je suis toujours le même?

MOI. — Hélas! oui, malheureusement.

LUI. — Que j'aie ce malheur-là encore seulement une quarantaine d'années : rira bien qui rira le dernier.

FIN DU NEVEU DE RAMEAU.



NOTES ET VARIANTES

PAGES. LIGNES.

97 4 *Le banc d'Argenson.* Plus exactement le banc qui se trouvait dans l'allée d'Argenson, et qu'on voit plusieurs fois designé comme lieu de rendez-vous dans les lettres de Diderot à Mlle Volland.

98 4 *Légal le profond.* M. de Kermuy, sire de Légal, gentilhomme breton dont le nom s'écrirait peut-être mieux Le Gall, était considéré comme le premier joueur d'échecs de France avant la venue Philidor, qui prit de lui ses dernières leçons. De Mayot, nous ne trouvons que des mentions plus sèches encore que celle-ci. Quant à Foubert, c'est, selon toute apparence, le chirurgien de ce nom, qui demeurait rue de la Monnaie.

102 4 *Marivaux et Crébillon le fils.* Ce rapprochement qui paraît aujourd'hui beaucoup trop flatteur pour l'auteur du *Sopha*, se retrouve dans une lettre d'Horace Walpole, de 1765 : « Crébillon est tout à fait démodé, et Marivaux est devenu un proverbe : on dit marivauder, marivaudage. »

102 15 *M. de Bissy.* Claude de Thiard de Bissy, mousquetaire noir, nommé de l'Académie française

PAGES. LIGNES.

en 1750 sur le bruit qu'il avait traduit quelques chapitres d'un ouvrage anglais, appartint soixante ans à cette illustre compagnie. Gœthe a écrit Bussi, mais à tort; le manuscrit de l'Ermitage donne bien Bissy, comme la copie d'Assézat.

102 16 *Ce que Mlle Clairon est en acteur.* C'est le texte des mss. que Brière a cru corriger en imprimant : « en actrice ». Il a été copié ici par Assézat.

103 26 *Entre Diogène et Phryné.* De Saur, choqué sans doute par le pluriel « les autres », prit sur lui de corriger à la fois Diderot et Gœthe, et d'écrire : « entre Diogène, Laïs et Phryné ». Brière adopta cette interpolation en imprimant le nom de *Laïs* en italiques. Diderot a écrit ce qu'il voulait écrire ; Phryné, dans l'esprit de Rameau, est un nom essentiellement collectif.

104 8 *Pour son antagoniste.* Brière : « pour un c.... »

104 18 *Comme d'un clou à soufflet.* Brière a imprimé : « d'un clou à un soufflet ». « Cela ne vaut pas un clou à soufflet, je n'en donnerais pas un clou à soufflet, se dit pour marquer le peu d'estime qu'on fait d'une chose. (Académie.) »

106 4 *Aux cagnards,* aux chiens, forme patoise également familière au Dijonnais Rameau et au Langrois Diderot.

108 17 *Il n'est pas assez décidé.* Le mot « assez » a été omis par les précédents éditeurs.

108 25 *Lequel des deux préféreriez-vous ?...* Diderot appelle la controverse sur une pensée qui l'occupait en ce temps-là. Il écrivait à Mlle Volland le 31 juillet 1762 : « S'il faut opter entre Racine méchant époux, méchant père, ami faux et poete sublime, et Racine bon père, bon époux, bon ami et plat honnête homme, je m'en tiens au

PAGES. LIGNES.

premier. De Racine méchant que reste-t-il ? rien. De Racine homme de génie l'ouvrage est éternel. »

109 1 *Comme Briasson, comme Barbier...* Briasson, syndic de l'imprimerie et de la librairie, était un des libraires associés à l'*Encyclopédie* ; il avait sa boutique rue Saint-Jacques. Barbier est nommé en tête des gros marchands en soie du quartier Sainte-Opportune dans le *Dessinateur pour les fabriques d'étoffes d'or, d'argent et de soie,* Paris, 1765..

110 3 *Dans l'occasion une jeune fille,* etc. Toute cette fin de phrase est remplacée dans Brière par ces mots imprimés en italiques : *parfois de jolies filles.*

112 11 *De l'eau froide.* De Saur : « Versez sur la tête de Greuze de *l'eau-forte,* et peut-être vous *dissoudrez...* » Inutile de dire que Gœthe n'est pour rien dans ce contresens inhumain.

114 3 *L'éloge de Maupeou.* Ce reproche à Voltaire a été glissé lors de la revision. Ce n'est qu'en 1771 que Voltaire, tout frémissant encore de ses luttes contre les bœufs-tigres des parlements, traita le chancelier Maupeou comme un bienfaiteur de l'humanité et choqua par là une partie de ses amis de Paris.

115 18 *L'histoire des trois siècles.* Allusion évidente aux *Trois siècles de la littérature française,* de l'abbé Sabatier de Castres, dont la première édition ne parut qu'en 1772. Les plus obscurs ennemis de Voltaire et de l'*Encyclopédie* sont gratifiés de notices enthousiastes dans cette compilation enfiellée.

115 1 *Le grand homme Rameau le neveu.* Ces deux

PAGES. LIGNES.

mots : « le neveu », qui sont dans les mss. et dans Gœthe, ont été supprimés par Brière et n'ont pas été rétablis par Assézat.

117 5 *Un escroc.* C'est la leçon tres lisible du manuscrit de l'Ermitage. Brière imprime : « un c....n ». Assézat a lu et donne : « *en* escroc », et suppose que *en* est là pour figurer la prononciation bourguignonne. Gœthe, soit qu'il n'ait pu lire, soit qu'il ait craint de se tromper sur la valeur du mot, s'est dispensé de le traduire, aussi bien que ceux de « fieffé truand ».

119 9 *Vous retournerez au regrat.* Cette phrase, clairement rendue par Gœthe (*und nun halte dich wieder an die Höken*) est ainsi transformée par de Saur : « Je t'ai encore sur les épaules. » Il est vrai que Gœthe ne paraît pas avoir bien compris la locution : « à bouche que veux-tu ».

119 11 *Entre le cocher de M. de Soubise et l'ami Robbé.* L'hôtel de Soubise, où sont aujourd'hui les Archives nationales, donnait asile dans ses écuries monumentales à un certain nombre de vagabonds, connus des gens de l'hôtel. Palissot, apostrophant Robbé de Beauveset dans sa *Dunciade*, l'avait appelé : Ami Robbé ; il en resta une sorte de surnom.

121 4 *M. Viellard.* C'était le fils du directeur des vieilles eaux de Passy et le voisin de la maison de campagne où Bertin passait l'été avec la petite Hus ; il entretenait avec l'actrice des relations de bon voisinage, le 3 septembre 1761, lorsque Bertin, survenant indiscrètement, chassa bruyamment son infidèle. L'anecdote est racontée un peu partout, mais nulle part avec plus de détails que dans les lettres de Diderot à Mlle Volland ; Dide-

PAGES. LIGNES.

rot avait été renseigné par l'abbé de La Porte.

121 7 *D'une misérable petite histrionne.* Le mot « misérable », omis par Brière, n'a pas été rétabli par Assézat.

121 9 *M. Rameau, apothicaire de Dijon.* Il n'y a ni indice ni apparence que l'organiste Claude Rameau ait jamais été apothicaire. Jean-François a dû dire : « bourgeois de Dijon »; c'est le titre dont Claude se parait couramment, de même que le grand Rameau s'est intitulé dans tous les actes de la dernière partie de sa vie : « bourgeois de Paris ». Il y avait en ce temps-là un homme fort connu, qui était fils d'un apothicaire de Dijon : c'est Piron. Il s'est produit une confusion dans la mémoire de Diderot.

121 12 *Rameau, le neveu de celui qu'on appelle le grand.* Cette ligne a sauté dans l'édition Brière, laissant une équivoque dont les commentateurs ont été troublés et qui n'existe ni dans les mss. ni dans Gœthe. C'est bien l'oncle Rameau que Carmontelle a représenté dans la pochade connue dont il est ici question. Assézat en a fait la remarque, mais la correction que lui offrait sa copie a échappé à son attention.

122 2 *A la petite Hus.* Au lieu de ces mots, Brière a imprimé : « d'une catin » et supprimé les deux paragraphes qui suivent. Assézat, en les rétablissant, a omis le mot : « jeune ».

122 10 *Mme de La Marck.* La comtesse de La Marck, née Noailles, passait pour l'une des protectrices les plus zélées de la comédie des *Philosophes*. Voici comment le duc de Luynes la dépeignait lors de son mariage, dès 1744 : « Elle est grande et assez grasse ; elle n'est point du tout jolie, ce-

PAGES. LIGNES.

pendant sa figure ne déplaît point ; elle se tient mal et a l'air un peu matériel. » Il est à croire qu'avec le temps elle n'etait pas devenue plus éthérée. Aussi fut-elle de plus en plus un des piliers de l'Église. Le gros Bergier, c'est à coup sûr le fameux théologien ; il ne s'était encore guère signalé à l'attention des philosophes à l'époque de la rédaction primitive ; son nom a peut-être pris la place d'un autre lors de la revision.

124 7 *Viens dans ma cellule*. Cette chanson est intitulée *la Sollicitation*, p. 37 du seizième et dernier recueil (publié en 1762) du *Chansonnier françois*.

124 19 *Déjà le cœur lui tressaillait*. Brière a imprimé « tressaillit », et dérangé la ponctuation : ce qui a fait attribuer à Diderot une façon particulière de conjuguer le verbe *tressaillir*.

125 11 *L'Aristote ou le Platon*. Des pierres gravées représentant ces philosophes et montées en bagues.

126 18 *Vous êtes né ou tombé*. Texte des mss., confirmé par Gœthe. Brière et Assézat : « vous êtes tombé »

126 24 ... *Tant pour mes menus plaisirs*. Après ces mots, Gœthe, Brière et la copie dont s'est servi Assézat s'accordent à indiquer une lacune qui n'est guère probable et un changement de scène qui est tout bonnement absurde. Cette fausse indication paraît être partie du manuscrit de l'Ermitage, où une main inconnue a déposé en marge la note suivante : « Ici se trouve une lacune dans le manuscrit original. La scène a changé et les interlocuteurs sont entrés dans une des maisons qui environnent le Palais-Royal. » Cette note est d'une écriture ancienne et d'une encre jaunie ; mais elle n'est pas de la même

PAGES. LIGNES.

main que le reste du manuscrit; il est presque superflu de dire qu'elle n'est pas non plus de la main de Diderot. Elle n'a donc pas plus d'apparence d'authenticité que de sens commun. Cette note, née de la fantaisie d'un lecteur superficiel, a été insérée entre parenthèses au milieu du texte dans les copies sur lesquelles ont travaillé Gœthe et Assézat Quant à Brière, il n'a pu se retenir de broder et il donne cette variante : « *Nota.* Il y a dans le manuscrit une lacune, et on doit supposer que les interlocuteurs sont entrés dans le café où il y avait un clavecin. » Puis, dans cette persuasion, il a supprimé le mot « alors », qui commençait l'alinéa suivant. « Voulant en avoir le cœur net, dit M. Motheau, nous en avons référé à M. Brière, qui ne s'est pas souvenu d'avoir trouvé aucun *blanc* dans le manuscrit que lui avait donné Mme de Vandeul. Il est convaincu que sa note a été déterminée par celle de Gœthe. » Sa note, car il est clair qu'elle est bien de lui, ajoutait encore, comme Asselineau l'a fait remarquer, à l'absurdité de la première. Les interlocuteurs ne peuvent pas entrer dans le café, puisqu'ils y sont depuis le début pour n'en sortir qu'a la dernière page ; quant au clavecin, Rameau va en jouer, il est vrai, mais sans clavecin, comme il joue une sonate sur le violon sans violon,comme il finira par imiter tous les instruments et par « faire lui seul tout un théâtre lyrique ».

127 10 *Aisément, agréablement, copieusement tous les soirs...* Ces six mots, omis par Brière, ont échappé à l'attention d'Assézat, bien qu'ils fussent dans son manuscrit, comme ils sont dans celui de

PAGES. LIGNES.

l'Ermitage: ils sont traduits mot pour mot dans Gœthe. Brière a biffé aussi l'exclamation *O stercus pretiosum!* donnée avant lui par Gœthe et par de Saur, et rétablie depuis par Assézat.

127 14 *A force de vols, de pillages, de banqueroutes.* Il est à supposer que ces mots étaient peu lisibles dans le manuscrit dont s'est servi Brière, car il y a suppléé par ceux-ci: *volant, pillant, faisant banqueroute,* qu'il a évidemment pris à la traduction de Saur et qu'il a imprimés en italiques.

127 24 *Les enfants rouges ou les enfants bleus.* C'étaient des orphelins élevés dans les hôpitaux et qui figuraient moyennant rétribution dans la pompe des grands enterrements. L'hôpital des Enfants rouges, qui a été supprimé en 1772, a laissé son nom à un quartier de Paris; les enfants bleus étaient fournis par l'hôpital de la Trinité, rue Grenéta.

129 7 *Ferrari ou Chiabran.* Chiabran, violoniste piémontais, parut en 1751 au Concert spirituel et transporta le public d'enthousiasme. Dominique Ferrari, né à Plaisance, eut un succès pareil trois ans plus tard. Ce dernier avait un frère cadet, Louis Ferrari, dit *le boiteux,* qui jouait du violoncelle et qui se produisit à son tour en 1758. — Gœthe avait bien écrit le nom de Chiabran; mais, de Saur ayant donné *Chiabrau,* cette faute d'impression a fait loi pour Brière et a passé dans presque toutes les éditions.

130 21 *D'Alberti ou de Galuppi.* On compte un assez grand nombre de musiciens du nom d'Alberti. Gœthe a fait une note brève et un peu vague, qui a été notablement développée par de Saur, sur Domenico Alberti, amateur vénitien à qui

PAGES. LIGNES.

on attribuait de grands talents comme chanteur et claveciniste; mais ce n'est certainement pas de lui qu'il s'agit ici, car il n'a jamais composé que pour le clavecin et ses œuvres ne se sont répandues qu'après sa mort. L'Alberti dont il est question doit être Giuseppe-Matteo, né à Bologne en 1685 et dont on a plusieurs recueils de sonates pour le violon. Quant à Galuppi, *il Buranello*, c'est un compositeur vénitien qui a laissé une grande réputation de verve et de fécondité, bien que rien ou presque rien de ses œuvres n'ait été gravé.

134 4 *Supposez-lui huit ans*. Marie-Angélique Diderot, depuis Mme de Vandeul, était née le 2 septembre 1753. L'âge peut bien être donné par Diderot à quelques mois près.

136 16 *A entrevu les premières lueurs*. Brière : « a entrevu les profondeurs et les premières lumieres de la théorie musicale ».

138 6 *Mlle Arnould vient de quitter son petit comte...* Le comte de Lauraguais. C'est au mois d'octobre 1761, en profitant d'un voyage du petit comte à Ferney, que Sophie Arnould accepta les offres fastueuses de Bertin, qui venait de se brouiller avec la demoiselle Hus. Mais le petit comte, de retour, ne tarda pas à forcer la porte de l'infidèle, et les Parties casuelles furent vite délaissées.

138 8 *La porcelaine de M. de Montamy*. Il s'agit du procédé de peinture sur porcelaine dure, inventé par d'Arclais de Montamy, premier maître d'hôtel du duc d'Orléans et ami de Diderot; Lauraguais, qui avait proposé de concourir aux frais d'expériences, se fit honneur de l'invention, notamment auprès de Voltaire, comme on le voit

PAGES. LIGNES.

par la dédicace de *l'Écossaise*. Montamy mourut au commencement de 1765, laissant un *Traité des couleurs pour la peinture sur porcelaine*, dont Diderot se fit l'éditeur.

138 13 *Cette pauvre Dumesnil...* Les *Mémoires secrets* disaient d'elle, le 30 janvier 1762 : « Son amour-propre aurait dû lui conseiller de se retirer il y a quelques années... D'ailleurs, le vice crapuleux, par lequel elle se laisse dominer, la met trop souvent dans le cas de substituer sur la scène les écarts de sa raison aux désordres des grandes passions qu'elle doit peindre. » Et en note : « Mlle Dumesnil boit comme un cocher : son laquais, lorsqu'elle joue, est toujours dans la coulisse, la bouteille à la main, pour l'abreuver. »

138 21 *Qu'il entretenait.* De Saur, choqué de l'incohérence de cette phrase, a imaginé d'écrire : « que ... entretenait ». Son exemple a été suivi par Brière et les autres éditeurs. Gœthe avait traduit littéralement : « *die er unterhielt.* »

138 25 *On dit que la chose est faite.* Brière : « on dit *même* que... »

139 2 *C'est son usage que de mourir une quinzaine auparavant.* Voltaire avait passé pour mort à la fin de 1753 ; il s'en était amusé et avait même pensé que cela pourrait être commode à l'occasion. Le 14 novembre 1760, d'Alembert lui écrivait : « Tout le monde veut ici que vous soyez mort. » C'était au plus fort de la mêlée causée par le discours de réception de Le Franc de Pompignan et par la comédie des *Philosophes*, juste au moment où le prétendu mort faisait imprimer *les Quand*. Le bruit courut encore qu'il était au plus mal au printemps de 1762, au moment où il pré-

PAGES. LIGNES.

parait sa plus vive campagne pour la famille Calas.

140 10 *Pas si long*. Édit. précédentes : « pas aussi long. »

140 18 *Javillier*. Les copistes se sont transmis *Favillier*, résultat d'une erreur de lecture facile à expliquer par la grande ressemblance des deux majuscules dans la plupart des écritures du XVIII[e] siècle; mais la correction ne souffre pas de difficulté. L'Opéra a eu quatre danseurs du nom de Javillier, le père de 1703 à 1728 environ et ses trois fils entre 1735 et 1748. A cette dernière date, Javillier l'aîné, Javillier cadet et Javillier 3[e] disparurent à peu près en même temps du tableau de la troupe. L'un d'eux, membre de l'Académie royale de danse, rue Croix-des-Petits-Champs, était vers 1762 le maître à danser en renom. De Saur a arbitrairement remplacé le nom qu'il trouvait dans Gœthe par « M. Abraham ». Il y a bien eu à l'Opéra un danseur de ce nom, élève de Gardel, mais il ne commença à se faire connaître que sous le règne de Louis XVI.

141 6 *Le baron de Bagge*, Hollandais, amateur ridicule, qui vivait à Paris avec le titre de chambellan du roi de Prusse. Il payait des jeunes gens pour accepter de lui des leçons de violon. Il parvint, à force d'importunités, à se faire entendre de l'empereur Joseph II, qui se tira d'embarras par ce compliment équivoque : « Je n'ai jamais entendu personne jouer de cet instrument-là comme vous. » Le baron de Bagge eut de 1771 à 1773 un procès long et bruyant : sa femme demandait la nullité de son mariage, comme contracté devant un chapelain de l'Église réformée ; ce fut l'occasion d'un déluge de mémoires judiciaires et théologiques.

PAGES. LIGNES.

141 11 *Toutes ces petites viles ruses-là.* Texte donné par les mss. et traduit par Gœthe. Brière : « toutes ces adresses viles, ces indignes petites ruses-là ». Cette paraphrase a été imaginée pour obtenir une symétrie puérile avec ce que dit Rameau deux pages et demie plus loin : « ce que vous qualifiez d'adresses viles, d'indignes petites ruses. »

144 21 *La Deschamps autrefois, aujourd'hui la Guimard.* La première rédaction devait porter simplement : « La Deschamps » ; cela résulte de la fin de la phrase. En ce temps-la, celle que Favart appelait « l'illustre Phryné de nos jours, la sublime Deschamps », tenait le haut du trottoir. Elle n'avait cessé d'occuper le public de ses liaisons avec le duc d'Orléans, le fermier général Brissart, l'avocat général Séguier, entre des centaines d'autres, de ses carrosses, de ses laquais, des diamants dont elle se montrait chargée sur la scène de l'Opéra où elle n'était que danseuse figurante, de la vente de son mobilier qui fit émeute dix jours durant dans la rue Saint-Nicaise en 1760, de ses tentatives maladroites dans la carrière de l'usure, de sa fugue avec M. de Salice en juin 1762, de son emprisonnement à Lyon, de son évasion, etc. La Guimard n'était encore qu'a ses débuts à l'Opéra et dans la galanterie. Quand Diderot revit son manuscrit, la Deschamps était tombée dans la misère, sinon morte, et la Guimard faisait retentir Paris de ses désordres et de ses prodigalités.

145 23 *Les avanies.* Brière : « les avances ». *Avanies,* qui est dans le manuscrit de l'Ermitage et dans celui d'Assézat, est aussi le mot que Gœthe a traduit par *schlechte Behandlung.*

PAGES. LIGNES.

145 26 *Toute la troupe villemorienne.* Gœthe a supprimé purement et simplement cet adjectif qui n'est pas dans les dictionnaires. De Saur, fidèle à ses habitudes d'amplification, a traduit : *das sämmtliche Klatschpack* de cette façon : « tous les bas flatteurs, tous les plats bouffons, tous les piqueurs d'assiette de Paris. » C'est en s'inspirant de cette paraphrase que Brière a donné : « Toute la troupe des flatteurs, des bouffons et des parasites. » La troupe villemorienne, c'étaient les gens qui vivaient aux dépens du financier Villemorien, que nous retrouvons plus loin. Les mss. donnent *vilmorienne.*

150 14 *J'aime à sentir sous ma main...* Cette fin de phrase a été mutilée par Brière; Assézat l'a restituée, à une légère inexactitude près : « à expirer », au lieu de : « à en expirer. »

151 6 *La mémoire des Calas.* Diderot écrivait à Mlle Volland le 8 août 1762 : « C'est Voltaire qui écrit pour cette malheureuse famille. O mon amie, le bel emploi du génie ! Il faut que cet homme ait de l'âme, de la sensibilité, que l'injustice le révolte et qu'il sente l'attrait de la vertu. Eh ! que lui sont les Calas ? qui est-ce qui peut l'intéresser pour eux ? quelle raison a-t-il de suspendre des travaux qu'il aime pour s'occuper de leur défense ? Quand il y aurait un Christ, je vous assure que Voltaire serait sauvé. »

Même ligne. *Une personne de ma connaissance...* Cette anecdote est racontée par Diderot à Mlle Volland à la date du 13 octobre 1760. Le héros est un vieil Écossais, le père Hoop, qui avait couru beaucoup le monde et qui fit un séjour assez prolongé chez le baron d'Holbach.

PAGES.	LIGNES.	
154	9	*La Morlière*. Voyez, sur ce triste personnage, *les Aveux d'un pamphlétaire*, par Ch. Monselet (réimprimé dans *les Oubliés et les Dédaignés*), la *Biographie du Dauphiné*, par Ad. Rochas, et la notice mise par M. Uzanne en tête d'*Angola*, dans la collection des *Petits Conteurs*. Paris, A. Quantin, 1879.
154	26	*Et cette femme qui se mortifie*. De Saur a inventé pour elle un semblant de nom : Mme de Past...
157	1	*De robe de chambre*, et non : « de sa robe ».
157	2	*Qu'on fait à peine sourire...* Brière et les éditions subséquentes : « Qu'on fait avec peine... »
157	7	*Ce père Noël*. C'était un bénédictin de Reims qui se livrait à la fabrication d'instruments d'optique ; il fut admis, pendant un séjour de la Cour à Compiègne dans l'été de 1750, à faire voir au Roi un microscope de sa façon. « S. M. lui ordonna de lui en faire un et fit demander à son supérieur de le faire venir à Paris. » Dom Noël s'installa à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, avec un certain nombre d'ouvriers sous ses ordres. Après le microscope du Roi, qui fut payé 400 louis, il fit un télescope pour le Dauphin. « Ce religieux est un bon homme, extrêmement simple », dit le duc de Luynes (*Mém.*, t. XI).
158	16	*Parce qu'elle l'est encore*. Brière : « Parce qu'elle est jolie ».
158	19	*Mme Bouvillon*, personnage monstrueux du *Roman comique*, de Scarron.
158	26	*Se transir*. Édit. précéd. : « et transir. »
159	17	*Le Poinsinet*. Brière, en désaccord avec Gœthe et les mss., donne : « le Mallet. » Le chanoine Mallet, auteur de divers ouvrages d'éducation et un moment collaborateur de l'*Encyclopédie*, était

PAGES. LIGNES.

mort en 1755. L'historien Henri Mallet a partagé sa vie entre Copenhague et Genève. Il est donc probable que nous n'avons pas affaire à une variante de l'auteur, mais à une simple erreur de lecture.

160 25 *Une comminge*. C'était le nom de la plus grosse espèce de bombes qu'on eût encore expérimentée. « Les comminges, dit le général Bardin, étaient du calibre de 0^m 48 et du poids de 250 kilogrammes; on les employa, en 1691, au siège de Mons, mais on fut obligé de les abandonner, parce que le service en était trop lent et trop difficile et le tir trop incertain. »

162 7 *Le livre de la félicité, les flambeaux*. Bouret, fermier général et fermier des postes, avait poussé la prodigalité jusqu'à la folie dans sa maison de campagne de Croix-Fontaine, et surtout dans un rendez-vous de chasse appelé le Pavillon du Roi, où Louis XV, à partir de 1759, fit une apparition à peu près chaque année. Un cahier in-folio, richement relié avec ce titre: *le Vrai Bonheur*, portait sur son premier feuillet ces seuls mots: « Le Roi est venu chez Bouret », et la date. Un feuillet semblable fut consacré à chacune des visites du roi ou des princes ou princesses du sang. Un double de ce manuscrit, mais d'un format plus petit (à moins que les contemporains ne se soient trompés sur cette question de format) a passé dans la seconde vente Pixérécourt (n° 226); il contenait, outre la mention des visites, un portrait du financier et un plan de la forêt de Rougeau. Une fois que la chasse royale devait venir le soir, Bouret échelonna des porteurs de torches de vingt pas en

PAGES. LIGNES.

vingt pas depuis Versailles jusqu'à Croix-Fontaine.

Ce « fermier général peu appliqué », suivant l'expression de d'Argenson, mourut en 1777, ayant, dit-on, dévoré quarante-deux millions et en devant cinq : on crut généralement à un suicide.

162 15 ... *Et attacher au Garde des sceaux*... C'était Machault d'Arnouville, protecteur de Bouret a qui il fit donner une part dans la ferme des postes. L'anecdote du petit chien se retrouve dans *l'Espion anglais*, t. 1er, p. 250

165 9 *Vous ferait un honneur singulier.* Brière a lu: « Vous feriez un homme singulier », ce qui est plus satisfaisant au point de vue de la syntaxe, mais non du sens ; la phrase précédente a dû être modifiée après coup. Peut-être aussi les copistes ont-ils mal déchiffré de part et d'autre le brouillon de Diderot et fallait-il lire : « Vous vous feriez un honneur singulier. »

166 12 *Son petit trotter.* Brière: « son petit trot ».

166 15 *Cet imbécile parterre.* Vers la fin de 1772, à une reprise du *Comte d'Essex*, la Dumesnil reparaissant dans le rôle d'Élisabeth, la Clairon offrit de jouer la duchesse d'Irton : la petite Hus, qui était en possession de ce dernier rôle, refusa de s'en dessaisir. « Soit, dit la Clairon, je ferai donc la confidente. » La Clairon fut applaudie avec frénésie, même quand elle n'avait rien à dire, et la petite Hus, se troublant complètement, se fit siffler.

166 16 *Un peloton d'agréments.* Brière : « En pelotons d'agréments. » Faute de lecture ou d'impression déjà corrigée par Asselineau, sans doute d'après Gœthe. Il est vrai que de Saur avait traduit :

PAGES. LIGNES.

ein Knaul von Zierlichkeiten par : « un puits de tendresse » et qu'il continuait ainsi sa métaphore : « Le puits se remplit tous les jours. »

167 8 *Les Parties casuelles pour peu qu'elles s'écartent.* Ainsi corrigé par Brière : « le bon ami... pour peu qu'il... s'écarte ».

167 16 *A la petite Hus.* Brière ; « de la petite Hus... »

167 26 *Pressé d'une cruelle faim.* Brière : « pressé de faim ».

170 13 *Montsauge et Villemorien.* Le Gendre de Villemorien, « fils de la belle Mme Le Gendre qui était à Mme de Modène » (de Luynes) et gendre de Bouret, était, comme son beau-père, fermier général à part entière, après avoir été conseiller clerc au parlement, dérogeance que Duclos jugeait fort durement. Thiroux de Montsauge, que tous les éditeurs ont travesti en *Mésenge,* à la suite du mystificateur de Saur, était fermier des postes et, en cette qualité, collègue de Viliemorien et de Bouret.

170 24 *La Théologie en quenouille.* C'est en effet à la comédie du P. Bougeant, la *Femme docteur, ou la Théologie tombée en quenouille* (1731, non représentée), pamphlet dialogué contre les jansénistes, que Palissot avait emprunté la scène en question. Ce titre, dont Gœthe avait donné un équivalent : *die Rockentheologie,* est devenu la *Théologie de Roch,* entre les mains de de Saur, qui du même coup change le colporteur en escamoteur.

172 4 *Ses contes cyniques.* C'est ce que donnent les mss., aussi bien que Gœthe : « seine cynischen Mährchen. » Brière a imprimé : « ses contes équivoques. » Assézat fait observer « qu'ils ne

PAGES. LIGNES.

sont pas du tout équivoques », mais sans s'apercevoir que l'épithète impropre n'est pas celle de sa copie.

172 6 *Un sujet qu'il connaît à fond.* La vérole. Piron disait plus plaisamment encore que l'auteur était plein de son sujet. Le manuscrit de ce poème fut détruit à la sollicitation de personnes pieuses qui obtinrent à Robbé un dédommagement sur la cassette royale. Janséniste fanatique, l'ami Robbé avait été mieux que le témoin oculaire des exercices des convulsionnaires. « Il a passé par tous les états, dit Bachaumont; il a été assommé, percé, crucifié : sa vocation est des plus décidées. »

172 13 *Un certain niais.* Gœthe dit: *Pinselgesicht* et de Saur, entrevoyant du pinceau dans ce mot, traduit : « Un pintrichon. »

173 25 *Moi, j'y recueille tout ce qu'il faut faire...* L'authenticité de l'entretien se trouve ici confirmée par la correspondance de Grimm, à qui Diderot en avait certainement rapporté quelque chose. « Le Rameau fou, dit Grimm à propos de la *Nouvelle Raméide,* a, comme vous voyez, quelquefois des saillies plaisantes et singulières. On lui trouva un jour un Molière dans sa poche, on lui demanda ce qu'il en faisait. « J'y apprends, répondit-il, ce qu'il ne faut pas dire, mais ce qu'il faut faire. » (Ed. Tourneux, t. VII, p. 124.)

176 10 *Corbie, Moette.* N. Corbie et Pierre Moette achetèrent en 1757, de Jean Monnet, le privilège de l'Opéra-Comique et dirigèrent ce théâtre jusqu'à sa réunion à la Comédie-Italienne en 1762. Pierre Moette, fils du libraire Charles Moette, mit la main à un grand nombre de

PAGES. LIGNES.

compilations et de traductions. Il semble bien que ce soit le même qui écrivit par la suite son nom Moet et qui devint vers la fin de sa vie disciple enthousiaste de Swedenborg. Il venait de publier avec Corbie une édition des Dialogues d'Aloysia Sigæa, de Chorier, quand son collaborateur l'associa à son entreprise théâtrale. Corbie, un peu auparavant, avait publié le recueil de farces intitulé *Théâtre des Boulevards.* Collé résumait la vie de Corbie en cette phrase laconique : « Il a fait fortune, banqueroute et est devenu fou. »

175 15 *Toute la clique des feuillistes. L'Avant-Coureur*, qui paraissait depuis le commencement de 1760, avait pour rédacteurs Meusnier de Querlon, Jacques Lacombe et La Dixmérie ; *les Petites-Affiches*, de Querlon et l'abbé Aubert ; *le Censeur hebdomadaire*, fondé à la fin de 1759, Chaumeix et d'Aquin. *L'Année littéraire*, c'est la fameuse feuille de Fréron. *L'Observateur littéraire* était l'œuvre de l'abbé de la Porte qui, après avoir été le collaborateur de Fréron, était devenu son ennemi personnel. Bien que l'*Observateur*, dans l'excitation de la lutte, eût été amené à faire des avances aux philosophes, il n'obtint d'eux qu'un appui des plus réservés et il mourut d'inanition en février 1762 ; la résurrection de ce journal fut donnée comme prochaine pendant un an environ, mais ne se réalisa pas.

176 21 *Ce chien de petit prêtre avare...* Ceci concorde exactement avec le portrait que l'*Espion anglois* fait du même personnage (t. III, p. 43) et dont voici quelques traits : « Il a un air chafouin qui

PAGES. LIGNES.

le fait remarquer... Il n'est ni homme à bonnes fortunes, ni curieux de renommée. Il vise au solide, à amasser de l'argent. Il est sorti des Jésuites nud comme un ver, et a dix ou douze mille livres de rentes aujourd'hui. Il se nomme l'abbé de la Porte. Il a dressé une manufacture de livres, il occupe cinq ou six imprimeries à la fois. Il fait des journaux, des dictionnaires, des voyages, des almanachs ; il abrège les longs ouvrages et grossit les petits : il a un talent merveilleux pour faire un thème de cinq ou six façons. Du reste, il vit avec une économie sordide, amasse sols sur sols, prête à usure ; en un mot, c'est un fripier de littérature dans toute la valeur du terme. »

177 16 *La place que j'ai occupée une fois avant vous*, etc. Une répétition intempestive du mot *moi* et une ponctuation fautive avaient rendu cette phrase indéchiffrable dans l'éd. Brière ; avant Assézat, M. Motheau l'avait restituée exactement d'après Gœthe.

185 11 *Le libraire David...* Ce passage manque dans Gœthe et est réduit à presque rien dans l'édition Brière. David, qui était un des libraires de l'*Encyclopédie* et qui avait le privilège de la distribution des gazettes étrangères, s'était associé pour dix années, un peu à son corps défendant, avec Palissot, qui venait de se faire privilégier pour la traduction des gazettes écrites en langue étrangère. Les deux associés publièrent à leur Bureau général des Gazettes étrangères, rue et vis-à-vis la Grille des Mathurins, une feuille qui s'appela successivement : les *Papiers publics d'Angleterre*, l'*État actuel et politique*

PAGES. LIGNES.

de l'Angleterre ou Journal britannique, Gazettes et Papiers anglois, etc. (1760-61). Suard était chargé de la traduction.

186 1 *Qui par passe-temps fait abjurer la religion à son ami...* C'est une des mystifications auxquelles le petit Poinsinet fut en butte de la part de Palissot et de sa coterie; elle est racontée en détail dans nombre d'écrits contemporains, notamment dans la correspondance de Favart, les *Mémoires de Jean Monnet* et *le Colporteur*, de Chevrier. Voici ce qu'en dit Palissot lui-même : « On était venu à bout de persuader à ce petit être qu'il était nommé gouverneur du fils d'un grand prince qui n'avait pas de fils (le roi de Prusse), mais qu'il fallait qu'il fût de la religion de ce prince; et, en conséquence, on se divertit à lui dicter une prétendue confession de foi, par laquelle il se trouvait affilié à toutes les sectes les plus contradictoires entre elles que l'on pût imaginer. » (*Mémoires sur la vie de l'auteur*, à la suite de *l'Homme dangereux*.)

186 5 *Qui s'est traduit lui-même sur la scène.* Allusion à la comédie de *l'Homme dangereux*, présentée aux comédiens en 1770 sous le titre : *le Satirique* et sans nom d'auteur. On raconte que Palissot, pour mieux donner le change, alla trouver l'abbé de Voisenon pour lui demander de faire arrêter cette pièce où il était vilipendé, que l'abbé prit au sérieux la commission et ne réussit que trop bien au gré du solliciteur. Sartines prit l'avis d'un certain nombre de personnes, notamment de Diderot, qui disait dans une sorte de consultation, publiée en même temps que *le Neveu de Rameau* : « Je ne crois pas que la pièce soit de

PAGES. LIGNES.

Palissot; on n'est pas un infâme assez intrépide pour se jouer soi-même, et pour faire trophée de sa scélératesse. » La pièce fut, en fin de compte, interdite sur le rapport de Suard, désigné comme censeur. Palissot la fit imprimer à l'étranger; elle fut enfin représentée en mai 1782 et n'eut aucun succès.

186 19 *Oui, grosse comtesse...* Il s'agit encore ici, sans doute, de la comtesse de la Marck, qui, bonne claveciniste, mais chanteuse médiocre, donnait fréquemment chez elle des concerts d'amateurs. En parlant des espèces qui lui font des vilenies, Diderot semble avoir voulu faire une nouvelle allusion à la duplicité de Palissot. En effet, pendant que l'auteur des *Philosophes* donnait comme excuse dans certaines sociétés le désir de venger Mme de la Marck, Favart écrivait le 22 mai 1760 au comte de Durazzo : « M. Palissot ne convient pas d'avoir eu l'intention de peindre Mme Geoffrin; mais il avoue, à ce qu'on dit, qu'il a tiré les principaux traits de Cidalise d'après la comtesse de la Marck. Si cela est, il en est plus répréhensible. Mme de la Marck est sa bienfaitrice; elle en a donné une preuve bien éclatante l'année dernière, en payant trente mille francs pour le tirer d'une mauvaise affaire. »

187 1 *Bertinus.* Cette forme, qui ne se rencontre que là dans les manuscrits et dans la première édition de Gœthe, a été laissée de côté par les éditeurs français, qui ont cru sans doute à une erreur des copistes. La plaisanterie que répète Rameau était courante. Ce nom à désinence latine était une allusion épigrammatique au titre peu justifié de membre honoraire de l'Académie

PAGES. LIGNES.

des inscriptions, que Bertin s'était fait conférer, en même temps qu'un jeu de mots sur le ménage Bertin-Hus.

183 14 *Ils disent qu'il y a quelques jours...* Gœthe supprime le reste du paragraphe et le remplace par cette parenthèse : « Ici Rameau raconte de ses bienfaiteurs une scandaleuse histoire qui est à la fois risible et infâme et ses médisances atteignent leur summum. » Brière s'arrête une demi-ligne plus loin et coupe sans explications.

191 24 *Redoubla d'attachement,* et non « d'attention », comme on lit dans toutes les éditions précédentes.

195 16 *De quelque idée sombre.* Nous laissons ici une correction faite d'une façon empirique dans plusieurs éditions, notamment dans celle d'Assézat; mais nous devons à la vérité de dire qu'elle n'est autorisée ni par sa copie ni par celle de l'Ermitage. Ces deux manuscrits, tout aussi bien que l'édition Brière, contiennent cette répétition : « l'air soucieux d'un homme tracassé de quelque idée soucieuse. » Il est donc probable que l'inadvertance a été commise par Diderot lui-même; à supposer une mauvaise lecture d'un premier copiste, « soudaine » ou « sinistre » seraient aussi défendables que « sombre ».

198 16 *On croit reconnaître la plainte d'un avare.* Cet avare et la petite fille qui supplie monseigneur de la laisser partir sont des personnages de l'*Isle des Foux*, comédie mêlée d'ariettes d'Anseaume, musique de Duni (1761.)

199 1 *Mon cœur s'en va.* Air de l'opéra-comique *le Maréchal ferrant*, paroles de Quétant, musique de Philidor (1761).

PAGES.	LIGNES.	
199	15.	*Dont un habile homme ne puisse tirer un bel air.* Édit. précéd. : « faire un bel air ».
200	17	*La Servante maîtresse* (*Serva padrona*), de Pergolèse, produite à Naples en 1731, avait été la pièce de début des Bouffons à l'Opéra, le 1er août 1752 ; elle fut reprise par la Comédie-Italienne en 1754, avec des paroles françaises de Baurans, puis en juin 1761 avec les paroles italiennes, pour les représentations de la Piccinelli. — *Tracollo medico ignorante*, autre intermède du même Pergolèse (Rome, 1734), fut joué aussi à l'Opéra, le 1er mai 1753, avec moins de succès. La Comédie-Italienne le fit traduire en 1756 par Lacombe sous ce titre : *le Charlatan;* mais quelques airs seulement de Pergolèse étaient maintenus, Mme Favart ayant jugé bon de faire refaire la musique de son rôle par son maître de mandoline, Charles Sodi. Gœthe a imprimé *Tracolle*, et Brière, *Tracallo.*
200	19	*Un Tancrède, une Issé... Tancrède* et *l'Europe galante* sont des opéras de Campra ; *Issé*, d'André-Cardinal Destouches ; *les Indes galantes, Castor et Pollux, les Fêtes d'Hébé ou les Talens lyriques*, de l'oncle Rameau. *Armide*, c'est celle de Lulli.
200	24	*Rébel et Francœur.* Ces deux musiciens, associés inséparables, avaient donné ensemble un certain nombre d'opéras dont le premier remontait à 1726 ; ils avaient été ensemble chefs d'orchestre de l'Opéra de 1733 à 1744, puis un instant gérants de ce spectacle pour le compte de la ville de Paris. Pour le moment, ils le dirigeaient à leurs risques ; ils gardèrent cette direction de 1757 à 1767.

PAGES LIGNES.

201 12 *A dater du Peintre.* L'échéance de cette prédiction était dépassée; car *le Peintre amoureux de son modèle,* l'un des premiers essais de Duni sur des paroles françaises, remonte à 1757. — *Un chat à fesser.* Brière a imprimé : « Un chat à ferrer. » — *Le célèbre impasse.* Ce mot, qui était encore un néologisme, s'est employé d'abord au masculin; l'Académie, plus tard, en a décidé autrement; mais c'est à tort qu'on a imprimé *la* dans l'édition Assézat.

202 11 *Ragonde,* divertissement de Mouret sur un poème de Néricault-Destouches (écrit en 1714 pour le théâtre de Sceaux, mis à l'Opéra en 1742). *Platée ou Junon jalouse,* ballet bouffon de Rameau (1749).

203 17 *Ces Jansénistes.* Brière : « ces jésuites ». Le non-sens de cette répétition avait frappé Asselineau, qui corrigea d'après Gœthe.

204 3 *Tous les Duhamel du monde.* Diderot a voulu apparemment faire allusion à la fois à deux savants de ce nom : le botaniste Duhamel du Monceau (1700-1782), qui s'est beaucoup occupé de sylviculture et, par suite, de la fabrication du charbon de bois, et Duhamel le métallurgiste (1730-1816), l'auteur de la *Géométrie souterraine,* qui, au retour d'une mission en Allemagne en 1757, fit une active propagande pour l'exploitation des houillères.

204 7 *La Plaideuse, ou le Procès,* comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, paroles de Favart, musique de Duni, jouée à la Comédie-Italienne le 19 mai 1762. Huée à la première représentation, elle fut bien accueillie aux trois suivantes; mais Favart la retira, malgré la résistance du musicien, en pro-

PAGES. LIGNES.

mettant de « la redonner dans un temps plus favorable et avec des corrections »; il ne la rendit plus V. *Mémoires et Correspondance de C.-S. Favart*, Paris, 1808, t. Ier, p. 274, et t. II, p. 371). Cette pièce ne paraît pas avoir été imprimée.

204 18 *Je suis un pauvre misérable.* Des airs que chante la Rameau, les trois premiers sont, comme on l'a déjà vu, de *l'Ile des fous;* les trois derniers, de *la Serva padrona.* « Le voilà, le petit ami », qui, échappé à des recherches prolongées, est peut-être un air de la *Plaideuse.*

208 7 *La scène* J'attendrai... C'est tout ce qu'il y a dans les manuscrits et dans la première édition de Gœthe. De Saur a trouvé l'indication brève et, pour lui donner meilleure physionomie, a imaginé : « J'attendrai l'*aurore.* » Cette apparence de perfectionnement a été adoptée par Brière, par tous les éditeurs français et par Gœthe lui-même. Il s'agit certainement du fameux monologue de Roland attendant Angélique et découvrant les inscriptions laissées par elle et par Médor (acte IV, sc. II) :

Ah! j'attendrai longtemps, la nuit est loin encore.

Dans la guerre des Bouffons, cette scène était couramment citée comme une des belles pages de Lulli et comme un modèle d'expression musicale.

208 11 *Pâles flambeaux.* C'est l'air de Télaïre au IIe acte de *Castor et Pollux.* Le manuscrit d'Assézat, aussi bien que celui de l'Ermitage et que l'édition Brière, donne ce non-sens : *Nuit plus affreuse que les ténèbres.* Assézat a pourtant corrigé, et sa correction doit être adoptée en toute

PAGES. LIGNES.

sécurité de conscience, puisqu'elle est fournie par l'opéra même. Diderot a d'ailleurs cité le même air dans *la Religieuse*, et les paroles y sont données exactement.

208 22 *Le Saxon*, surnom de Hasse, qui était en réalité des environs de Hambourg, mais qui se forma à l'école napolitaine de Scarlatti et de Leo. Terradeglias, Napolitain suivant La Borde, Catalan dont le vrai nom serait Terradellas suivant Fétis, et Traetta, né dans le royaume de Naples, appartenaient également à l'école napolitaine; ils étudièrent sous Durante et s'adonnèrent surtout à la composition dramatique.

210 17 *Le cri animal ou de l'homme passionné.* Grétry rapporte, dans ses *Essais sur la musique*, que, travaillant à la partition de *Zémire et Azor*, il était fort embarrassé de trouver un chant digne de la belle situation où Zémire voit sa famille en pleurs dans la glace magique, et entend les plaintes de son père désespéré de l'avoir perdue. Il consulta Diderot, qui lui dit : « Le modèle du musicien, c'est le cri de l'homme passionné; entrez dans le sentiment de votre personnage; cherchez quel doit être l'accent de ses paroles dans une situation déchirante, et vous aurez votre air. »

« J'avais fait ce morceau deux fois, ajoute Grétry; Diderot n'en fut pas content, sans doute; car, sans approuver ni blâmer, il se mit à déclamer :

Ah! lais-sez-moi, lais-sez-moi la pleu-rer.

« Je substituai des sons au bruit déclamé de ce début, et le reste alla de suite. »

[illegible]

[illegible] Brière a imprimé : « de [illegible] à la phrase suivante.

[illegible] 8 *[illegible]*... Toute cette page, jusqu'à : *[illegible]*, manque dans l'édition Brière. On peut supposer qu'elle ne se trouvait pas dans le manuscrit sur lequel elle a été imprimée, car on n'aperçoit pas quelle espèce de scrupule eût pu motiver sa suppression. Il est bien probable que le morceau a été ajouté par l'auteur en dernier lieu, non sans rompre un peu l'enchaînement du dialogue. Quand Rameau, en effet, reprend : « Au lieu de lui faire la tête, je me plantai devant lui, etc., » on commençait à perdre de vue l'enfant auquel tous ces *lui* se rapportent. Diderot a repris ce passage à quelques variantes près dans son article sur les *Leçons de clavecin et d'harmonie* de Bemetzrieder, le maître de sa fille (1771). Ce maître est l'espèce de protégé, et l'espèce de protecteur, c'est Diderot lui-même.

2[illegible] 11 *L'Art d'esquiver à la honte.* Les exemples d'esquiver employé comme verbe neutre, mais sans aucun régime, sont très fréquents, surtout chez les auteurs du XVIIe siècle. Esquiver à est une forme moins commune, mais que Diderot avait prise en gré ; elle se rencontre plusieurs fois dans sa correspondance. On trouve dans Montaigne : « eschever aux coups. »

225 23 *L'Enfant,* ou plus exactement *le Fils d'Arlequin perdu et retrouvé,* comédie traduite de Goldoni, dont le succès, en juillet 1761, à la Comédie-Italienne, détermina la venue de l'auteur à Paris.

226 10 *S'appeler Rameau, cela est gênant.* C'est une

PAGES. LIGNES.

idée qui revient plusieurs fois dans *la Raméide* :

Avant Rameau peut-être on aurait pu me voir
Paraître avec éclat dans le rang du savoir (P. 4).
Oui, sous un autre nom j'eusse eu moins de travaux.
Le cas est que le mien me fait trop de rivaux (P. 18).

Le développement sur l'illustration par les talents qui ne se transmet pas s'y retrouve aussi très aisément reconnaissable.

227 5 *Il n'y a qu'à ourler le bec.* Brière avait imprimé *ouvrir*, et la phrase ainsi défigurée a fort tracassé plusieurs éditeurs. Asselineau prit le parti audacieux de remplacer « ces mots barbares », disait-il, par ceux-ci, que lui semblait autoriser la traduction de Gœthe : « Il n'y a qu'à prendre un roseau et s'en faire une flûte. » Le dictionnaire de Littré dit au mot *ourler* : « Il n'y a que le bec à ourler, et c'est une cane, se dit pour se moquer de ceux qui croient que les affaires se font facilement. »

227 17 *Rinaldo da Capua*, compositeur napolitain qui passa de longues années à Vienne, avait fait la musique de deux des intermèdes que les Bouffons jouèrent avec le plus de succès sur la scène de l'Opéra : *la Donna superba* (19 déc. 1752) et *la Zingara* (19 juin 1753). Chacune de ces pièces se maintint plus de trois mois de suite.

228 19 *Il y avait à Utrecht.* Diderot raconte la même anecdote avec plus de détails dans les notes de son voyage en Hollande. L'affaire se passe à la Haye. La courtisane, fille d'un médecin de Cologne et maîtresse du baron de Zul, s'appelait la Sleenhausen, et le personnage à qui était ar-

PAGES. LIGNES.

rivée l'aventure mise par Rameau sur le compte de son Juif était « un particulier nommé Vandervelde ».

230 21 *A qui les jambes flageolent.* Ce mot n'a pas été jugé assez noble par Brière; il l'a remplacé par « fléchissent », qui est resté dans Assézat.

232 23 *Noverre.* La première édition de ses *Lettres sur la danse et les ballets* est de 1760.

233 4 *J'abandonne aux grues...* C'est la leçon, parfaitement claire, de l'édition Brière et des suivantes, c'est aussi celle du manuscrit de l'Ermitage. Assézat a donné *aux outres*, d'après sa copie, et a cru entrevoir une allusion aux outres d'Éole. C'est le seul passage où il lui soit arrivé de gâter le texte connu au lieu de l'améliorer.

235 15 *L'auteur des Réfutations.* L'abbé Gabriel Gauchat publia de 1753 à 1765 une feuille périodique sous ce titre : *Analyse et Réfutation de divers écrits modernes contre la religion.* « On lui donna une abbaye, disent les éditeurs du Voltaire de Kehl, et il fut plus richement récompensé que s'il avait fait l'*Esprit des lois* et résolu le problème de la précession des équinoxes. » L'abbaye de Saint-Jean de Falaise, donnée à Gauchat, ne rapportait que trois mille livres de revenu; mais il revint à la charge et obtint le prieuré de Saint-Jean-du-Désert. Louis-Sextius de Jarente de La Bruyère, évêque d'Orléans, tenait depuis 1757 la feuille des bénéfices.

237 26 *Depuis j'ai pris le rabat et la calotte*, Gœthe : « Und darauf hab'ich Umschlag und Käppchen genommen. » De Saur trouve moyen d'en tirer ceci : « Et c'est pour cela que je porte toujours des jarretières noires. »

PAGES. LIGNES.

240 6 *Dauvergne*, chef d'orchestre et plus tard directeur de l'Opéra, composait avec une extrême facilité en pastichant tous les styles. C'est à lui que Monnet s'adressa en 1753 pour franciser le genre importé par les Bouffons italiens, et il en résulta l'opéra-comique des *Troqueurs*. A l'Opéra il rajeunit ou refit la musique d'un assez grand nombre de pièces du vieux répertoire; il donna en outre quelques ouvrages nouveaux : *les Amours de Tempé* (1742) et *les Fêtes d'Euterpe* (1758), ballets; *Hercule mourant* (avril 1761) et *Polyxène* (11 janvier 1763), tragédies lyriques. Entre ces deux dernières pièces, toutes deux éphémères, Dauvergne ne fit rien jouer qui mérite d'être mentionné. C'est donc bien probablement *Polyxène* que va voir Rameau le neveu.

240 9 *Quisque suos patimur manes.* (Virg., *Énéide*, liv. VI, v. 743.)

240 12 *L'abbé de Cannaye*, oratorien, membre de l'Académie des inscriptions, très lié avec d'Alembert, suivait assidûment les représentations de l'Opéra. C'est là ce que ses amis nommaient plaisamment *les vêpres de l'abbé*.

NOTICE

BIBLIOGRAPHIQUE

1805. — D. Diderot, *Rameau's Neffe*, ein Dialog aus dessen Manuscript übersetzt und mit Anmerkungen begleitet von J. W. v. Gœthe; Leipzig, bey G. J. Göschen. In-12 de 448 p., et un feuillet contenant un *erratum*.

Cette traduction, qui révéla pour la première fois l'œuvre de Diderot, se vendit peu, ainsi que Gœthe l'a lui-même constaté; aussi ne fut-elle pas réimprimée séparément, mais seulement dans des éditions collectives de Gœthe. C'est dans l'édition définitive commencée chez Cotta en 1827 et qui ne s'est achevée qu'après la mort de l'auteur, que Gœthe a inséré pour la première fois, en 1831, l'appendice intitulé *Nachträglisches zu Rameau's Neffe,* qui contient, outre la note personnelle qu'on a lue plus haut, la traduction du chapitre de Mercier sur Rameau le neveu et la reproduction intégrale de la lettre du libraire Brière. Gœthe apporta en même temps au texte, d'après l'édition française, quelques corrections qui ne furent pas toutes également heureuses; il y a donc profit à recourir à l'édition de 1805.

L'illustre traducteur a fait suivre son travail de notes dont quelques-unes sont fort développées; on ne peut pas dire qu'elles soient sans intérêt, car rien de ce qui est sorti d'une telle plume n'est tout à fait indifférent; mais elles n'éclaircissent aucune des difficultés réelles que pouvait présenter le texte. En dehors d'appréciations personnelles sur

l'œuvre même et sur les écoles musicales, d'une dissertation sur le goût qui est un brillant hors-d'œuvre, c'est une série de notices sur les personnages que l'on trouve dans les dictionnaires biographiques les plus élémentaires.

On peut hésiter sur le format de ce livre; les signatures sont celles d'un in-8°; l'imposition est incontestablement celle d'un in-12.

En tête d'un catalogue des livres édités par Georg-Joachim Göschen, à Leipzig, on trouve ce titre : *Diderot's Vetter Rameau. Ein satyrisches Gespräch. Uebersetzt von Herrn von Göthe.*

1821. — *Le Neveu de Rameau*, dialogue. Ouvrage posthume et inédit par Diderot. (La scène se passe au Palais-Royal et au café de la Régence.) Paris, Delaunay, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243. In-8° de 262 pages, portrait. Prix, broché, 5 francs.

Le portrait est de fantaisie : au violon près, c'est le portrait d'un chauffeur ou d'un détrousseur de diligences de l'an VII : costume, coiffure, physionomie, tout y est, et peut-être, en cherchant dans cette voie, l'original véritable ne serait-il pas impossible à rencontrer.

Cette prétendue édition française, souvent qualifiée d'édition originale dans les catalogues et qui atteint communément de 10 à 12 francs, non reliée, dans les ventes publiques, n'est autre chose que le travail de Joseph-Henri de Saur et Léonce de Saint-Geniès, traducteurs de la traduction de Gœthe. Il a été trop question de ce travail dans la notice et les notes de la présente édition pour qu'il soit nécessaire d'entrer à cette place dans de grands détails. Les traducteurs n'ont pas été satisfaits de la manière trop simple à leur gré dont se séparent les interlocuteurs. Ils ont ajouté une page de leur façon. Quand Rameau part pour l'Opéra, Diderot le rappelle :

MOI. — Un moment. Notre entretien m'a donné contre mon ordinaire de l'appétit. J'ai diné à midi; j'ai envie de souper. — Mon souper, voulez-vous qu'il vous serve de diner? Je vous l'offre; et certes, si vous l'acceptez, vous pourrez dire que vous n'avez jamais gagné un diner aussi loyalement.

« LUI. — Parbleu! c'est justement ce que j'attendais. Monsieur le philosophe, je l'accepte. Vous voyez, j'en viens à bout même avec vous. Puis-je encore douter de mes talents? Mais surtout allons au Caveau. Le

gros Julien est non seulement le plus gros, mais encore le plus grand homme du siècle, dans son art s'entend.

« MOI. — Je le veux bien. Partons. »

Cela n'est pas même un pastiche passable de Diderot.

On peut regarder comme le complément de cette édition le volume suivant (qui est d'un format un peu plus grand).

1823. — *Des Hommes célèbres de France au XVIIIe siècle, et de l'état de la littérature et des arts à la même époque*; par M. Goëthe; traduit de l'allemand par MM. de Saur et de Saint-Geniès, et suivi de notes des traducteurs, destinées à développer et à compléter sur plusieurs points importants les idées de l'auteur. A Paris, chez Antoine-Augustin Renouard. In-8° de 298 pages et 1 p. d'*errata*. Portrait de Gœthe, lithographié d'après Fauconnier.

On chercherait vainement dans les œuvres de Gœthe un ouvrage dont le titre ressemble à celui-là. C'est une traduction, effrontément délayée et souvent falsifiée, de ses notes sur *le Neveu de Rameau*, sur lesquelles se sont encore greffées d'interminables notes des traducteurs. Dans ce volume est signalé le chapitre de Mercier sur les Rameau oncle et neveu.

Il faut aussi remarquer une affirmation d'un caractère décidément frauduleux. Gœthe a dit : « Puisse le possesseur de l'original français le publier bientôt ! » Ses traducteurs lui font dire : « S'il existe, ce que j'ignore, une seconde copie du *Neveu de Rameau*, je désire bien que son possesseur ne soit point le jaloux dépositaire d'un si précieux trésor, etc. » Et ils font un renvoi pour déclarer ceci : « Un hasard heureux nous a mis à portée de remplir le vœu que forme ici M. Gœthe. Nous avons publié à Paris, en 1821, l'ouvrage de Diderot jusqu'alors inédit. Tous es lecteurs ont reconnu dans ce tableau original le *faire* du grand peintre auquel nous en sommes redevables. »

On a vu que Gœthe avait accueilli avec assez d'indulgence cette spéculation de librairie qui grossissait son œuvre d'un volume imprévu.

1823. — Œuvres inédites de Diderot. *Le Neveu de Rameau. Voyage de Hollande.* A Paris, chez J.-L.-J. Brière, rue

Saint-André-des-Arts, nº 68, MDCCCXXI. In-8º de xxvii-388 pages.

Sur la couverture imprimée, voici le titre du volume : « Œuvres inédites de Denis Diderot, précédées d'un fragment sur les ouvrages de l'auteur, par Goëthe. — Propriété de l'éditeur. » Toujours avec la date de 1821. La mise en vente n'eut lieu que dans les derniers jours de juillet 1823. L'éditeur Brière écrivait, le 29 juillet 1823, au *Courrier des spectacles* : « Mon prospectus des *Œuvres* de Diderot, publié en octobre 1821, annonçait que je possédais en *manuscrit* le roman dialogué intitulé : *le Neveu de Rameau*... M. de Saur, ayant connu mon *prospectus*, vint me prier de remettre à la fin de mon édition la publication de l'original que je possédais, « pour ne pas *tuer*, me dit-il alors, la « traduction... » Pour faire connaître la confiance que peuvent inspirer MM. de Saur et de Saint-Geniès, je dirai qu'il y a trois semaines environ, je leur confiai des feuilles de mon édition du *Neveu de Rameau*, que M. de Saur me les demanda, dans l'intention, me dit-il, de s'amuser à faire des rapprochements et des comparaisons avec sa traduction ; et c'est *abusant* de ce dépôt qu'ils écrivent aujourd'hui que le dialogue qu'ils attaquent fait partie de la dernière livraison des *Œuvres* de Diderot. Cette livraison n'est cependant point publiée et ne le sera point avant trois semaines. » A la date du 27 juillet suivant, Brière envoyait à Gœthe un des premiers exemplaires.

Ce volume, qui contient la véritable édition princeps du *Neveu de Rameau*, est en réalité le tome XXI et dernier de l'édition générale de Brière ; il a paru sans tomaison pour le maintien des droits du libraire. Les tables générales de l'édition, livrées séparément, sont paginées pour être reliées à la fin de ce volume.

Au commencement du volume, paginé à part, en guise d'« Avertissement des éditeurs », est reproduit un « extrait d'un ouvrage de Gœthe », qui n'est autre chose qu'un chapitre du livre publié par Renouard, et dont Brière s'était fait concéder la reproduction par son confrère, sans se douter que son ennemi de Saur avait tiré de son propre fonds une bonne moitié de ce prétendu morceau de Gœthe.

Le Neveu de Rameau occupe les pages 1 à 141 ; le reste du volume est rempli par le Voyage de Hollande, les Lettres à Mlle Jodin, une Lettre à Sartines sur *l'Homme dangereux*, et une à Grimm sur Le Tourneur et sa traduction des *Nuits* d'Young.

Le Neveu de Rameau est accompagné de quatre ou cinq notes des éditeurs, dont deux démontrent que Brière et son zélé collaborateur Wal-

ferdin se faisaient des illusions sur le sérieux des variantes forgées par les traducteurs de 1819 : il y est parlé de « la clef donnée par M. de Saur ». La citation de Mercier est reproduite par les éditeurs comme annexe de l'Avertissement ; mais ce témoignage leur était encore inconnu à coup sûr lorsqu'ils préparaient le texte de ce qu'ils prenaient pour un « roman dialogué » ; ils avaient jugé que Diderot allait un peu loin en faisant entrer son personnage dans la famille d'un homme illustre, et ils avaient fait des corrections un peu partout pour atténuer ce manque de goût. Des passages ont été tronqués ou modifiés comme manquant de retenue ; enfin les fautes d'impression ou de lecture rendirent quelques passages peu intelligibles.

Le libraire Brière s'était constitué un droit de propriété dont il se montra jaloux, mais dont il n'usa point pour son compte.

1847. — Œuvres choisies de Diderot, précédées de sa vie par F. Génin. Paris, Firmin Didot, 2 vol. in-18 jésus.

Le Neveu de Rameau commence le second volume. Brière fit valoir son droit de propriété, et une transaction intervint. Assézat assure que le fait se reproduisit au sujet d'une édition donnée par Bry ; cette édition a échappé à nos recherches.

1862. — Denis Diderot. — *Le Neveu de Rameau.* Nouvelle édition revue et corrigée sur les différents textes avec une introduction par Charles Asselineau. Paris, Poulet-Malassis. In-12 de XLVII-162 pages.

Cette édition est dédiée à Jules Janin, qui venait de publier un roman sous ce titre : *la Fin d'un monde et du Neveu de Rameau.* Après l'introduction d'Asselineau, viennent des explications sur quelques-unes des corrections apportées au texte et qui ne sont pas toujours assez discrètes. La correction typographique est médiocre. Il y a de nouvelles notes intéressantes, malheureusement déparées par quelques étourderies. C'est, en somme, la première édition pour laquelle on se soit donné la peine d'examiner le texte de Brière avec quelque attention, la première notamment où l'on ait fait remarquer le non-sens du prétendu changement de scène.

1863. — *Le Neveu de Rameau*, par Diderot, suivi de l'ana-

lyse de *la Fin d'un monde et du Neveu de Rameau* de M. Jules Janin. Paris, Dubuisson et Cie. In-32 de 191 pages. Prix, 0,25 cent. — Bibliothèque nationale.

Les éditeurs constatent, dans un Avertissement, que l'annonce de ce volume dans le prospectus de leur publication leur a attiré de vives critiques; ils ont pris le parti de donner une analyse du roman de Janin « comme contrepoison, si poison il y avait ». Dans les tirages postérieurs, cet avertissement a été supprimé et le texte désinterligné pour faire de la place à l'étude de Gœthe accommodée par de Saur.

Cette édition a eu de nombreux tirages. Le dernier, à peu près épuisé au moment où nous écrivons, portait à 63,500 le nombre des exemplaires livrés au public depuis 1863.

1875. — *Le Neveu de Rameau*, par Diderot, publié par A. Storck. Gravure à l'eau-forte de F. Dubouchet, d'après un dessin d'Alex.-Aug. Hirsch. Lyon et Bâle, H. Georg (imp. Storck, à Lyon). In-8° de 120 pages.

Tiré à 5 exemplaires sur whatman, 12 sur chine, 100 sur hollande, 170 sur vergé teinté. Des exemplaires, compris ou non dans cette justification du tirage, ont été mis en vente en 1876, avec titres et couvertures au nom de M. Léon Vanier, libraire à Paris.

Cette édition reproduit sans critique le texte Brière ; le correcteur a seulement pris la peine de le vieillir par le changement d'*ai* en *oi* : « on compteroit, je connoissois, etc. » C'est bien l'orthographe qui était habituelle à Diderot ; les copistes, tiraillés entre cette orthographe traditionnelle et les formes nouvelles popularisées par Voltaire, ne font pas preuve d'une grande fixité à cet égard. Cela n'a d'ailleurs qu'un intérêt fort secondaire.

1875. — Diderot. — *Le Neveu de Rameau*, publié et précédé d'une introduction par H. Motheau. Paris, Librairie des Bibliophiles. In-16 de XXVII-131 pages. Prix, 4 francs.

Collection des petits chefs-d'œuvre. — Il a été tiré à part 30 exemplaires sur chine et 30 sur whatman. Le texte reproduit est celui de Brière, sauf sept corrections dont les motifs sont longuement déduits

à la fin de la préface : deux de ces corrections sont justifiées par les manuscrits. M. Motheau avait fait appel aux souvenirs de l'ancien libraire Brière, qui a vécu jusqu'au 20 janvier 1882. Les notes sont faites d'après l'édition Asselineau, dont elles transcrivent les inexactitudes et les fautes d'impression.

1875. — Œuvres complètes de Diderot revues sur les éditions originales, comprenant ce qui a été publié à diverses époques et les manuscrits inédits conservés à la Bibliothèque de l'Ermitage, notice, notes, table analytique, etc., par J. Assézat. Tome cinquième. Paris, Garnier frères, in-8° : *le Neveu de Rameau*, satire, pages 359 à 489.

Assézat disposait de copies faites à l'Ermitage, en 1857, par M. Léon Godard ; mais ce dernier s'était borné à copier les œuvres inédites sans revenir sur les œuvres déjà publiées ; il n'avait pas même songé à collationner *le Neveu de Rameau*. Assézat avait donc donné le texte de Brière à l'imprimeur avec quelques notes critiques sur les incorrections les plus saillantes, quand il eut la bonne fortune de mettre la main sur une copie déjà ancienne qui lui rendait des passages évidemment supprimés par Brière. Bien que cette copie n'eût pas de certificat d'origine, la valeur saisissante de la plupart des variantes et la concordance à peu près constante avec la traduction de Gœthe l'engagèrent à modifier profondément le texte sur épreuve. Un petit nombre seulement des corrections heureuses fournies par son manuscrit lui a échappé dans la précipitation de ce remaniement. Elles ont été signalées plus haut en détail. La notice et les notes, en dépit de quelques menues inadvertances, sont pleines de renseignements utiles. Cette publication ouvre une ère distincte dans la bibliographie du *Neveu de Rameau*. Elle distance de beaucoup et l'édition de Brière et les tentatives forcément empiriques faites pour l'améliorer.

1876. — Diderot. — *Le Neveu de Rameau*. Préface et notes par Gustave Isambert. Paris, à la Librairie illustrée (Georges Decaux). In-32 de 192 pages.

Petite bibliothèque à 1 franc. Il a été tiré 40 exemplaires sur hollande. Cette édition, préparée d'après le texte Brière revu avec soin, était

livrée depuis quelque temps à l'impression, et la mise en pages en était presque achevée, lorsque M. Isambert eut connaissance du nouveau texte donné par Assézat. Il n'eut que le temps d'utiliser quelques-unes des corrections, d'indiquer en note d'autres variantes et de glisser quelques lignes dans la préface pour signaler la découverte : il était impossib d'obtenir dans de telles conditions un résultat parfaitement satisfaisant. Le mérite propre qu'on peut reconnaître à cette édition consiste dans la correction de trois ou quatre noms propres, estropiés jusque-là p a tous les éditeurs, y compris Assézat, et dans un certain nombre d'éclaircissements qui y ont été fournis pour la première fois.

1877. — Œuvres de Diderot. — *Le Neveu de Rameau.* Paris, Delarue, s. d. In-16 de 157 pages. Prix : 1 franc.

Quelques exemplaires tirés à part sur divers papiers.

Il y a à la fin un Achevé d'imprimer du 1er novembre 1877 ; le volume n'a été annoncé qu'en 1878 par la *Bibliographie de la France.* C'est une reproduction pure et simple du texte Brière, sans aucune note. *Le Neveu de Rameau* ne tient que 128 pages ; le volume est complété par la réunion de tout ce que Diderot a dit de Greuze dans ses *Salons.* Du reste, on lit au dos de la couverture imprimée cette indication, qui ne se trouve pas reproduite ailleurs : « Œuvres de Diderot. Tome Ier. »

1879. — Chefs-d'œuvre de Diderot, avec préface, notices, notes et variantes par Louis Asseline et André Lefèvre. Paris, Alphonse Lemerre. 4 vol. in-16. Collection Jannet-Picard.

Le Neveu de Rameau, texte reproduit de l'édition Assézat, occupe les pages 33 à 139 du tome Ier. Les notes qui sont à la fin du volume sont également rédigées d'après celles d'Assézat.

1880. — Œuvres choisies de Diderot, précédées de sa vie par Mme de Vandeul et d'une introduction par François Tulou. Paris, Garnier frères. 2 vol. in-18 jésus.

Le Neveu de Rameau commence le second volume. Cette édition reproduit le texte, les notes et quelques fragments de la notice de celle d'Assézat.

TABLE

DENIS DIDEROT

LE NEVEU DE RAMEAU

TEXTE REVU D'APRÈS LES MANUSCRITS

NOTICE, NOTES, BIBLIOGRAPHIE

PAR

GUSTAVE ISAMBERT

PORTRAIT ET DEUX EAUX-FORTES

PAR SAINT-ELME GAUTHIER

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1883

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LUXE

DES ROMANS CÉLÈBRES

VOLUMES PARUS

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — *Paul et Virginie.*

BENJAMIN CONSTANT. — *Adolphe.*

Mme DE LA FAYETTE. — *La Princesse de Clèves.*

CAZOTTE. — *Le Diable amoureux.*

Mme DE KRUDENER. — *Valérie.*

L'ABBÉ PRÉVOST. — *Manon Lescaut.*

A. FURETIÈRE. — *Le Roman bourgeois.*

CHATEAUBRIAND. — *Atala, René, le Dernier Abencérage*

La collection formera 10 volumes.



